HAL
open science

Faire comme à Givors : naissance d'un nouveau quartier. Formes d'appropriation et structuration de la vie quotidienne dans le nouveau Vieux-Givors, 1979-1981

Jean-François Augoyard, Gilles Dupont, Jean Maglione

▶ **To cite this version:**

Jean-François Augoyard, Gilles Dupont, Jean Maglione. Faire comme à Givors : naissance d'un nouveau quartier. Formes d'appropriation et structuration de la vie quotidienne dans le nouveau Vieux-Givors, 1979-1981. [Rapport de recherche] 03, CRESSON. 1983, pp.117. hal-01373806

HAL Id: hal-01373806

https://hal.science/hal-01373806

Submitted on 18 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

université des sciences sociales
équipe de sociologie urbaine
(laboratoire de l'U E R « philosophie - sociologie »)
palais de l'université - place de verdun
38000 grenoble - ☎ tél. (76) 54.00.04

" FAIRE COMME A GIVORS "

NAISSANCE D'UN NOUVEAU QUARTIER :

FORMES D'APPROPRIATION ET STRUCTURATION DE LA VIE QUOTIDIENNE DANS LE NOUVEAU VIEUX-GIVORS

1979-1981

PLAN CONSTRUCTION
MINISTÈRE DE L'URBANISME ET DU LOGEMENT
RECHERCHE N° 79.61240.00.223.7501

JEAN-FRANÇOIS AUGOYARD
avec la participation de
GILLES DUPONT ET JEAN MAGLIONE

1983

université des sciences sociales
équipe de sociologie urbaine
(laboratoire de l'U E R « philosophie - sociologie »)
palais de l'université - place de verdun
38000 grenoble - ☎ tél. (76) 54.00.04

" FAIRE COMME A GIVORS "

NAISSANCE D'UN NOUVEAU QUARTIER :

FORMES D'APPROPRIATION ET STRUCTURATION DE LA VIE QUOTIDIENNE DANS LE NOUVEAU VIEUX-GIVORS

1979-1981

PLAN CONSTRUCTION
MINISTÈRE DE L'URBANISME ET DU LOGEMENT
RECHERCHE N° 79.61240.00.223.7501

JEAN-FRANÇOIS AUGOYARD
avec la participation de
GILLES DUPONT ET JEAN MAGLIONE

1983

"FAIRE COMME A GIVORS..."

... Cette expression non dénuée de moquerie ne s'entend pas dans la bouche des Givordins. Ce sont Lyonnais et autres proches voisins de la vallée du Rhône qui l'emploient dans le sens : "N'en faire qu'à sa tête, ne pas faire comme les autres, prendre des libertés". La signification de l'aphorisme renvoie au statut historique de Givors comme ville franche. En lui ôtant toute intention péjorative, nous avons choisi ce dicton en guise de titre parce qu'il rend compte des "libertés" qui ont entouré la naissance d'une opération de rénovation désormais notoire.
Ce sont précisément les aspects novateurs de l'opération du Vieux-Givors et la singularité du parti d'organisation spatial qu'il nous a été demandé d'évaluer à l'usage. Notre observation que nous voulions aussi peu prévenue que possible avait pour tâche de faire le compte rendu ethnographique de l'appropriation collective d'un objet urbain peu courant. Nous avons ainsi taché de savoir si telles "libertés" dans les circulations piétonnes, ou dans le vis-à-vis, ou dans les mélanges de statut d'occupation étaient bien vécues ou non. Pourtant, au fur et à mesure de nos séjours à Givors, une série de phénomènes nous montrait que non seulement les aménageurs "faisaient comme à Givors", mais les habitants aussi qui prenaient des libertés par rapport aux solutions spatiales proposées et posaient ainsi les problèmes d'espace et de société locaux autrement que les premiers ne le font.
Ce second déplacement des enjeux givordins nous a paru mériter plus qu'une simple mention. Aussi avons-nous développé librement et à la manière d'une interprétation toute transitoire cet effet inattendu de la rénovation du Vieux Givors.
Le compte rendu final comprend donc deux faces distinctes : un descriptif ethnographique, un essai d'interprétation sur le style d'appropriation collectif qui semble se dessiner.

Nota : Qu'il nous soit permis de "faire comme à Givors" à notre manière pour remercier nos deux collaborateurs : le sociologue Jean Maglione et l'architecte Gilles Dupont. Débordant leur rôle momentané d'enquêteurs, ils ont accepté de participer très activement à ce processus d'"interprétation corrigée" qui accompagna l'investigation sur le quartier (cf 1e partie, 1.4.3. Méthodes d'analyse) Leurs réflexions et réactions traversent largement ce compte rendu de recherche.

S O M M A I R E

1ère PARTIE : L'ESPACE AMENAGE ET SON HISTOIRE.
QUESTIONS ET METHODES ..... p. 3

1.1 Données du terrain ..... p. 4
1.2 Canevas événementiel ..... p. 9
1.3 Les questions posées ..... p. 13
1.4 Les méthodes retenues ..... p. 14

2e PARTIE : LIEUX ET PRATIQUES ..... p. 23

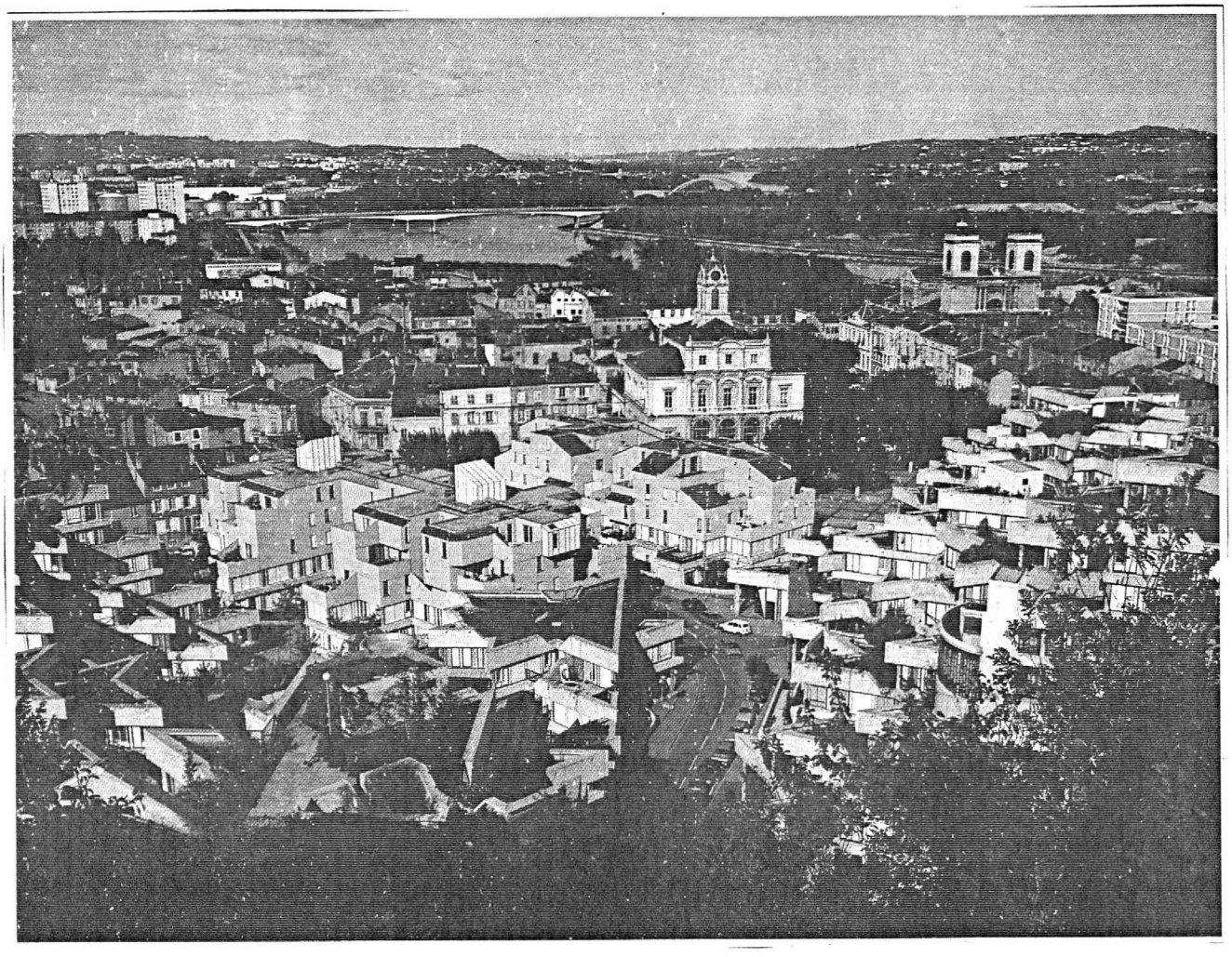
2.0 Introduction ..... p. 24
2.1 Places, placettes et commerces ..... p. 25
2.2 Chemins et trajets piétonniers ..... p. 39
2.3 Espaces privatifs extérieurs ..... p. 48
2.4 Lieux hors quartier et non lieux ..... p. 68

3e PARTIE : STRUCTURATION DES PRATIQUES D'ESPACE
ET DE L'APPROPIRATION COLLECTIVE DANS
LA RENOVATION DU VIEUX GIVORS ..... p. 70

3.0 Remarques préliminaires ..... p. 70
3.1 Conclusions générales ..... p. 72
3.2 Styles d'appropriation et clivages
micro-sociaux ..... p. 81

4e PARTIE : INTERPRETATION DYNAMIQUE SUR LES
PRATIQUES ET LES REPRESENTATIONS
SOCIALES OBSERVEES DURANT LES TROIS
PREMIERES ANNEES DU VIEUX-GIVORS ..... p. 97

4.0 Introduction ..... p. 98
4.1 D'autres réponses aux mêmes
questions - Deux rhétoriques ..... p. 98
4.2 Deux modalités remarquables de la structuration
du mode de vie dans le nouveau Vieux-Givors ..... p. 106
4.3 Conclusion - L'espace en question ..... p. 112



- 1 ERE PARTIE (1.0) -

L'ESPACE AMENAGE ET SON HISTOIRE

QUESTIONS ET METHODES

1.1- DONNES DU TERRAIN

1.1.0. Caractères généraux de l'opération de rénovation du Vieux Givors

L'opération de rénovation dite du "Vieux Givors" comprenant 373 logements et préparée de longue date pour répondre en particulier à des problèmes d'insalubrité et pour assurer une meilleure planification du logement social, s'est réalisée à la fin des années 70. Les principaux acteurs en ont été la Municipalité, le BERIM et ORGECO. Située à flanc de colline (rive droite du Rhône), elle est contiguë au centre de Givors. Le caractère apparent de l'ensemble de l'opération est sans nul doute le parti architectural où, à côté des petits immeubles construits par ETRA, on reconnait l'architecture étoilée de Jean Renaudie dont le dispositif spatial favorise, comme à Ivry sur Seine :

- d'importants espaces extérieurs privés (terrasses) et semi-publics (accès et circulations extérieurs, outre les accès intérieurs : ascenseurs et cages d'escaliers),;
- la possibilité de communication visuelle d'un logement à un autre ;
- des espaces intérieurs aux formes originales et singulières (chaque logement a un plan unique) éventuellement inductrices de modification des pratiques domestiques (implantation du mobilier, indistinction entre séjour et circulation) et de nouvelles dimensions proxémiques entre les membres de la famille, vu l'étirement des logements et les perspectives diagonales ayant souvent de 10 à 15 mètres)

Plus largement le parti urbanistique d'ensemble propose :

- la confrontation immédiate d'un tissu ancien (ère industrielle) avec des formes délibérément nouvelles,
- le mélange des statuts d'occupation qui est, à Givors, beaucoup plus systématique et audacieux qu'à Ivry, puisque s'y côtoient de l'accession à la propriété, du H.L.M. et du P.L.R., à quoi il faut ajouter l'existence d'une A.P.L. qui a eu un effet non négligeable, comme l'indiquera l'enquête.

1.1.1. Etat de l'opération du Vieux Givors fin 82

1.1.1.1. Iconographie

Pour mieux situer le contenu des lignes qui vont suivre, un plan peut être de grande utilité. Or, de par la grande complexité des formes architecturales et l'importance de la pente traitée, les plans de l'opération sont ou bien très surchargés, ou bien incomplets quand ils ne reproduisent qu'un niveau.

On a donc choisi un ensemble de documents de caractères bien différents allant de la plaquette publicitaire au plan de masse technique.

1.1.1.2. Données globales

L'opération du Vieux Givors est une rénovation urbaine réalisée durant les années 70 et comprenant :

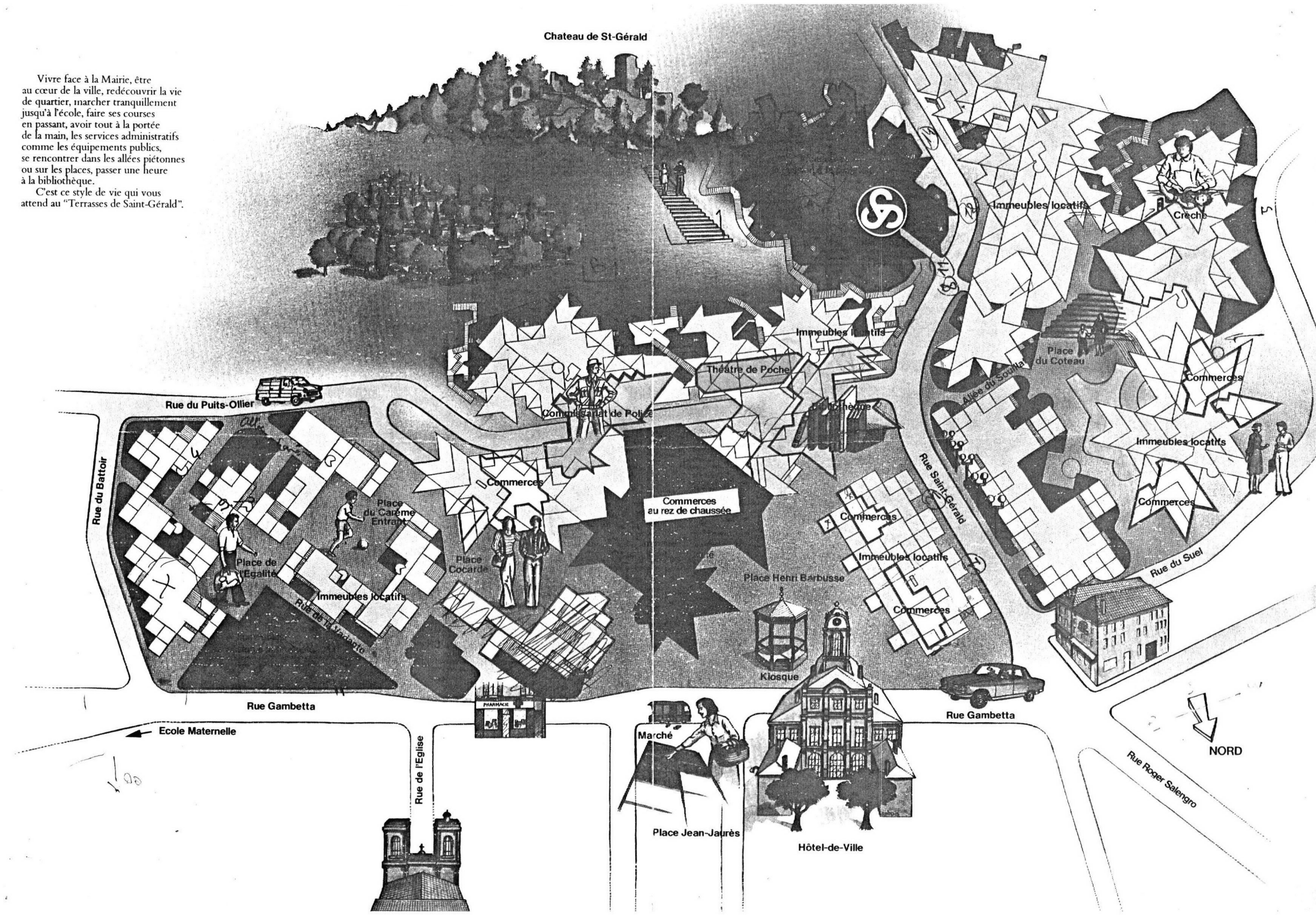
- des équipements : une bibliothèque, un théâtre (2oo places), des commerces (1 200 m2), une crèche (60 places),
- des logement : 373, dont voici la répartition selon les maitres d'ouvrages : . O.P.A.C. : Office public de logement de Givors
  . la F.F.F,

  et selon les architectes Jean RENAUDIE et l'Agence ETRA :

	O.P.A.C.	F.F.F.	Totaux
Jean RENAUDIE	71 PLR 35 HLMO	14 PLR 29 HLMO 31 PSI (devenus accession) 26 HLM accession	206 logemts
E.T.R.A.	84 PLR	62 PLR 21 HLM accession	167 logemts
Totaux	190 logemts	183 logements	373 logemts

Vivre face à la Mairie, être au cœur de la ville, redécouvrir la vie de quartier, marcher tranquillement jusqu'à l'école, faire ses courses en passant, avoir tout à la portée de la main, les services administratifs comme les équipements publics, se rencontrer dans les allées piétonnes ou sur les places, passer une heure à la bibliothèque.

C'est ce style de vie qui vous attend au "Terrasses de Saint-Gérald".



1.1.1.3. Description d'ensemble

L'opération du Vieux Givors s'est incarnée dans un espace architectural résolument contemporain qui produit un vigoureux effet de contraste avec le tissu ancien qui l'environne.

Contraste avec la partie Nord :

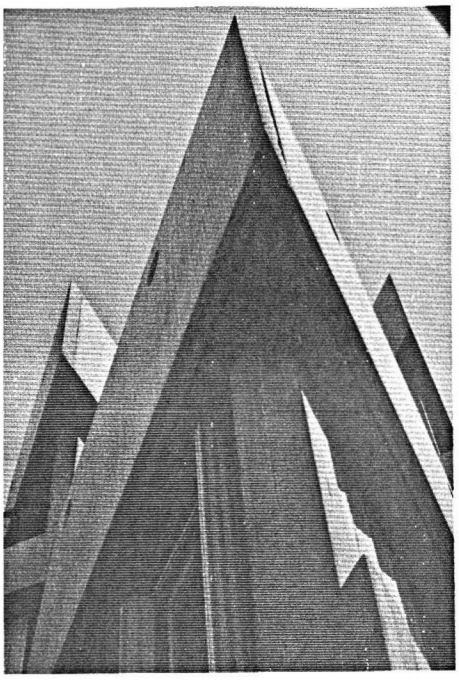
Bien que l'opération jouxte la Mairie et qu'elle soit réputée être "au coeur de la ville", la dissonance entre le neuf et l'ancien reste vive par plus d'un trait :

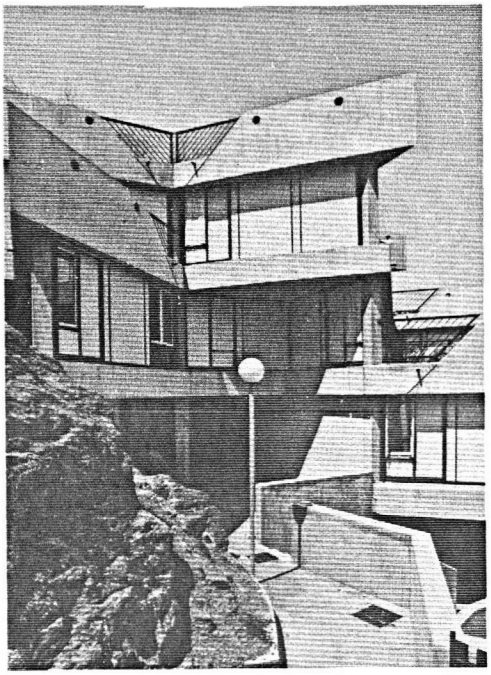
- image problèmatique de la "place" Henri Barbusse qui utilise un vocabulaire spatial complétement différent de celui de la place Jean Jaurès (marché) par la couleur, le traitement du sol, la disposition des emplacements commerciaux,
- dissymétrie perceptive de l'espace de la rénovation contre redondance perceptive pour les ilots plus anciens aperçus selon divers points de vue ; en effet, vue de la rue Gambetta, l'opération de rénovation offre une image formelle unitaire et le contraste se présente comme une opposition entre plaine et colline, lignes droites et lignes brisées, etc... Vue depuis le sommet, l'opération présente au contraire un aspect dispersé ne permettant aucun effet de composition stable du paysage.

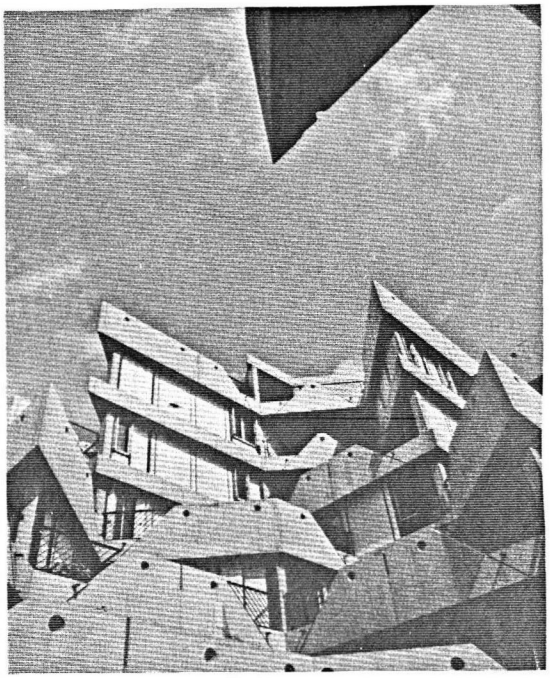
Contrastes latéraux et comparaisons formelles :

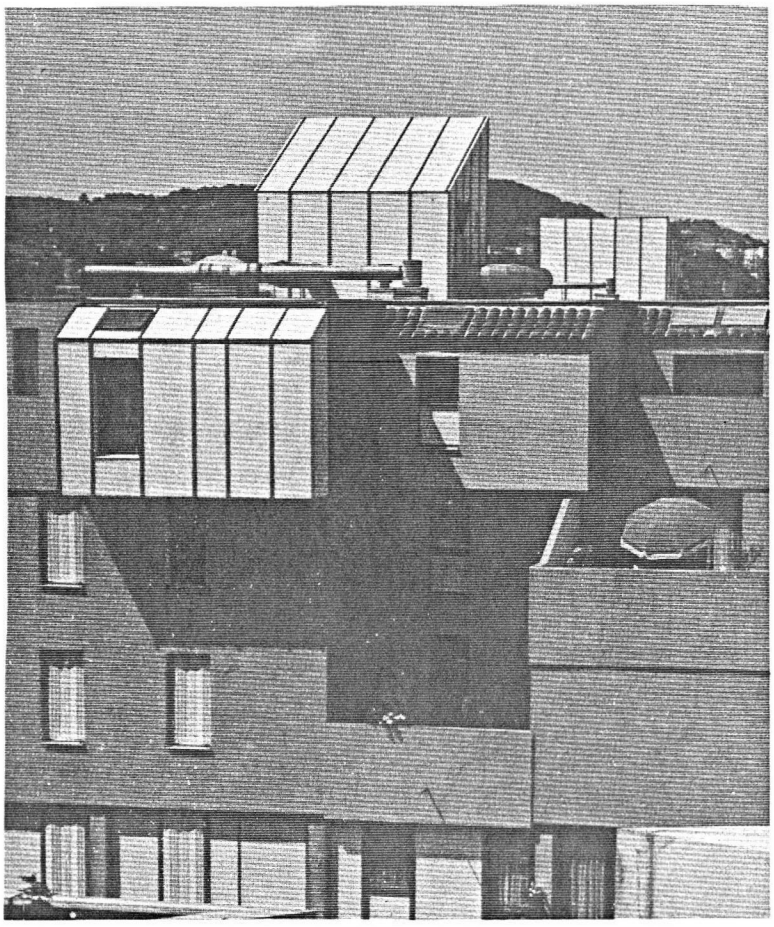
A l'Est et à l'Ouest, on trouve un tissu identique, par le type de bâtiments, la disposition fonctionnelle des lieux et l'utilisation de la pente, à celui qui existait avant la rénovation. On obtient ainsi un contraste qui joue à la fois sur l'espace et sur le temps, ces tissus latéraux étant la citation de l'état passé,de l'espace rénové.

Il faut noter en particulier que les espaces de circulation à petite capacité (piétonniers, dans la rénovation) entrent dans un rapport de similitude prononcé, cet emboitement caractéristique d'escaliers et de plats montants en usage dans le tissu ancien ayant de toute évidence inspiré l'aménagement des circulations nouvelles. Toutefois la forte différence de formes architecturales qui entourent ces chemins d'allure semblable tend, dans la comparaison perceptive, à affaiblir la signification de chemins de la rénovation ou, en tout cas,









à leur donner un aspect plus gratuit, plus ludique, dont il faut savoir s'il ne désoriente pas l'usage quotidien des Givordins ayant déjà connaissance et pratique de ce type de circulation.

Contrastes avec les paysages du Sud :

Une bonne moitié des logements et des immeubles de Renaudie se trouve en situation d'élévation notoire par rapport au niveau moyen de la ville. La vue s'étend ainsi non seulement jusqu'au Rhône, mais encore englobe latéralement le cirque de collines qui flanque le château St Gérald. Or il faut noter que, depuis l'ancien Vieux Givors on ne voit pas le détail d'une série de propriétés entourées de jardins (et dont l'une a une piscine) qui couronnent ces collines. Par contre, la moitié la plus haute de l'ensemble de Renaudie permet une sorte de vis-à-vis contapunctique avec ce style d'habitat bâti par la bourgeoisie du siècle dernier ou de la première partie de ce siècle.

Cette disposition formelle particulièrement sensible depuis la partie des logements en accession F.F.F., qui monte au point le plus haut de l'opération,est à retenir, au cas où l'observation ethno-sociologique ultérieure montrerait une sensibilité au sentiment de promotion sociale.

1.1.1.4. Particularités architecturales

Les immeubles ETRA cachent,derrière leur apparence orthogonale et classique, quelques traits particuliers sur lesquels les occupants reviennent souvent :

- la variété d'organisation des cellules logements,
- l'importance des surfaces de dégagement qui surprend les pratiques pliées à un appartement standard (le couloir comme espace exclusivement de "desserte"),
- les volumes un peu inhabituels de certaines pièces (logements sous toit) dotées d'une mansarde garnie d'un velux avec parfois une avancée du plancher en porte à faux qui est "ressentie de l'intérieur".
- la surélévation du rez de chaussée (de 60 à 80 cm) qui rend malcommode l'accès aux jardinets et qui vaut de nombreuses demandes d'escabeaux.

Les immeubles de Jean RENAUDIE se reconnaissent aisément à leur caractère à la fois pyramidal et étoilé.
Comme dans les ensemble immobiliers d'IVRY-Centre créés par le même architecte, cette disposition vise à ménager :

- d'importants espaces extérieurs privés (terrasses) et semi-publics (accès et circulations extérieurs, outre les accès intérieurs : ascenseurs et cages d'escaliers),
- la proximité de la communication visuelle d'un logement à un autre,
- des espaces intérieurs aux formes originales et singulières (chaque logement a un plan unique), éventuellement inductrices de modification des pratiques domestiques (implantation du mobilier, indistinction entre séjour et circulation)et de nouvelles dimensions proxémiques entre les membres de la famille, vu l'étirement des logements et les perspectives diagonales ayant souvent de 10 à 15 mètres).

On notera les différences suivantes entre GIVORS et IVRY :

- en fonction du programme financier, les surfaces vitrées n'ont ni la même importance, ni le même traitement architectural qu'à Ivry. D'où, de l'extérieur, un aspect nettement moins aérien de l'ensemble et, de l'intérieur, une luminosité plus faible qui met moins en valeur les nombreux recoins et angles aigus,
- en fonction du relief tourmenté un certain nombre de pièces de la partie élevée ouvrent dans la direction du Sud, c'est-à-dire face à la pente. On a même, à plusieurs reprises, une vue sur le rocher très rapprochée, mais qui ne manque pas de poésie minérale ; d'autres fois, les fenêtres sont de deux mètres en contrebas des murs soutenant les chemins piétonniers. Les perspectives les plus rupestres et les plus souterraines sont souvent citées par les occupants ; on en trouve des reprises photographiques successives qui constituent le début d'un vocabulaire du pittoresque local en cours d'apparition. Ainsi la photo du sommet d'un escalier du 11 rue St Gérald qui clôt la plaquette municipale "Givors, la cité des étoiles".

.../...

1.2 - CANEVAS EVENEMENTIEL

1.1.1. Chronologie sommaire

1959 - 1968 : de l'idée au projet.

Pendant cette période des mutations très importante se produisent à Givors. La vocation industrielle traditionnellement axée sur la métallurgie lourde commence à décliner alors que s'implante l'industrie chimique. Les répercussions sur l'emploi sont évidentes, quand on sait que la moitié des Givordins travaillent dans des entreprises givordines dont les six principales occupent à elles seules la moitié de cet effectif "intra muros" et sont par ailleurs fortement liées à la sidérurgie en crise.

Au déficit de l'emploi s'ajoutent une immigration élevée (le quart de la population totale) et un phénomène de migrations alternantes qui ira croissant (40 % de la population active en 1978).

Par ailleurs, les quartiers les plus anciens du Vieux Givors, adossés à la colline du Chateau St Gérald, manifestent une insalubrité notoire, un certain nombre de logements étant sans eau, ni même électricité, à quoi il faut ajouter les séquelles d'inondations répétées au cours de l'histoire. C'est sans doute dans cette partie de la ville que les effets de la crise sidérurgique se font le plus sentir sur le quartier.

En 1959, l'intention de rénover le Vieux Givors figure dans le programme municipal.

En 1968, le périmètre d'intervention étant fixé, on commence à démolir.

1968 - 1977 : planification, réalisation

La municipalité entreprend de répondre activement à cet état de crise qui pèse sur la commune. Elle précisera peu à peu des objectifs de planification dont on trouve une expression définitive dans le plan de référence rédigé en 1978 (cf l'exposé détaillé de M. Galloul dans son étude sur Givors - p. 7 sp- citée en bibliographie).

Les 15 objectifs principaux sont les suivants :

1 - Satisfaction des besoins liés au logement : création en nombre suffisant, amélioration du confort des logements existants,.

2 - Mise en valeur du paysage urbain.

3 - Continuation et accentuation du caractère commercial du centre ville.

4 - Maintien du tissu du centre ville et actions d'incitation à la réhabilitation.

5 - Création des équipements de superstructure permettant une vie équilibrée de la commune et axée vers la culture.

6 - Diminuer l'engorgement du centre ville, les nuisances automobiles et régulariser la circulation.
7 - Favoriser les transports collectifs.
8 - Favoriser le piéton, dans les espaces verts et les zones commerçantes.
9 - Création et aménagement d'espaces verts (maitrise foncière et aménagement).
10- Création d'emplois afin de diminuer les migrations alternantes.
11- Rééquilibrage de la population en place.
12- Diversification des modes d'habitation
13- Satisfaction des besoins en enseignement.
14- Création d'aménagements de loisirs et de plein air.
15- Mise hors d'eau des zones d'activités et d'habitat inondable.

A côté d'une réponse d'un autre type apportée par la réalisation d'un grand ensemble de 1800 logements (Les Vernes) situé au nord de la commune, l'opération de rénovation du Vieux Givors devient un objectif essentiel et mobilisera une grande énergie tant par la recherche de subventions exceptionnelles (dont la contribution du Plan Construction) et de crédits privilégiés, que par une lutte de longue haleine pour obtenir de nombreuses dérogations, que par la quantité de réunions et débats sollicitant, souvent d'ailleurs, la population.
La mise en oeuvre des projets architecturaux sera elle-même délicate et besogneuse, surtout pour les réalisations de Jean Renaudie où l'initiative des acteurs du chantier est particulièrement requise.

1978 - 1982

Les premiers logements livrés en fin 77 sont les immeubles ETRA de la partie ouest.
Suivront en 1978:le reste de l'opération ETRA et le secteur est de l'opération Renaudie.
En juillet 79, la partie centrale des logements est encore en chantier et la place Henri Barbusse non traitée.
Courant 1980, les commerçes s'installent lentement.
En 1981/82, l'aménagement des équipements d'achève (théâtre, bibliothèque, crèche, commissariat de police). Un premier"festival du Vieux Givors" a lieu en juillet 1981.
Fin 82, il subsistait toujour un espace non traité entre la place du Carème Entrant et la rue Gambetta ; une part des surfaces commerciales restait aussi inoccupée.

1.1.2. Effets remarquables de l'étalement de la livraison des logements et des équipements

Les retards survenus dans la mise en oeuvre du programme vont peser sur les représentations et les usages d'un quartier qui n'accède guère, jusqu'à présent, à l'image d'un espace unitaire

A la lecture des remarques précédentes, on aura compris qu'entre l'idée de constituer un quartier conçu comme une entité et les circonstances effectives de réalisation, il est survenu quelques différences notoires. Ce genre d'accident, sans doute imputable à la marge d'impondérable inhérente aux actuelles procédures de production du bâti (gestion et technologie) ont toutefois plus de répercussion qu'il n'y parait en première appréciation, car les effets ne se manifestent que plus tard.

Ainsi, le décalage dans la terminaison des tranches de programme , imprévu redoublé par le retard dans la livraison des équipements et la finition des places centrales, a déjà marqué la première figure de l'usage du quartier. Ce phénomène, explicité dans les propos de nombre d'habitants que nous avons rencontrés, est latent dans les propos des autres par l'ignorance ou le peu d'intérêt à l'égard de ce qui doit être le "coeur" du quartier.

Les habitants des immeubles situés rue du Battoir et rue St Gérald (début de la rue et partie située à l'est de cette rue) ont emménagé pour la plupart dans une période allant de l'automne 77 à l'été 79. Or, en l'absence d'équipements sur le quartier, ils ont utilisé ceux des quartiers environnants. D'où l'impression souvent rapportée d'avoir "changé de logement" (même avec une connotation de satisfaction), non pas d'entrer dans un nouveau quartier. Actuellement le sentiment d'appropriation semble souvent limité à l'immeuble ou au groupe d'immeubles, mais en tous cas ne dépasse pas l'échelle de sous-ensemble de l'opération. En sorte que la partie Est et la partie Ouest ne sont pas reconnues et pratiquées comme fragment d'un même territoire.

Les propos recueillis ne font jamais état ni du mot, ni du sentiment de quartier, sinon de manière imprécise et très détournée, ou comme par une définition "en creux".

L'unité du Vieux Givors a pour l'instant un caractère hypothètique ou parenthètique. Autrement dit, le nouveau Vieux Givors n'a d'unité qu'à travers l'énonciation de ses caractères opposés ou contraires. Ainsi, à partir de l'énoncé souvent entendu : "... Des bandes d'enfants viennent des rues sales, du quartier d'à côté...", on peut extrapoler de manière hypothètique la chaine latente des différences caractéristiques du nouveau quartier (enfants d'ici - rues propres - notre quartier).

.../...

Sans présumer ici des résultats de l'enquête ethnographique rapportés plus avant, nous devons simplement signaler que la coupure physique survenue entre l'est et l'ouest du quartier semble avoir transcrit ou transposé dans l'espace la coupure entre un avant et un après, la mutation qualitative entre l'ancien et le nouveau, ou qu'en tout état de cause, elle a instauré des rythmes de vie sociale trop différents pour qu'actuellement la rénovation du Vieux Givors soit vécue comme UN quartier.

1.2.3. Documents sur l'urbanisme du centre ancien de Givors

AMAT Louis :	L'immigration à Givors - D.E.A.
DHERVILLEZ Dominique:	Etude de l'espace urbain à Givors - D.E.A.
GALLOUL Mustapha :	L'extension d'un périmètre de réhabilitation à Givors D.E.S.S. Urbanisme - LYON 1980
Annales 76 -	Mode de Vie des Givordins
Articles de presse :	Le Nouvel Observateur (1.IV.81)
	Le Monde:"La colline étoilée" (F. Chaslin) 9.VI.81

1.3 - LES QUESTIONS POSEES

1.3.0. En 1979, le Bureau des études sociologiques du Plan-Construction nous demandait d'observer la naissance de ce nouveau quartier. Comment les premiers occupants réagissaient-ils, quelles formes de sociabilité apparaissaient et comment les dispositions spatiales particulières étaient-elles impliquées dans le processus de commencement de vie sociale ?
Cette curiosité touchant à l'appropriation collective du quartier, nous l'avons reprise sous la forme de trois groupes de questions principales induites par les caractères même de l'opération.

- Y aura-t-il tendance plutôt à la différenciation ou plutôt à l'identification, ou à la fusion, dans les relations avec le reste du centre-ville ? Intégration ou insularité ?
- Peut-on attendre la constitution d'une vie collective minimale, ou au contraire l'éclatement perpétué des divers groupes et agrégats sociaux ? Y aura-t-il une appropriation globale du quartier et des espaces extérieurs par l'ensemble des habitants, ou par quelques agrégats seulement ?
- La coexistence dans un même ensemble immobilier de statuts d'occupation différents selon les types de financement est une donnée avec laquelle il faut compter. La typologie des conduites spatiales (ou d'appropriation) et la variété des formes de rapports sociaux vont-ils se conformer à la typologie des statuts d'occupation, ou non ?

Ce sont ces trois questions touchant à l'appropriation collective qui ont guidé l'observation et l'analyse.
Un autre groupe de questions allait presque de soi et devait d'ailleurs traverser tous les entretiens de l'enquête : il s'agit de l'appropriation individuelle ou familiale des logements dont les formes sont inhabituelles.
Ce phénomène a été étudié à propos d'immeubles similaires, à Ivry, par F. LUGASSY dans la recherche : "Les réactions à l'immeuble Danièle CASANOVA" (C.E.P. Paris 07-73), où l'on voit que par delà, ou grâce à des facteurs tels que la "promotion sociale", les déplacements symboliques, l'option sociale et politique, l'habitant réussit assez bien à s'adapter à un habitat nouveau.
On pouvait présumer que la capacité d'adaptation fonctionnerait aussi à Givors, par valorisation ou surdétermination d'aspects positifs aussi différents que la clarté des logements, la proximité du centre, le rapport prix/prestations, la "participation à une expérience", etc..., à cette réserve près qu'à Givors il y a du HLM et du PLR, trait qui peut changer radicalement l'attitude moyenne de l'habitant.

1.4 - LES METHODES RETENUES

1.4.0. Orientations théoriques

L'ensemble et le style des travaux que nous avons entrepris jusqu'à présent dans le champ de la sociologie urbaine, sur divers tissus urbains et à partir de divers aspects du vécu des habitants, ne prennent pas la vie quotidienne comme un nouvel objet de discours sociologiques, mais plutôt comme un lieu d'analyse privilégié et propre à mettre en valeur les aspects qualitatifs de l'espace aménagé, des rapports sociaux et des conduites de l'"usager" des villes.

Ce champ théorique peut être caractérisé globalement par deux propositions essentielles qui, par ailleurs, préciseront l'orientation de la méthode de travail ici retenue.

1ère proposition :
Les pratiques quotidiennes des habitants ne s'expliquent pas seulement selon un simple "rapport à l'espace", mais encore comme une activité qui, bien que peu apparente, travaille au jour le jour à modeler l'espace vécu. Cette configuration toujours mouvante de l'espace bâti où l'aménagement et l'organisation initiaux sont toujours susceptibles d'être déformés, de changer de signification, nous l'appelons "l'expression habitante".

2ème proposition :
Cette activité habitante quotidienne apparait le mieux dans les espaces intermédiaires, les lieux dont les fonctions ne sont pas définies de manière trop unique, lieux entre privé et public, entre travail et loisir ou consommation, etc..., lieux de l'entre-deux. En conséquence, les temps de transition apportent des informations souvent plus riches sur l'expression habitante que les temps fonctionnellement surdéterminés. Il est probable qu'une investigation qui appréhende son objet selon les distinctions fonctionnelles (espaces et temps du logement, du travail,de "circulation', de consommation, etc...) d'une part découpe l'ensemble articulé de la vie quotidienne, et d'autre part peinera à se dégager des acquis théoriques, désormais lourds, qui ont sectorisé l'étude des pratiques urbaines (problématique du logement, problématique des équipements, etc...) et qui entravent des observations nouvelles ou d'échelle plus fine.

Dans cette optique, l'investigation a privilégié l'examen des espaces extérieurs situés soit entre les logements, soit entre le quartier et le centre ville. D'autre part, l'attention a porté non seulement sur les conduites des habitants par rapport à l'espace "fréquenté" ou non, mais encore sur les modalités concrètes de ces conduites, c'est-à-dire sur les différents styles d'appropriation et leur évolution dans le temps.

1.4.1. Méthodes d'observation

L'investigation devait être conduite aussi longtemps qu'il est possible dans le cadre d'une étude programmée et subventionnée. Par ailleurs, on devait trouver les moyens de recueillir des informations très diverses et dont l'importance n'apparaitrait pas nécessairement dans l'immédiat.

Le temps total d'investigation sur le terrain a été de 30 mois, soit de mai 1979 à octobre 1981.

Deux types d'observation ont été menés.

1.4.1.1. Observation ethnographique

Durant les 30 mois de fréquentation du terrain, il a été procédé à la récolte systématique d'informations de toute sorte. Recueillies au gré des allées et venues du personnel travaillant à la recherche, elles portent sur la morphologie du quartier, la signalétique et l' "emballage" de l'opération, les conduites socio-spatiales notées, les échanges verbaux entendus où même la discussion provoquée ou saisie au vol dans les bistrots, dans les restaurants populaires, dans les édifices publics, dans les circulations de l'opération étudiée.

Chacun des trois chercheurs a tenu ainsi un cahier d'observations où se trouvent consignées aussi bien l'apparition de portillons fermant les terrasses, que la relation d'un incident quotidien, ou telle rencontre imprévue.

Il a été par ailleurs procédé à ce que nous pourrions appeler une "ethnographie au second degré". En effet, dès le début du travail sur le terrain nous avons eu des contacts faciles avec nombre d'intervenants ou anciens intervenants sur l'opération (personnel de divers services municipaux, ORGECO, etc...) qui nous ont apporté de nombreuses indications tant sur des aspects techniques et historiques de l'opération qu'à titre d'échos de l'opinions publique.

Nous tenons ici à remercier le personnel municipal qui nous a fait très bon accueil, facilitant aussi bien notre séjour à Givors que la mise en oeuvre de l'enquête sociologique.

1.4.1.2. Une investigation ethno-sociologique : le cahier-journal, les entretiens

Ce type d'observation commencé dans l'automne 1979 a été l'occasion de tester une technique de travail déjà tentée de manière parcellaire et qui pouvait conjuguer l'auto-observation et le récit : la technique du cahier-journal.

- Le cahier journal

Il s'agissait de faire tenir un cahier-journal par chacune des trente familles choisies comme échantillon représentatif du quartier et dont, en définitive, 24 accepteront de collaborer avec nous. Un second contingent d'habitants a été constitué partie par des indications de voisinage ou de relations des premiers habitants, partie pour combler les lacunes d'espaces sans observateurs sur l'ensemble du territoire de l'opération, partie par le hasard des rencontres dans les bâtiments ou du porte à porte patient. En janvier 1980 une soixantaine de cahiers à tenir avait été ainsi déposée avec communication des consignes, soit la proportion d'un sixième des ménages présents dans le quartier.

Le protocole était le suivant :

. 1ère entrevue : présentation de l'enquête ; remise du cahier avec le codage assurant l'anonymat ; consigne de noter les faits quotidiens concernant l'usage du logement, de l'immeuble et du quartier, chaque membre de la famille pouvant écrire à son gré ; annonce d'un passage dans 3 ou 4 mois.

. entrevues intermédiaires : (une ou 2) on"prend des nouvelles" du cahier ; remise de nouveaux cahiers en cas de perte ou d'accident ; mini-entretien oral ou rédaction des propos oraux dans le cahier en cas d'oubli ou de négligence. Nouveau rendez-vous.

. dernière entrevue : ramassage des cahiers ; entretien enregistré si nécessaire

Le résultat de cette tentative méthodologique n'a pas de caractère véritablement satisfaisant, tout au moins au premier degré. Sur les 61 cahiers déposés, quelques uns seulement ont été tenus avec une certaine régularité, le texte le plus abondant comptant une douzaine de pages. Une dizaine de cahiers ont été commencés, puis abandonnés. Plus des trois quarts des cahiers n'ont donc pas été tenus.

Par ailleurs, les objectifs de rédaction n'ont été que partiellement remplis. Les cahiers les moins remplis se contentent d'égrener quelques remarques à caractère fonctionnel et technique.

Très peu d'habitants paraissent donc enclins à écrire des faits et évènements quotidiens. Il faut compter avec des facteurs culturels divers, le premier étant la non-maitrise de la langue (avec certaines familles algériennes il a fallu utiliser un "interprète" :l'adolescent scolarisé, pour les entretiens).
D'autres facteurs culturels nous paraissent rendre peu viable la technique du cahier-journal, du moins selon la procédure extensive employée à Givors, parmi lesquels nous soulignerions celui qui vérifie nos hypothèses antérieures sur la conduite du récit : il existe une parenté structurelle entre la perception du vécu et la logique du récit oral. Nous en donnons comme preuve que la totalité des habitants ycompris ceux dont la plume était la plus alerte, ont commencé par énoncer des constatations touchant à l'aspect matériel de l'opération, énoncés qui paraissaient les plus évidents et les plus "utiles". L'écriture a été estimée fastidieuse ou exhibitioniste, lorsqu'il s'est agi d'aspects plus singuliers et plus évènementiels du quotidien qui, en revanche, furent volontiers racontés oralement.
Il faut noter un handicap important survenu à Givors. Avant notre enquête - et nous ne l'avons su que plus tard - d'autres cahiers avaient déjà été distribués afin de préparer une échéance électorale. Les habitants devaient manifester les éléments de leur satisfaction quant au fonctionnement du quartier. Cet élément a sans doute faussé chez nombre d'habitants la perception de l'usage de notre propre cahier.
Les bénéfices secondaires de la distribution du cahier-journal ont été conséquents :

Des utilisations imprévues du cahier ont été suggérées. Ainsi certaines familles ayant pris goût à l'observation du quotidien et regrettant que l'enquête "finisse déjà", ont demandé à conserver le cahier. Par ailleurs, deux cahiers sont devenus des cahiers collectifs, l'un chez une surveillante d'immeuble où les habitants venaient consigner leurs remarques, l'autre chez un habitant soucieux de l'expression collective. Certains cahiers sont devenus de véritables cahiers familiaux, tel membre de la famille "corrigeant" le texte d'un autre, ou "reprenant en main" le cahier délaissé.

. Surtout, le cahier a été le signe de la permanence d'un lien avec l'enquêteur. Le "contrôle" des cahiers était l'occasion de reprendre contact régulièrement avec les habitants et d'obtenir des entretiens avec eux d'autant plus facilement que les cahiers n'étaient pas remplis et que les intéressés le demandaient souvent eux-mêmes.

- Les entretiens

Des entretiens oraux enregistrés ou transcrits ont été effectués tout au long du temps d'observation. Il a été procédé à cinq types d'entretiens.

1 - Entretiens avec professionnels de l'aménagement et de la gestion municipale (5 entretiens)

2 - Entretiens complémentaires pour les habitants ayant rempli les cahiers (6 entretiens d'une séance)

3 - Entretiens poursuivant les quelques notes des cahiers interrompus ou ébauchés (10 entretiens de une ou deux séances)

4 - Entretiens de substitution pour les cahiers non remplis. En ce cas, soit nous proposions un entretien de remplacement, soit les habitants eux-mêmes disaient préférer parler (33 entretiens de une ou deux séances)

5 - Entretiens collectifs (2 entretiens)
Des locataires de la rue du Suel et des co-propriétaires que nous avions du mal à joindre, ou qui disaient n'avoir pas le temps d'écrire, ou encore trouvaient une réunion plus sympathique que le face à face, ont été regroupés pour deux entretiens collectifs. Selon les voeux et les liens de voisinage, nous avons donc fait deux séances d'entretiens collectifs libres où la parole circulait d'ailleurs facilement et avec intérêt ; une séance avec des locataires, l'autre avec des co-propriétaires.

6 - Entretiens de circonstance (3 entretiens)
. avec des ouvriers travaillant sur le chantier depuis plusieurs années,
. avec deux retraités algériens assis à l'ombre du kiosque,
. avec une retraitée prenant le frais à sa fenêtre en juin 81.

Lors de nos pérégrinations dans le quartier, nous avons souvent rencontré nos interviewés ; les propos échangés ont été rajoutés au cahier ou aux entretiens faits à domicile.

1.4.2. Population enquêtée

Les détails et particularités concernant les familles enquêtées se trouvent dans les annexes confidentielles.

On peut donner les précisions suivantes :

1 - Immeubles concernés :

1 Rue du Suel
7 Rue du Suel
1 Place du Côteau
2 Allée du Souillat
14 rue St Gérald
12 rue St Gérald
8 rue St Gérald
1 rue St Gérald
11 rue St Gérald
5 Montée du CRAS
4 Allée du Carême-Entrant
1 Place de l'Egalité
1 rue du Battoir

2 - Profils socio-professionnels

Dans la moitié des familles visitées, le chef de famille ou les deux conjoints sont soit ouvriers, soit employés.

Dans le quart des familles visitées, la catégorie socio-professionnelle est celle de cadre moyen.

Pour le dernier quart, il s'agit soit de retraités, soit d'artisans, soit de cadre supérieurs.

3 - Classe d'âge

L'âge de la plus grande partie des adultes concernés est fortement centré sur la plage qui va de 30 à 40 ans.

On note toutefois quelques jeunes ménage (20-25 ans) et sept ménages de retraités.

Les enfants vus ou entrevus dans les familles sont d'âge jeune et, conformément au profil général du quartier, on compte assez peu de grands adolescents (1975.1981)

4 - Provenance géographique

Parmi les 61 ménages interrogés :

. 12 ont habité dans le Vieux Givors, soit en tant qu'adultes, soit dans leur enfance,
. 10 viennent d'une autre ville,
. 39 viennent de l'agglomération givordine.

.../...

1.4.3. Méthode d'analyse

1.4.3.0. Selon les volontés de la commande qui incita à mener cette recherche, l'objectif théorique devait rester modeste et laisser le pas à un compte rendu ethnographique dont l'ordre ressortirait à une commodité de lecture, ou à une perception synthétique du quartier, plutôt qu'à des hypothèses fortement directrices qui, en la matière, eussent été prématurées.

Ce genre d'entreprise est toujours délicat à mener. En effet, l'ouverture à des informations trop diverses mène à la dispersion et ceci d'autant plus que l'observation voulait respecter la dimension diachronique (au moins deux ans d'observation). Aussi pour aboutir à un compte rendu cohérent d'une réalité multiple et changeante avons-nous opté pour une interprétation corrigée .

1.4.3.1. L'interprétation corrigée

A quatre reprises, les chercheurs-enquêteurs (MM J.F. AUGOYARD, G. DUPONT et J. MAGLIONE) ont modifié leur représentation du quartier. Ces modifications ont démarqué autant de phases de l'observation qui était ainsi orientée souplement.

C'est à partir de nos cahiers ethnographiques respectifs (cf 1.4.1.1.) et d'autre part, des réactions des habitants parlées ou écrites, que les représentations et interprétations provisoires que nous avancions dans la phase antérieure étaient modifiées ; à quoi il faut ajouter une autre "correction" apportée par la confrontation entre les opinions et raisonnements des trois chercheurs.

Ces quatre ré-orientations ont permis de focaliser progressivement les axes d'interrogation soutenant les entretiens oraux. Elles correspondent en même temps aux thèmes qui apparaissaient le plus fréquemment dans les entretiens et observations de la période précédant chaque ré-orientation. On verra que ces thèmes vont s'affinant Au début, prédominent des représentations globales de l'espace, les comparaisons stéréotypées, les jugements radicaux, puis apparaitront les thèmes de la symbolique des lieux, des modes de vie et, enfin, le thème très existentiel de l'indétermination du temps propre au quartier.

1er thème : Unité vs Disparité

Perception d'une rupture dans l'espace et d'une différence de rythme dans l'appropriation du quartier. (l'auto-référence est rendue difficile).

.../...

2e thème : Contiguïté vs Relation symbolique
juin 80 A quels autres lieux givordins comparer les morceaux du Vieux Givors ? Quels lieux du quartier cristallisent les comparaisons ? Surinvestissement symbolique de certains lieux (symbolique locale)

3e thème : Imitation vs Invention
déc 80 Recherche des modes d'emplois de vie. Qui invente, qui imite et en quels lieux ? Comment se véhiculent les modèles, comment se représente l'attente ? (symbolique sociale)

4e thème : Mémoire vs Attente.
Expressions accentuées du poids de l'héritage (tradition du Vieux Givors) et de l'inquiétude du futur. Expression temporelle du choc entre le neuf et le vieux. Reprise, dans le vécu, de la rupture spatiale du premier thème. Retour au thème de l'Evènement_Rénovation sous une forme enrichie.

1.4.3.2. L'hypothèse d'une unité cyclique

On notera l'emboitement successif des thèmes dominants et leur circularité. S'agit-il d'une cascade d'hypothèses purement "théoriques", d'une lecture sociologique contingente coupée de l'histoire des représentations collectives survenues dans le quartier entre 1979 et 1981 ? Nous ne le croyons pas, puisqu'aussi bien c'est approximativement à travers cette succession thématique que les habitants se sont peu à peu livrés.

.../...

Notre processus d'interprétation rectifié ou corrigé correspondit au souci de suivre au plus près l'évolution d'une sorte d'opinion générale diffuse dans le quartier, opinion que nous avons schématisée et formalisée dans les concepts ci-dessus énoncés, mais qui manifeste une logique indéniable. Cette cohérence que nous n'attendions pas nous pousse à risquer une hypothèse qu'il serait indispensable de tester sur d'autres quartiers naissants :

les deux ou trois premières années de l'existence d'un nouveau quartier se présentent comme une sorte d'unité cyclique ou les enjeux se déplacent : on passerait progressivement d'une appropriation d'abord très spatiale, à une appropriation de la temporalité sous-jacente à l'évènement capital (rénovation, réhabilitation massive).

En deçà d'un énoncé dont le caractère en l'absence de comparaisons, reste très hypothètique, nous voulons plutôt insister sur deux indications résultant de cette tentative d'analyse rectifiée que nous avons menée en même temps que l'investigation.

1 - L'évènement urbain résultant d'une rénovation a des effets retards chargés de conséquences. Rénover,et probablement aussi réhabiliter, ce n'est pas seulement apporter une solution à des "problèmes" d'espace et de société, c'est aussi les poser sous une autre forme. Cette in-formation nouvelle se répercute dans le vécu du quartier selon une inertie chronologique minimale. Les effets profonds de l'évènement spatial urbain sur les représentations du temps propre au quartier et sur les pratiques marquées par les représentations se manifestent tardivement.

2 - En conséquence, le choix d'une durée d'observation prolongée (2 ans au moins) parait requis, sinon nécessaire, dans ce genre d'étude.

- 2 E PARTIE (2.0) -

LIEUX ET PRATIQUES

2.0 - INTRODUCTION

Parmi les divers types d'espaces contenus dans le Vieux-Givors rénové, l'observation a porté essentiellement sur les espaces intermédiaires, ceci pour plusieurs raisons :

1) par conformité à notre hypothèse directrice concernant la pratique des espaces d'habitat et en fonction de laquelle l'approche d'un "état des lieux" est liée à l'étude du vécu et des espaces non figés dans les classifications fonctionnelles et administratives (cf. supra 1.4.0) ;

2) en fonction de la nature particulière du programme de rénovation et de son effet remarquable sur les représentations locales (concepteurs et usagers), les lieux et les temps de transition étant les possibilités essentielles de connaissance, d'ajustement et de régulation de ce qu'il faut bien appeler un nouveau mode d'emploi d'habiter ;

3) ces deux partis abordés et décidés dans la première phase de notre travail concordaient en fait avec la demande qui est à l'origine de cette recherche : observer les circulations et les espaces extérieurs.

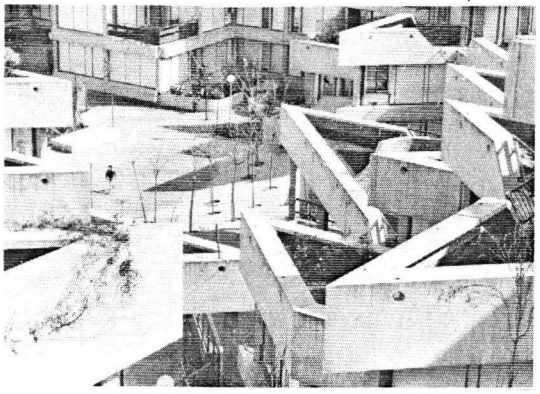
Nous appelons "espaces intermédiaires" les lieux non strictement privés qui sont réservés par l'usage aux habitants d'un sous-ensemble urbain : ilôt ou "quartier". Dans le cas de Givors, nous avons affaire soit à des lieux traditionnellement connus : commerces, rues de desserte et ruelles, places et placettes, soit à des lieux inusités ou très singuliers comme les dégagements créés par une architecture non orthogonale ou les ruelles-escaliers qui sont un réemploi formel du langage d'aménagement local. Nous y avons adjoint les terrasses et jardinets privatifs qui ont une disposition presque toujours accessible au regard public et qui sont vécus comme les lieux où l'enjeu collectif est toujours important.

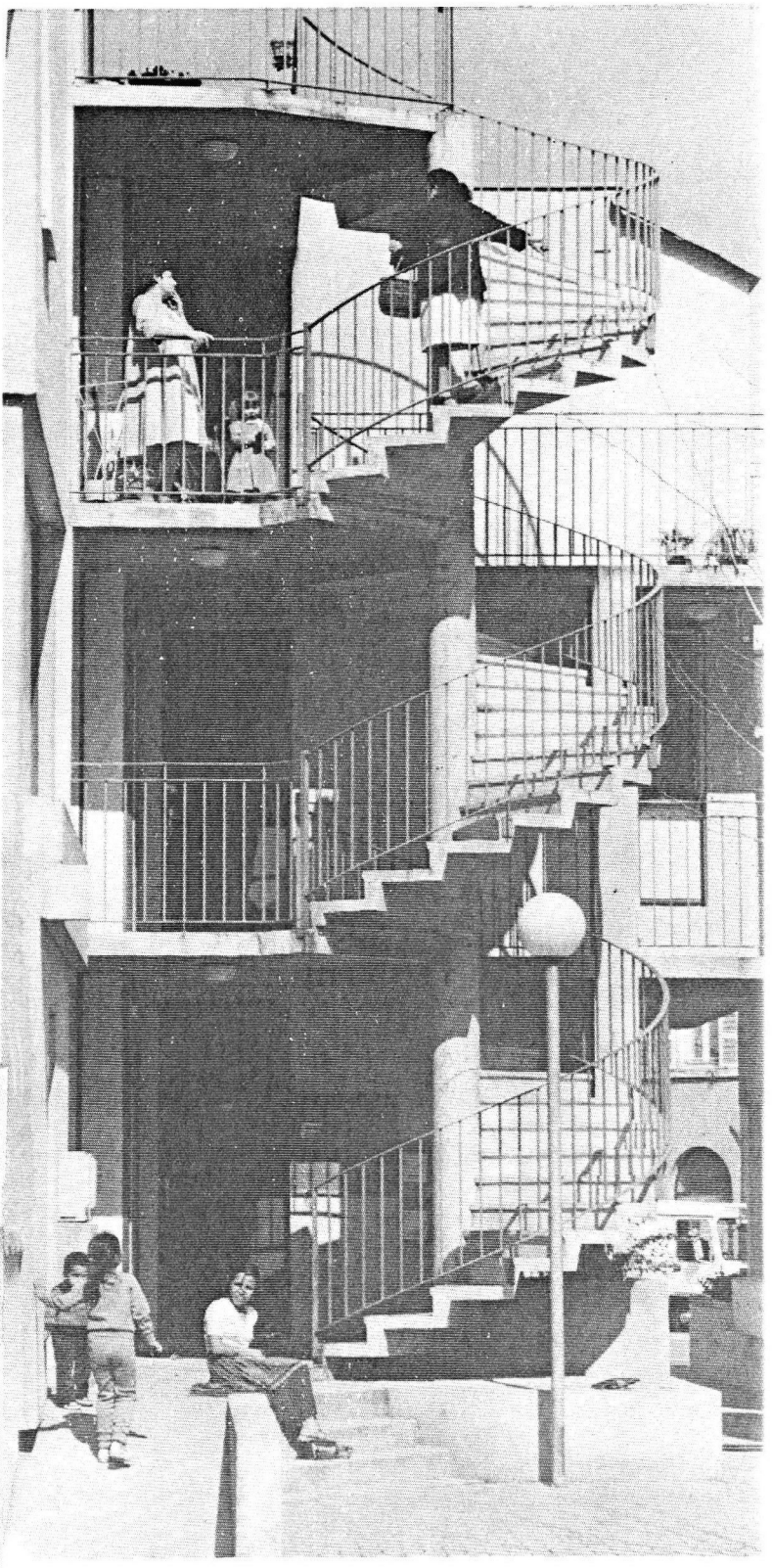
2.1 - PLACES, PLACETTES ET COMMERCES

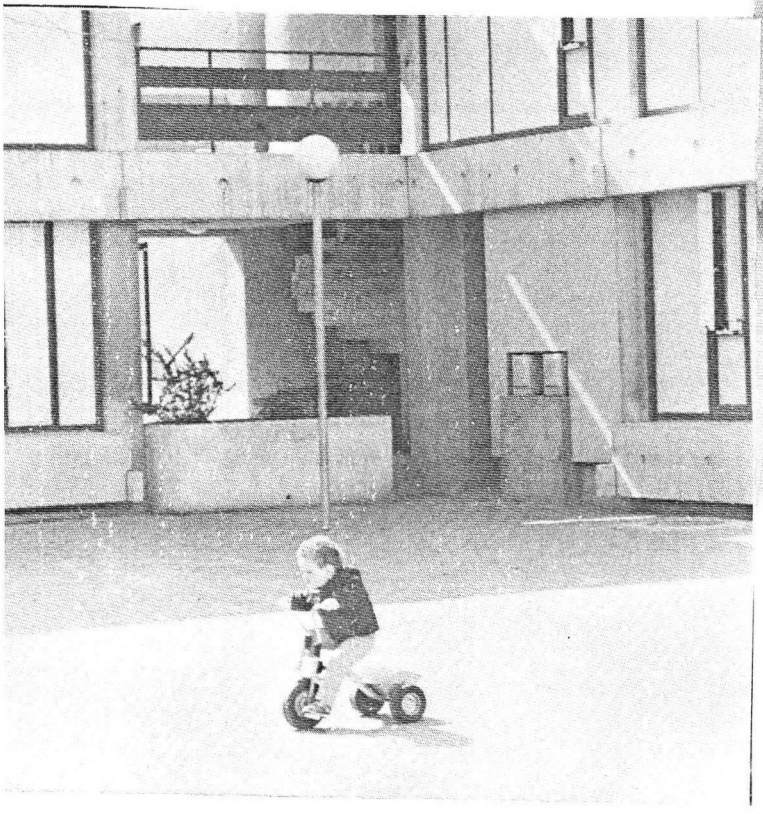
Ces lieux publics du Vieux-Givors gardent tous quelque trait ou quelque lien avec l'image du lieu public transmise par la tradition de l'aménagement urbain.

L'ordre de présentation se fera selon la chronologie de mise en service. On va ainsi des placettes du secteur ETRA à la place du Côteau, pour finir par les lieux encore inachevés lors de la fin de l'enquête.

Les commerces étant pour la plupart intégrés dans la place Henri Barbusse, aussi bien dans l'espace physique que dans les représentations naissantes, ils aident à définir un espace inachevé . Nous les avons traités dans ce premier groupe de lieux.







2.1.1. Place de l'Egalité, place de Carême-Entrant

Au coeur de l'opération ETRA, ces placettes ressortissent indéniablement à un vocabulaire architectural contemporain qui essaye de renouer avec la tradition urbaine. Leurs volumes négocient un équilibre entre le vis-à-vis et une distanciation de type micro-publique. Cet effort pour retrouver la "bonne" proxémie ne semble pas donner tous les effets attendus. "Ce sont des endroits sympathiques, note une habitante-animatrice habitant dans le secteur Renaudie, mais ce n'est pas des lieux où il se passe quelque chose."

A un certain nombre de signes, on peut lire l'existence d'une sociabilité diffuse, mais divers facteurs contribuent à rendre ces espaces neutres ou assez indifférents. Notons d'abord que ces lieux sont essentiellement appropriés par des groupes d'enfants hors du temps scolaire. Encore l'appropriation par cette classe d'âge paraît-elle plus stable et plus caractérisée (installation de jeux, modification superficielle du sol) sur les dégagements publics bordant la rue Puits-Ollier (début de l'allée de Carême-Entrant).

Il faut y ajouter le souvenir des abords du chantier voisin qui existait lors des deux premières années de mise en service de cette tranche. La forte attraction de tels espaces de jeux improvisés a limité d'emblée la fonction centripète des deux placettes centrales.

Pour beaucoup d'habitants, il s'agit plutôt de lieux de passage qui manquent d'ombre l'été et sont "trop ventés" l'hiver. Le caractère très minéral de leur aménagement favorise surtout une disfonction soulignée unanimement : l'importance de la réverbération sonore. "Dès que des gosses jouent au ballon, il y a un bruit infernal", "Avec tout ce béton, c'est vraiment le lieu idéal pour les jeux de foot, mais c'est tout."

Est-ce dû à cette nuisance ou à des pratiques d'habitat propres à la Méditerranée du sud dont un certain nombre de riverains de ces places sont originaires : beaucoup de fenêtres restent fermées, même durant l'été. La communication visuelle entre l'habitat et ces placettes n'est pas citée dans les entretiens (ce que les observations ethnographiques corroborent) alors qu'elle est notoire entre les autres fenêtres donnant sur les rues environnantes : Puits-Ollier, Battoir, Gambetta.

Parmi les exceptions, notons cette retraitée qui passe sa journée à la fenêtre et note : "Ca manque vraiment de gens sur cette place de l'Egalité. Heureusement qu'il y a des Algériens qui passent. Ils me connaissent, ils me font signe quand je suis à la fenêtre."

En revanche, les enfants utilisent les possibilités de communication auditive particulièrement favorables (la netteté de contenu du signal ayant en l'occurrence moins d'importance que la force d'appropriation spatio-sonore). On s'appelle de loin, aussi bien dans la dimension verticale (entre fenêtres, montées d'escalier extérieurs et placette) que dans la dimension horizontale (on peut s'entendre d'une placette à l'autre, ou de cheminement à placette).

A noter dans ce secteur, le dégagement d'une trentaine de mètres carrés publics qui se situe à l'angle de la rue du Battoir et de la rue Gambetta. Les voisins expliquent que cette sorte de jardinet organisé autour d'une banquette circulaire doit avoir la fonction de reposoir pour les mères attendant la sortie de l'école maternelle toute proche. Lieu étrange, compromis entre le banc public traditionnel et ces "micro-espaces de rencontre" répertoriés dans le lexique de l'espace public de facture contemporaine, il est très rarement fréquenté. "Ca manque de soleil" dit-on. Dans le milieu d'aménagement local, on attribue cette disfonction à l'excessive fermeture de la forme d'ensemble.

2.1.2 Place du Côteau

De toutes les placettes contenues dans le périmètre de l'opération, la place du Côteau est celle qui mérite les propos les plus abondants.
Son statut particulièrement centripète est dû en partie :

- à son dessin semi-circulaire que renforce une élévation en gradins côté sud,
- à son horizon entièrement composé de bâtiments d'habitation dont les terrasses et jardins évoquent facilement les balcons et loggias de théâtre,
- à la convergence de quatre circulations piétonnières empruntées très volontiers par les passants .

Cette placette est reconnue comme un lieu de coalescence collective : "A part la Place du Côteau, il y a peu d'endroits où les gens se réunissent". Elle est en conséquence miroir assez fidèle des traits saillants qui caractérisent les modes de sociabilité dans l'espace public de l'opération.

Présence dominante des enfants : "Il y a beaucoup d'enfants qui jouent là. Alors les ballons contre les fenêtres, c'est fatiguant" dit un riverain. Des retraités précisent : "On est vraiment à côté de la Place. Mais on ne peut pas s'asseoir dehors (jardinet attenant à la place). Il y a plein de gosses qui crient tout le temps, arabes surtout, et qui crient jusqu'à dix ou onze heures le soir." "Ce sont surtout les gosses qui l'utilisent, disent d'autres retraités. On ne voit pas les gens venir s'asseoir Place du Côteau".

La prédominance d'enfants d'origine maghrébine est souvent soulignée avec les conséquences d'abstentions spatiales qu'on lui attribue : "Mes gosses n'y jouent pas, dit une mère de famille. Il y a trop d'histoires avec les Algériens". "La nuit, j'évite la place du Côteau. Des jeunes ont volé et cassé du côté de la Place" dit une quinquagénaire prompte à associer jeunesse, immigration et délinquance.

Rappelons que dans l'histoire de l'opération, cette placette, avec les importantes surfaces d'équipement - alors non terminées et ouvertes qui la prolongeaient (et il reste encore des mètres carrés en cet état actuellement) - fut le lieu électif des jeux d'enfants et pré-adolescents restés

dans le quartier durant le premier été. Cette appropriation tout de suite très forte d'un espace propice à la course, à la cachette, aux jeux de ballon et de balle a indéniablement fait trace dans la mémoire collective du quartier comme dans les pratiques de fréquentation ou de détour. De ce point de vue, les avatars du chantier eurent une conséquence aussi positive qu'imprévue.

Mais cette place invite aussi à des arrêts non calculés, à des stations sporadiques, au hasard d'une rencontre ou d'un rayon de soleil ; "Avec les bancs, c'est commode" disent les habitants non riverains mais qui se laissent entraîner de ce côté à l'occasion.

Malgré un certain nombre de traits semblables, pourquoi la Place du Côteau trouve-t-elle dans les représentations collectives un statut si différent de celui des places de l'Egalité et de Carême-Entrant ? Pourquoi est-elle vécue comme un espace bien particulier, doué d'autonomie, l'habitat devenant alors une sorte de décor pour la scène de la place ? N'est-ce pas en raison du reflet tenace de souvenirs spectaculaires dans le cours le plus anodin de l'ordinaire ?

Ce lieu garde la trace de l'exception qui s'est présentée sous deux aspects. D'une part, cette place est au centre de la première tranche réalisée dans le secteur Renaudie. Or, un certain nombre de locataires de ces immeubles font partie de ce que nous appellerions des "habitants éclairés" . Connaissant au moins globalement l'existence d'un projet porteur de renouveau social, ils sont venus sur le quartier en toute conscience de l'enjeu socio-politique : quelque chose de nouveau devait se passer dans les pratiques d'habiter et les rapports sociaux. D'autre part, la place du Côteau est effectivement utilisée pour des spectacles de plein-air. En cet espace, le banal est souvent au bord de la théâtralité. Les enfants y jouent mais se regardent aussi jouer. Les adolescents y paradent volontiers, chacun à sa manière : cris, intonations, poses corporelles. Plusieurs citations vont illustrer ces emboîtements sémantiques qui sous-tendent l'atmosphère de cette place.

"Oui, la place romaine, là" dit un habitant qui en souligne le côté amphi-théâtre.

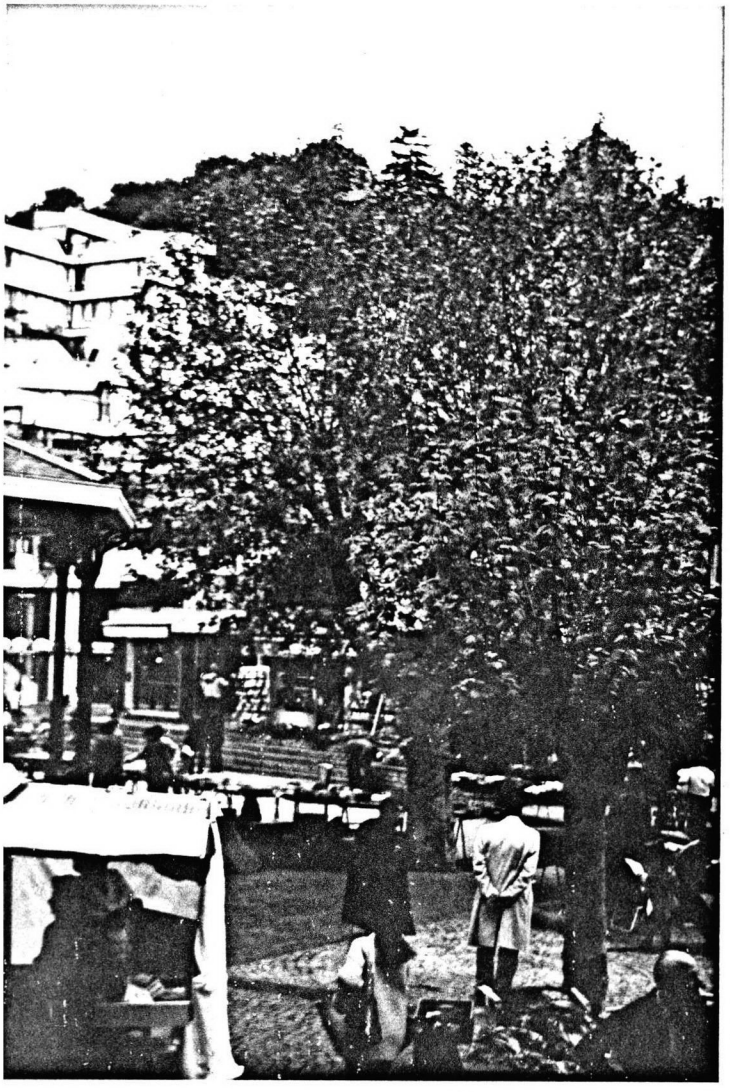
"Les gens ne s'y tiennent pas trop. C'est tout fermé. Comme s'il n'y avait pas d'horizon. On a l'impression que c'est un lieu ni intime, ni public. En situation publique, c'est trop intime, et vice versa."

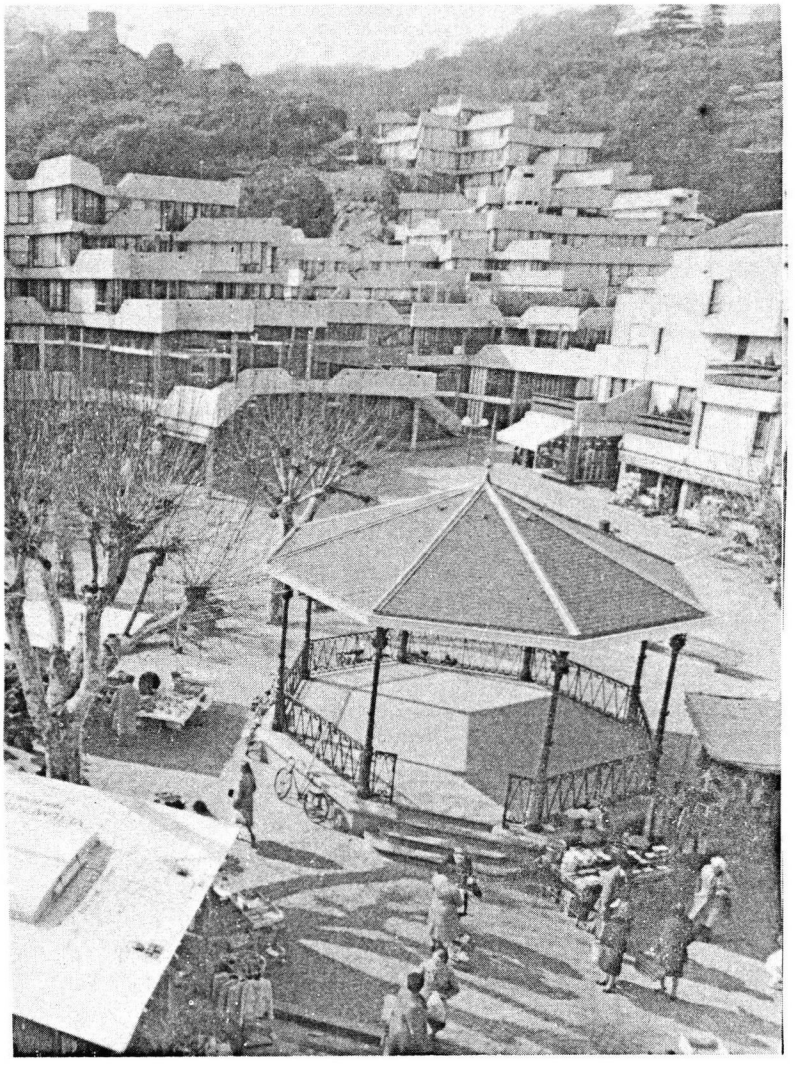
"Il se passe énormément de choses... des spectacles, des chanteurs d'Amérique du Sud, le Conservatoire, des marionnettes (...) Des spectacles improvisés ? Il y a eu un guitariste l'an dernier. Les gens se sont plaints."

"Pendant toute une semaine (mai 81), tous les après-midi, ils amenaient les écoles pour un spectacle. On les entendait rire tout l'après-midi."

"Mon mari y a été jouer aux boules. Mais autrement, comme on a les terrasses, on n'a pas trop l'occasion d'utiliser cette place. On la voit très bien d'ici."

La dernière expression illustre un trait important du style d'aménagement selon lequel on a posé et traité les problèmes d'interaction entre formes spatiales et formes sociales. Nous reviendrons en troisième partie sur ce point. Mais il faut au moins signaler que la Place du Côteau laisse percer de manière aiguë les rapports critiques qui existent entre pratiques de voir et pratiques de l'être-vu.





2.1.3 Place Henri Barbusse et Kiosque

Les propos tenus sur la place Henri Barbusse sont assez rares et chargés de pointillés.
Au cours des trois années d'observation et d'entretiens, les habitants parleront plus volontiers de tel micro-lieu de la place qu'on vient de finir, ou de telle fonction qui commence à se dessiner avec évidence (commerce, spectacle). Fin 1981, la nouvelle place Henri Barbusse qui reprend le nom et la topographie approximative de l'ancienne si chargée de mémoire n'a encore ni unité, ni identité dans les représentations collectives. On peut reprendre cela plus en détail.

- Une place au destin en pointillé :
"Plus tard, on ira sur la place Henri Barbusse... enfin, cette place qu'ils sont en train de finir là... On ne sait pas trop ce que ça va être, hein!... Mais pour l'instant..."

- Un passé non recomposé :
"Avant il y avait quinze cafés ici, et un grand marché..."
"Il y avait toujours des jeux de boules..."
"La place Henri Barbusse était plus grande et en plus il y avait la place du Suel"
"Les anciens ont une certaine amertume, mais ils disent que ça fait plus propre."

Le kiosque est le seul signe architectural du passé qui soit visible dans le périmètre de l'opération ; avec les platanes qui l'entourent, il est un fragment du paysage ancien dont la présence est ambigüe. Des habitants se demandent si on a bien fait de le repeindre et s'il retrouvera une fonction ancienne sur laquelle on nous donne, par ailleurs, fort peu de précisions. Le rapport entre le neuf et le vieux est posé de manière critique par la présence du kiosque ; nous y reviendrons en troisième partie. Mais rien de très signifiant n'entoure les évocations du kiosque en tant que fragment de l'espace de l'ancienne place.

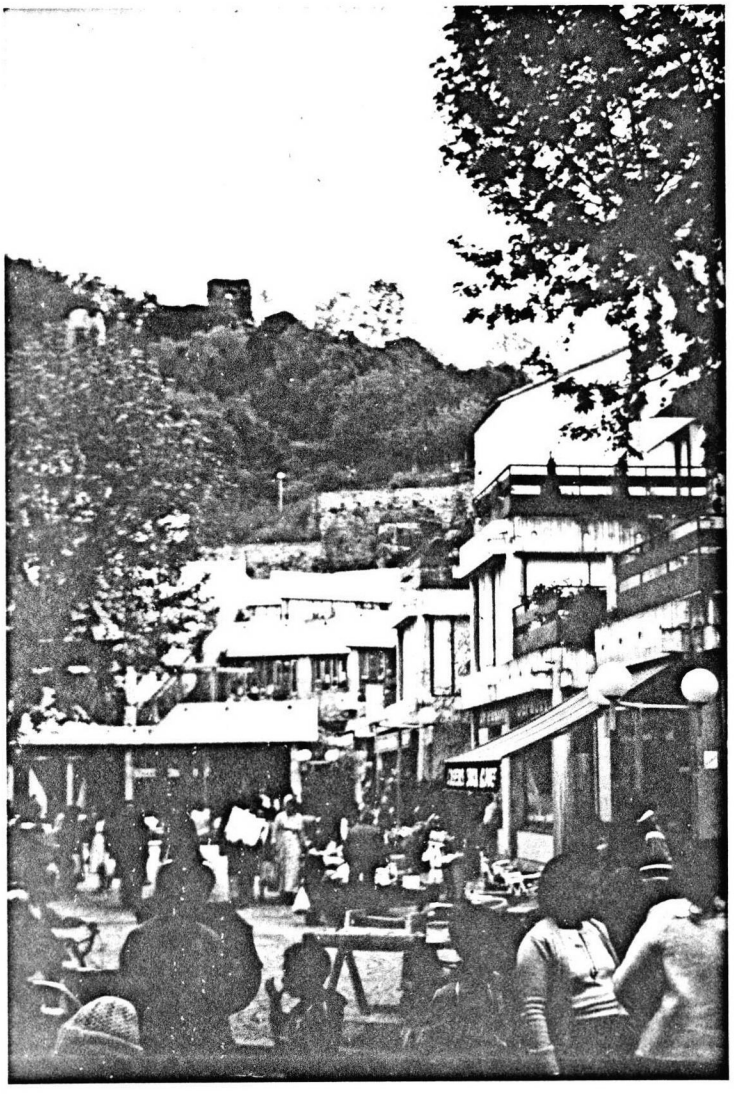
- Où s'asseoir ?

C'est la question souvent posée par les nouveaux Vieux-Givordins.
"Ca manque de bancs" dit-on. La Place Henri Barbusse n'offrait pas de possibilité pour s'asseoir jusqu'en 1981. Aussi les pratiques de banc public sont-elles disséminées dans le périmètre avoisinant. Par les beaux jours, quelques flâneurs peuvent s'asseoir sur les marches du kiosque, hommes, jeunes ou bien retraités, tels ces deux Algériens qui évoquaient un jour devant nous le temps passé. (AC 13).

Les jeunes s'asseoient parfois en petits groupes sur les marches de la mairie, face au soleil, séparés de la place Barbusse par la rue. Cette conduite assez marginale nous paraît cristalliser un sentiment latent chez nombre d'habitants : l'idée que, vue depuis la mairie, l'opération devient un objet spectaculaire, ce point de vue à analyser au sens propre comme au sens figuré, étant d'ailleurs souvent repris dans les représentations photographiques (affiche pour le festival du Vieux-Givors, plaquette de l'entreprise Lamy).

Les enfants s'asseoient un peu n'importe où, au hasard des jeux, utilisant les emmarchements simples qui entourent la place, les éléments du mobilier urbain, les éléments de chantier.

Quittant le périmètre de l'opération, "les personnes âgées vont s'asseoir sur les bancs de la place de la Mairie (Jean-Jaurès). Certains transportent leur pliant."
La rareté provoque des jalousies ou du ressentiment : "les bancs sont pris par les Arabes".
Cette absence de commodité pour un séjour prolongé sur la nouvelle place dont se plaignaient surtout les personnes âgées et les mères de famille aura peut-être marqué pour un temps la mémoire des pratiques collectives. Elle a en tout cas contribué durant les premières années à donner un statut de lieu de passage à cette place inachevée.



2.1.4 La place vide

"La place vide", "la place des Jaulins ", "le terrain vague", ainsi dénomme-t-on l'espace non traité situé entre la rue Gambetta et l'emplacement de la place Cocarde. Affecté à plusieurs projets successifs d'habitat puis d'équipement, ce terrain nu a été le lieu-repoussoir au coeur d'une "opération de prestige" comme disent quelques habitants. Ainsi qu'il en va d'habitude pour ce type d'espace porteur des signes d'échec possible qui sont à l'horizon de tout projet, ce non-lieu à la destinée avortée plusieurs fois fut ouvert à ce qui échappe, ou veut échapper au contrôle de la norme collective locale : jeux d'enfants sans frontières, déjection d'ordures, chiens lâchés. La nature elle-même y montre des aspects rebelle. "C'est toujours humide. Ils ont un peu nettoyé mais c'était un vrai fumier, tout le monde jetait ses immondices. Et encore maintenant, tous les chiens viennent pisser." dit-on ; ou encore : "certains y faisaient sécher le linge. Les gosses y ont beaucoup joué."

L'existence maintenue de cette "place vide" qui communique avec la place Henri Barbusse a répercuté d'une façon accentuée les longs délais d'achèvement de la zone centrale de l'opération. Une habitante exprime bien cette impression provoquée par le terrain vague au coeur de la rénovation : "c'est un peu toujours le chantier, quoi!"

2.1.5 Les Commerces

Comme la place Henri Barbusse, la partie du programme concernant les commerces aura connu des retards considérables eu égard aux prévisions. La vente des surfaces commerciales a été et reste besogneuse. Sans prendre parti, nous rapporterons les notations des usagers qui éclairent leurs représentations et opinions sur ce type d'espace.

Deux facteurs paraissent dominer les propos et pratiques de la consommation marchande locale. Le premier oppose les habitudes à la nouveauté et met en cause les avatars de la réalisation du programme. On nous a dit très souvent : "on a eu les logements,mais comme le reste était en chantier, on a gardé les commerces qu'on avait avant, en ville." La remarque est assortie, pour les personnes de plus de quarante ans, de commentaires sur les bénéfices secondaires du maintien de ces habitudes : "ça nous permet de voir les gens qu'on connaît depuis longtemps."

Le second facteur est d'ordre économique. A tort ou à raison, on souligne très fréquemment la cherté des nouveaux commerces qu'on estime contredire une bonne volonté générale de s'approprier le nouveau quartier. Il en résulte un certain malaise que nos interlocuteurs essayent de dissiper par des remarques concernant l'aménagement et la disposition spatiale. Ainsi : "je ne vais pas à la boucherie. C'est plus cher que dans le Vieux-Givors. Mais je connais bien la dame, elle habite ici." Ou encore : "Je n'ai jamais compris. Vous allez en face (l'ancien Vieux-Givors), la fleuriste, la charcuterie, c'est beaucoup moins cher qu'ici. Et pourtant, puisqu'il y a des commerces, on aimerait que ça fonctionne... Remarquez, c'est vrai que les commerces sous les voutes, là, on ne les voit pas (...) Les commerces sont trop fermés ; ils sont mal orientés sur cet espèce de petit passage, là. Le grainetier, par contre, il s'est ouvert, lui ; le coiffeur aussi. On voit tout ce qu'il y a dedans (...) c'est plus attractif."

De manière plus particulière, chaque groupe social souligne l'avantage ou les carences de l'équipement commercial.
Les retraités : "Ce qui nous intéresse, c'est la proximité des commissions."
Les ménagères des familles ouvrières : "Vous savez, tel que c'est maintenant, on n'a guère l'utilité de ces commerces, le grainetier, le coiffeur et les bijoux, c'est pas pour tous les jours." "Ce qu'il faudrait, c'est une supérette."
On note qu'en 1983, l'équilibre de la variété des commerces installés ne penche pas en faveur de la première nécessité. De surcroît, la boucherie dont il est question plus haut a fini par fermer.

Les habitants à la recherche d'une nouvelle formule de "vie de quartier" ne semblent pas non plus y trouver tout leur compte. "Il y a encore des commerces non aménagés. Ca crée des lieux noirs, sans attirance. J'espère que ça va se corriger après. Ceux qui sont là, en plus, ne sont pas très importants. On parle d'une brasserie. On en parle mais... rien" dit une jeune femme travaillant dans le secteur culturel. Une mère de famille : "il manque un salon de thé. Les femmes à Givors ne vont pas facilement au bistrot. A lyon, ce n'est pas comme ça, ni à la campagne. Alors, on va à la Crêperie."
On notera enfin le sentiment largement partagé que l'idée d'un Centre commercial n'est pas encore réalisée. "Comme Centre commercial, c'est pas très vivant, hein! L'animation, c'est surtout des gamins qui courent."

2.2 - CHEMINS ET TRAJETS PIETONNIERS

2.2.0 Dans cette partie, on trouvera regroupées les circulation réservées à la pratique piétonnière. Ces chemins de faible section qui mènent d'une place à l'autre et gravissent la colline comprennent de nombreux escaliers et plans inclinés. Ils ont mérité une attention particulière dans les projets et la réalisation de l'espace public du quartier, ceci pour deux raisons, dont la première est la volonté de promouvoir un aménagement répondant aux critères de confort contemporains (sécurité, agrément, facilités de rencontre inter-individuelle). Mais la topographie du site a sans nul doute induit une prolifération remarquable de chemins non orthogonaux et accidentés que l'architecture de Renaudie a d'ailleurs particulièrement favorisée, reprenant en cela un trait morphologique typique et traditionnel dans cette partie de Givors.

Les notations et remarques recueillies nous amènent à distinguer deux types de circulation dont la seconde, les circulations intérieures, est présentée par les habitants comme ayant des points communs avec les circulations extérieures. La morphologie architecturale favorise cette continuité; mais aussi l'unité de temps et d'activité prise en compte dans l'entretien (les trajets quotidiens) prédomine sur l'unité de lieu juridique (privé, public).

2.2.1 Circulations piétonnières extérieures (secteur Renaudie).

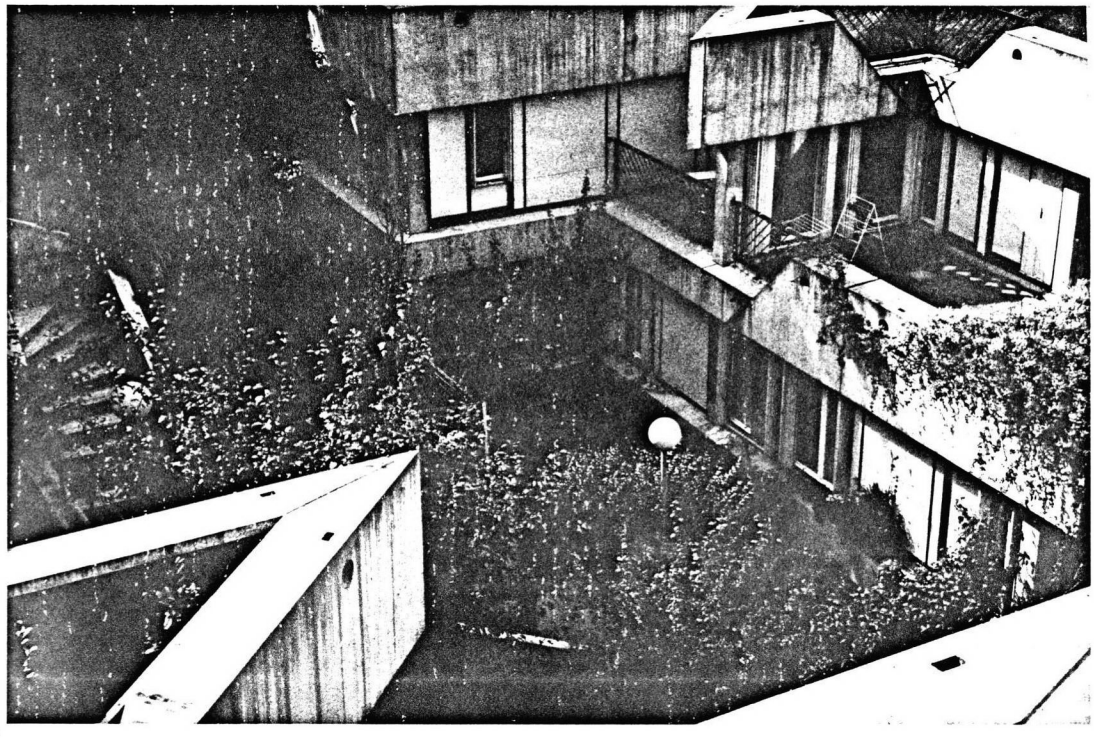
Un statut très particulier semble affecter les circulations piétonnières qui sillonnent le secteur Renaudie. Nos entretiens contiennent d'abondants propos à ce sujet contre une grande absence de remarques sur les secteurs ETRA. Mais il est vrai qu'en ces derniers, les places et placettes occupent la majeure partie de l'espace public. Une série de remarques sur les courtes ruelles reliant ces places a été consignée en 211 et 212.

L'aspect plus exceptionnel des cheminements du secteur Renaudie, leur propension à favoriser une conduite plus dynamique (monter, descendre, changer de rythme) voire plus ludique ou poétique - on s'en convaincra par les citations rapportées - tout cela n'est sans doute pas étranger à l'image émergente de ces lieux dans la représentation globale du nouveau quartier.

Un trajet remarquable vaut à lui seul la plus grande partie des propos énoncés par les habitants. La "montée au château" est un cheminement paradigmatique qui montre excellemment quelques enjeux contenus dans les pratiques spatiales et sociales inhérentes au quartier. Cette "montée" est composée partie d'escaliers, partie de plans inclinés. La première section offre deux possibilités, soit par le 11 rue St Gérald, soit en partant du Commissariat de Police. Deux combinaisons transversales sont possibles avant l'ascension au territoire du château, à quoi il faut en ajouter une troisième "inventée" par des promeneurs étrangers : l'utilisation de l'ascenseur du 11 rue St Gérald pour "raccourcir" la montée.
Prenons d'abord un récit exemplaire de cette promenade fait par une habitante du secteur Renaudie locatif : "Quand il fait beau, on fait la colline : les enfants, mais les grands aussi. On prend par les escaliers. Une fois sur l'esplanade, on domine Givors. Un petit chemin mène au lotissement derrière la colline. On peut visiter les ruines du château. Ca fait une jolie promenade et on peut redescendre par la rue St Gérald."

De tels récits nous ont souvent été faits par les habitants du secteur Renaudie et non riverains de ladite "montée du château". Aussi devons-nous distinguer trois types de conduite clairement définis par ce trajet exemplaire et qui sont peut-être des modèles diffus dans l'ensemble des pratiques piétonnes du quartier.

Premier type : conduite des riverains. Elle se repère dans des récits mais aussi à partir de signes indirects. Ainsi, le long de la montée du château, nous avons relevé une part minime mais constante de volets fermés durant la journée, en particulier dans les logements en contrebas. Des murets ont été prolongés et des clôtures opacifiées, par de la verdure le plus souvent. Notons encore que l'état des terrasses et jardins peut renseigner sur l'évaluation latente apportée à la présence proche de cette circulation piétonne qui donne un droit de regard factuel sur les logements riverains. (On connait le goût déclaré de Jean Renaudie pour une urbanité du vis-à-vis).
Sans conclure prématurément, nous noterons simplement que les types de pratiques concernant terrasses et jardins paraissent plus spécifiés, plus radicaux dans les logements les plus en vue. Il semble qu'on accentue ainsi



ou bien la belle apparence (pelouse bien tenue, fleurs, mobilier de jardin de bon aloi) ou bien la déshérence (terrasses dépôtoirs, terrasses abandonnées).

Dans les entretiens et récits, les riverains énoncent plusieurs attitudes inégalement partagées :
- appropriation du cheminement : "on connaît par coeur cette montée. On aime beaucoup l'escalier sous le rocher."
- perception et gestion de l'étroite communication entre privé et public : "Des gens qui passent là ont saccagé les fleurs."
"Des gens m'ont déjà demandé si ça ne gênait pas qu'ils empruntent l'escalier et le passage."
- Perception des disfonctions causées par ce système de circulation : "Comment descendre quelqu'un avec un brancard ? dit un habitant des derniers niveaux du 11 rue St Gérald, Ça ne passerait ni en ascenseur ni en escalier."
"On avait un piano (il s'agit d'un piano droit), dit une habitante voisine du précédent. Quand on a déménagé, on a dû utiliser les grues du chantier pour le monter ici."

Deuxième type : conduite d'habitants du nouveau quartier, mais non riverains.
1. Parmi les finalités des diverses montées au château qui nous furent rapportées par ce groupe d'habitants, le thème de la visite guidée improvisée est le plus récurrent. "Quand on fait visiter notre nouveau quartier, c'est de la famille ou des amis. Ils viennent nous voir le dimanche. La visite commence par d'abord vite en haut! Puis on circule, on redescend par un côté, on traverse, on reprend un autre bout. Là-haut, on a un beau point de vue."
Le thème de la libre promenade vient en second dans les entretiens, il est connoté de deux manières, soit par un caractère de relative exception et pour des raisons que montre excellemment la citation suivante, soit par des réticences dues au statut de proximité visuelle dont nous parlerons plus loin. "Il y a quelques temps, j'ai emmené des copains jusque sur la terrasse, dit une employée municipale habitant le secteur Renaudie locatif. Il m'arrive, quand il fait bon de monter jusqu'au château par les sentiers. Les espaces publics sont très peu connus des gens. On y voit des riverains ou des gens le dimanche. J'aime bien ces circulations internes. Mais je prends plus souvent les circulations vitales, par les rues. Ou alors, il faut que je me force. Avec la pente, toutes les circulations amènent à la mairie, ou à la place du marché. On n'est pas ramené sur le quartier."

2. Les habitants du quartier non riverains soulignent partidulièrement les problèmes posés par la courte et inhabituelle proxémie induite par les cheminements de ce type.

Les habitants du secteur ETRA ressentent cela comme la possibilité d'une irruption de l'étranger dans le domaine privatif. D'où la recherche soit de motivations "objectives" soit d'attitudes de dédouanement grâce auxquelles on ne pourrait les taxer de curiosité malséante. "C'est beaucoup plus facile d'y aller accompagné. Quand on fait visiter, par exemple. Avec des amis ou de la famille, ça donne contenance. Autrement on dirait : "Qu'est-ce qu'elle fait celle-là ? Elle n'est pas du quartier." Une autre habitante : "Pour prendre les escaliers, j'y vais avec ma gamine. Comme ça, si on me regarde, je parlerai avec elle." On trouve ici une forme de gestion subtile du droit ou de la licence de regard favorisée par les chemins du secteur Renaudie. Nous y reviendrons en conclusion. Notons encore que le sentiment de n'"être pas du quartier" énoncé par ces habitants du secteur ETRA renforce l'hypothèse de la coupure historique avancée en première partie.
En ce sens, dans le secteur ETRA, on associe facilement la licence de regard à une pratique nouvelle induite par une architecture expérimentale dont on est satisfait de ne pas partager les risques. "Là-haut, hein, avec ces constructions, il va y avoir des problèmes ! Il y a des gosses qui se promènent et qui zyeutent sur les appartements !"
Les habitants du secteur Renaudie (non riverains) ont deux attitudes à ce sujet. Soit ils réagissent de manière solidaire et se situent dans des rapports de bon voisinage avec les riverains : "En montant l'escalier, j'ai été gêné d'avoir vue directe sur les habitants. D'ailleurs, notre terrasse à nous est mal orientée, on a un vis-à-vis direct et on sait que ce n'est pas très agréable". Soit ils accentuent leur appropriation des cheminements publics ainsi opposés à la primauté éminente des copropriétaires : "J'utilise bien la promenade du Calvaire ou la promenade du Château. Le fait d'y passer ne gêne pas les co-propriétaires ; ils ont une terrasse, ça leur suffit !" Dans cette dernière expression, on notera le syncrétisme, en fait abusif, entre co-propriétaire et riverain de cheminement en escalier, puisque la partie gauche de la montée côtoie du locatif que la situation en contrebas expose nettement plus au regard que la partie

droite surélevée. Le radicalisme du propos indique l'existence de connotations plus latentes et de caractère symbolique que nous aborderons en troisième partie. (Il s'agit d'un rapport particulier entre la dimension du haut et du bas, l'appropriation, et la connotation symbolique des divers territoires).

Troisième type. Conduite des Givordins étrangers au quartier.
Pour l'ensemble des habitants du Vieux-Givors rénové, les autres Givordins fréquentant les différentes branches de la "montée du château" sont perçus comme des promeneurs du dimanche qui font un itinéraire traditionnel et qui en profitent pour voir le nouveau quartier. Mais on trouve une mention particulière à l'endroit de "groupes de jeunes provocateurs" ou "casseurs" qui, le samedi et le dimanche, utilisent l'ascenseur et les couloirs de l'immeuble des co-propriétaires. Cette pratique estimée porteuse de dégradations a été endiguée ensuite par l'installation d'un portier électrique.

En contraposition, il est frappant de voir comment les remarques faites, soit à propos de chemins analogues mais ne montant pas au château (14 et 12 rue St Gérald), soit à propos de trajets dans lesquels l'habitant n'achève pas la montée, soit à propos d'itinéraires empruntant le bas de l'opération, reprennent des conduites piétonnières plus simples et plus convenues. On trouve ainsi le thème de l'agrément avec son contraire : "On va un peu au dessus du commissariat (début d'un itinéraire vers le château), il y a un joli jardin de plantes, voyez." dit une retraitée. Une ancienne Givordine : "A Givors-Canal, c'est beaucoup mieux. On n'a pas de ces escaliers et de ces chemins tordus. Il y a une grande rue et un grand trottoir. Ici, tout de suite, c'est la montagne." Le thème de la rencontre : "Les petits chemins, c'est bien ; avec les voisins, on fait des causettes sur le chemin des commissions."
Le thème de la variation ludique : "C'est agréable de prendre tous les chemins, dit une ménagère d'ouvrier. Par exemple, beaucoup de gens, au lieu de prendre la rue St Gérald, passent par la rue de Suel, puis la place du Côteau, puis l'allée du Souillat."

Voir - être vu.

C'est la "montée du Château" qui pose de manière particulièrement aigüe la question d'un regard inusité qui accompagne la conduite piétonnière. Dans les propos des habitants et passants, le rapport voir/être vu est prédominant. On sait que le parti d'une transparence ou perméabilité visuelle était volontiers accepté, voire promu dans les projets de Jean Renaudie (les rares commentaires de cet architecte qui, entre autres qualités, avait celle de n'être guère bavard sur ses créations, allaient en ce sens). Ce retour au vis-à-vis ne pouvait passer inaperçu à une époque où l'idéologie de l'habitat individuel protégé de tout reste très forte.

A notre point de vue, le thème du vis-à-vis ou de la vue plongeante que les habitants interprètent soit comme un facteur de gêne, soit, plus rarement, comme un élément de sociabilité plus conviviale n'est pas le seul. Il met en jeu des rapports de coexistence interpersonnelle. Le thème de l'être-vu (avec son négatif), bien que plus latent dans les propos, paraît recouvrir des rapports de sociabilité plus complexes et plus prégnants. Il exprime et véhicule les tâtonnements et ajustements d'une sociabilité locale en cours de structuration. Etre vu/ne pas être vu, se faire voir/ne pas se faire voir, "se voir" dans ce nouveau décor ou non, telles sont les trois modalités qui nous semblent des instruments prépondérants de la gestion du sociétal et du spatial dans ces premières années du nouveau Vieux-Givors. Elles sont un accès significatif pour comprendre l'interaction complexe qui existe entre les instances suivantes dont nous développerons le détail en troisième partie :

Le statut local :

- Secteur ETRA *versus* secteur RENAUDIE
- Partie escarpée " plaine "
- Circulation étroite et montante *versus* rues et placettes

Le statut d'occupation :

- Co-propriétaires versus locataires
- Habitants ETRA *versus* habitants RENAUDIE

Le statut social :

. La différenciation des classes d'âge.

. Anciens Givordins *versus* nouveaux Givordins (administration, secteur tertiaire).

. Anciens Givordins *versus* "nouveaux Givordins" (immigrés et étrangers).

. Habitants expérimentaux *versus* simples habitants

. Habitants à tendance communautaire *versus* habitants à tendance sociétale.

La montée du Château avec ses ramifications, c'est-à-dire la majeure partie des circulations piétonnes de type sentier, nous paraît ainsi fonctionner comme un révélateur d'enjeux latents et diffus sur l'ensemble de l'opération. Sa présence ou son absence dans les pratiques comme dans les propos est toujours chargée de quelque signification. Elle est une sorte d'emblème des intuitions les plus novatrices et les plus particulières de ce projet (mélange social, variété spatiale, gestion équilibrée entre intérêts collectifs et individuels). Dans leur manière de se représenter cette circulation, les habitants reconnaissent implicitement le caractère intentionnel et chargé qui la connote. Paradoxe, car son profil et son agencement ressortissent à un vocabulaire architectural traditionnel du Vieux-Givors non rénové, bien que le traitement des rives y diffère souvent du côté aval (murs et clôtures cachent plus facilement la vue). Mais c'est surtout le référent de la nouvelle montée qui déplace la signification immanente des pratiques. Cette fusion étonnante de l'ancien et du nouveau (reprendre un schéma ancien en bousculant le rapport privé/public traditionnel) fait hésiter l'usage et introduit de nouveaux enjeux dans les pratiques piétonnières. Notons en ce sens qu'en appelant cet ensemble de circulation "montée du Château" (et non pas "descente" ou "chemin"), les habitants rappellent à leur insu, l'enjeu global du projet tel qu'il avait été représenté lors d'une émission de télévision sur le quartier à savoir l'idée d'une reconquête de la hauteur ou du site dominant comme une reconquête historique.

2.2.2. Circulations piétonnes intérieures

L'architecture et l'aménagement particuliers à l'opération du Vieux-Givors favorisent une certaine continuité entre circulations piétonnes extérieures et circulations intérieures aux immeubles.

Ce caractère d'absence de discontinuité entre des lieux habituellement très fortement distingués (l'immeuble, l'espace public) touche l'ensemble de l'opération, excepté la partie Est de l'opération ETRA de distribution plus classique.
Dans les immeubles de Renaudie qui jouxtent la colline, nous avons déjà signalé ce cas remarquable où des promeneurs étrangers utilisent les circulations intérieures comme un doublet des circulations extérieures ; il s'agit de l'enchaînement : escalier extérieur, couloir, premier ascenseur, couloir, sortie de secours. Les mêmes possibilités sont offertes dans l'ilôt 12/14 rue St Gérald. La pratique en était induite par le statut semi-public de la terrasse somitale dont l'usage est actuellement réservé aux habitants voisins.

Le secteur ETRA Ouest offre des possibilités de raccourci ou de passage abrité. On peut ainsi "couper" par les deux accès des halls d'entrée (Henri Barbusse - St Gérald ; rue du Suel - allée du Côteau). Le modèle de ces pratiques traversantes est d'ailleurs pré-formé par des situations instituées dans l'aménagement et qui se présentent comme des portiques ou passages couverts (Sud de la rue du Suel - Place du Côteau, Place Barbusse - rue Puits-Ollier, portiques de la Place du Côteau, de la place Henri Barbusse, de la Place Cocarde).

La gestion de ces usurpations territoriales ou de ces coutumes créées peu à peu connaît des sorts divers.
Au 12 rue St Gérald : installation d'un portier électrique comme dans l'immeuble situé au centre de la place Henri Barbusse.
Au 12-14 rue St Gérald : privatisation de la terrasse.

Pour les autres cas, on assiste à une double rationnalisation de cette pratique sauvage :
1) Soit pour la limiter ou l'interdire en faisant valoir l'insécurité envahissante attribuée d'ailleurs en partie à l'aménagement lui-même des couloirs :
"Les couloirs des immeubles, c'est ce qu'il y a de plus raté et de plus triste."
"Les couloirs sont presque trop insonorisés. On ne sait pas ce qui se passe à la porte du voisin. On peut cambrioler tout."

"On prend le passage (St Gérald - place Barbusse) comme raccourci pour aller au marché, dit une gardienne d'immeuble ; le parterre est devenu sale tout de suite. Ah! c'est une vraie voie publique!"
"Il y en a qui passent comme ça ; ils ne sont pas d'ici, dit une habitante voisine de la place du Côteau. Ils chamboulent tout dans les entrées où on peut traverser. C'est quand même pas la ville ici, hein ?"

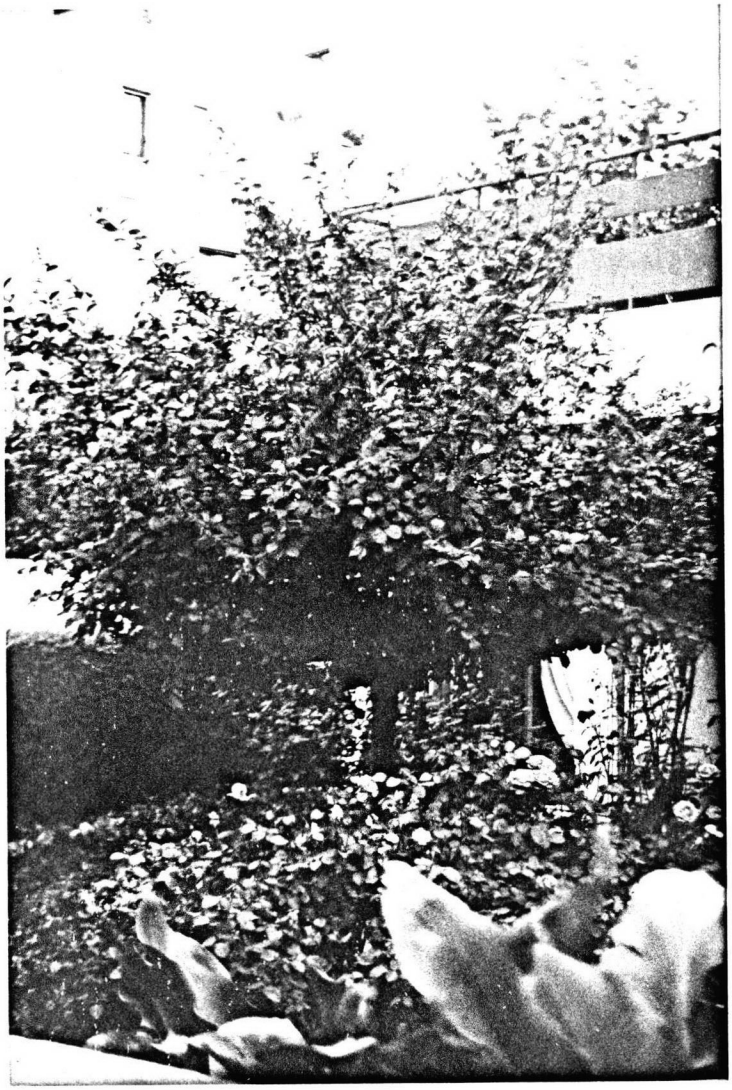
2) Soit on cherche des motifs plausibles et acceptables collectivement pour valider des pratiques d'empiètement de l'usage public sur les espaces semi-publics.
Ainsi, depuis l'installation du cabinet médical au rez-de-chaussée de l'immeuble ETRA sis entre la rue St Gérald et la place Henri Barbusse, plusieurs habitants estiment que la fréquence des passages d'étrangers devient plus normale . L'empiètement tend alors à se légaliser : c'est le droit de tout passant à être un patient

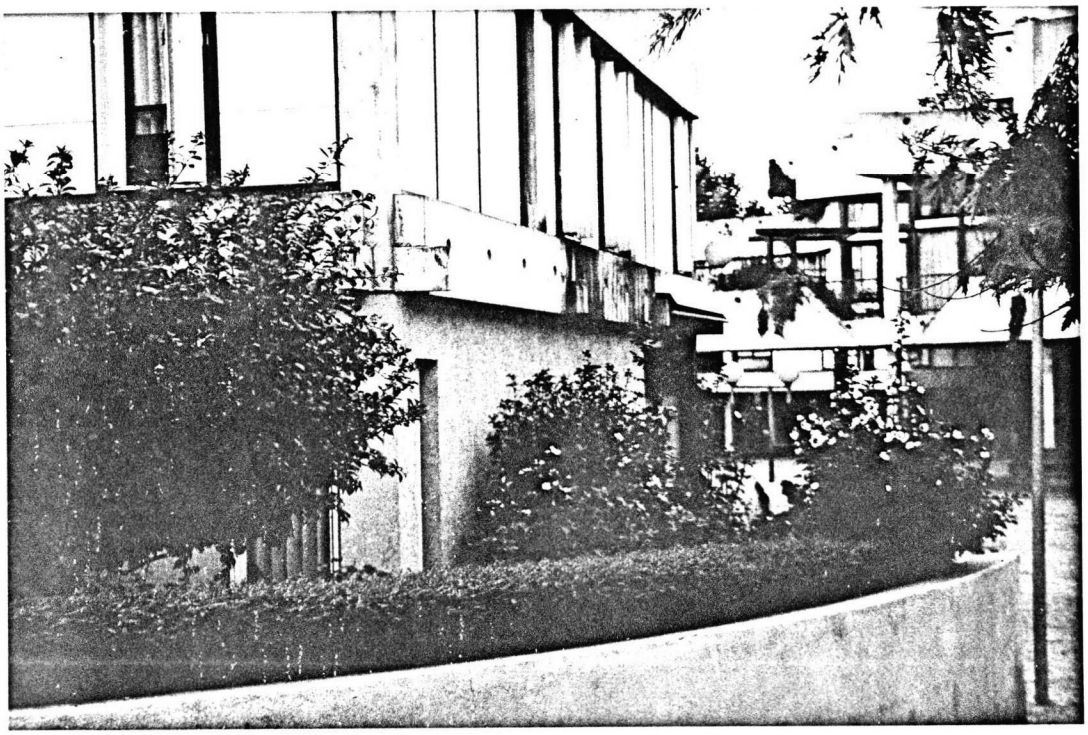
2.3 - ESPACES PRIVATIFS EXTERIEURS

Parmi les partis architecturaux dominants dans l'opération du Vieux-Givors, on compte une grande quantité de jardinets et de terrasses prolongeant les logements.

Les jardinets se trouvent en rez-de-chaussée des immeubles ETRA et séparés des voies et chemins publics par des murets qui n'occultent pas la vue (environ un mètre de hauteur). Leur surface s'étend entre 15 et 25 mètres-carrés environ, la forme variant selon la voirie et la projection des limites privatives des logements.

Les terrasses existent d'une part dans les logements de type ETRA où, minérales très souvent, on les aménage sur un mode convenu : grand balcon, terrasse urbaine ; parfois plantées, elles ont alors des connotations de ressemblance fonctionnelle avec les terrasses Renaudie. Ces dernières, de par leurs formes imprévues, leurs dispositions mutuelles, leur rapport avec l'horizon, et leur enrobage, de terre arable, induisent des pratiques et des représentations beaucoup moins habituelles, à quoi il faut ajouter un certain "mode d'emploi" déjà éprouvé à Ivry dans la précédente opération Renaudie, et énoncé par bribes dans les discours urbanistiques givordins, dans les publicités diverses et dans les médias.





2.3.1. Les jardinets (ETRA)

D'après les observations et les entretiens, nous pouvons classer les jardinets de rez-de-chaussée des immeubles ETRA à partir de quatre types purs, rarement existants comme tels, puisqu'on trouve la plupart du temps une pratique dominante et une ou deux pratiques secondaires, mais qui ont le mérite d'aider à comprendre les modes d'habiter naissants dans le Vieux-Givors.

2.3.11 Typologie des pratiques d'aménagement

1. Jardins potagers.
La culture potagère a été valorisée systématiquement par des familles qui redécouvrent le charme de la terre domestique et travaillent avec ardeur le lopin qui leur est imparti. Les plantations tirées au cordeau fournissent des légumes divers avec, parfois, quelques tentatives d'arbres fruitiers. Dans la formule mixte observée très fréquemment, on ménage un coin de fleurs, comme il est d'usage dans les potagers des fermes de la région. La pratique jardinière y est pleine d'entrain : "il y a des gens qui se sont jetés sur les jardins, note un habitant. C'est de vrais potagers. Il y en a même un qui s'est trompé et qui a bêché le coin du voisin!"

2. Jardins paysagers.
Ce sont oeuvres d'habitants plus ou moins paysagistes qui valorisent la belle apparence de leur coin de terre. Agrément pour soi, agrément pour les autres, cette pratique favorise essentiellement des agencements de fleurs et plantes d'ornement parfois très savants, qui méritent mille soins et font l'admiration des voisins et des passants. Les retraités y excellent particulièrement et exposent les plus beaux jardins du quartier (rue Saint-Gérald, rue Puits-Ollier, place du Côteau). Certains jardins d'agrément présentent des traitements minéraux, petits bassins, paysages de pierres, dallages complexes. Ainsi rue du Battoir, un jardin a été entièrement paysagé ; pas une parcelle de sol comme de mur n'avait été oubliée. Avec le départ de ses auteurs, cette oeuvre a sombré par la suite dans l'abandon.

3. Jardins résidentiels.

D'autres jardins sont utilisés comme des prolongements simples de l'appartement. Leur principale fonction est de permettre l'exercice de pratiques privées ou semi-privées à l'air libre et donc plutôt dans la belle saison. On distinguera soit l'extension des fonctions domestiques utilitaires : dépôt d'objets, étendage du linge (usage développé particulièrement dans le secteur ETRA Est), soit l'extension des fonctions ludiques ou de contact social : jeux d'enfants, repos des adultes, discussion avec les voisins ou d'autres habitants du quartier qui passent.

Des pratiques d'importance secondaire viennent se surajouter mais avec un caractère facilement caduc. On fait un petit peu de fleurs, on "sort" ses plantes vertes, on essaye un peu de gazon ; les enfants, autant que les adultes, tentent de planter quelques légumes sur un petit carré, mais avec plus de curiosité que de conviction.

4. Jardins abandonnés.

Durant le temps de notre enquête, nous avons relevé trois types de jardins abandonnés. Soit les occupants ne s'étaient pas encore approprié le jardin et ceci à plusieurs reprises en raison de la mauvaise qualité de la terre, changée par la suite ; soit les divers essais de culture avaient été abandonnés et l'herbe sauvage reprenait le dessus ; soit enfin aucune tentative d'appropriation n'avait été faite, en particulier dans les situations mal exposées ou dans les jardinets de forme ingrate. Ces derniers sont alors plus volontiers utilisés comme dépôtoirs (caisses pourries, jouets d'enfants en mauvais état, objets divers en instance de rebut).

2.3.12 Enjeux spatiaux et sociaux

Mais quels qu'en soient les effets matériels, les usages des jardins indiquent un certain nombre d'éléments sur les formes de socialité et de culture locale. Ils sont le reflet d'une phase d'expérimentation de l'espace inusité et de tentatives de régulation de la vie sociale locale.

Ainsi une habitante résume bien l'attitude moyenne de ceux qui se sont trouvés soudain en face d'un jardinet : "Beaucoup de gens ont d'abord fait

un jardin de fleurs. Mais peu à peu, on s'est mis aux légumes. Moi, il me manquait toujours du persil ou des plantes pour la tisane". L'expérimentation peut aussi renouer avec des pratiques disparues : "autrefois déjà, remarque un vieux Givordin, on récupérait des jardins pour les cultiver. On en trouvait sur un coin de pente". Un couple de retraités relogé à peu près au même endroit qu'auparavant évoque l'ancien jardin composé de trois jardinets récupérés. On regrette la disparition du sapin, on pense au chien enterré au pied de ce sapin, à la carcasse de tortue conservée pour "faire un machin avec de la lumière dedans". Et voici que dans le nouveau jardinet existe une nouvelle tortue.
La distribution des jardinets et les tentatives de culture ont sans aucun doute favorisé les contacts de voisinage. Les rares litiges évoqués n'ont jamais été graves. L'existence de jardins à mauvaises herbes ne mérite que des critiques verbales à tiers. On note plutôt l'inégalité de la prestation : "il y a des gens qui ont trop de terre, qui en jettent! vous vous rendez compte!". "Chez nous (début de la rue du Battoir) la terre a été tellement dure... On a essayé de replanter du gazon plusieurs fois. Ce n'est pas la peine ; ça vient pas!". Une revendication générale a porté sur l'absence d'emmarchement qui contraignait à sauter une cinquantaine de centimètres pour "descendre" dans son jardin. "C'était prévu, nous disait-on ; ça a sauté sur un problème de crédit. Mais il y a autant de gens qui en veulent que pas". Cette demande sera enfin exaucée grâce à un jeu de rondins de bois.

La relative perméabilité du jardin avec l'extérieur favorise l'apparition d'empiètements dont on souligne plus volontiers les aspects négatifs : "il y a toujours des ballons dans le jardin (place du Côteau). "Ils auraient pu mettre des volets. On peut recevoir des cailloux. Les gosses sont lestes, hein!" "Comme on est tournés, on est bien, disent deux retraités à propos de leur jardin. Mais ça ne cache rien! La journée, ça va, mais pas le soir. J'ai mis des rideaux. En face, on dirait Fourvière". Reconnu comme une ouverture sur l'extérieur de jour, le jardin n'assume pas dans ce cas sa fonction nocturne de protection et de distanciation qu'on en attend.

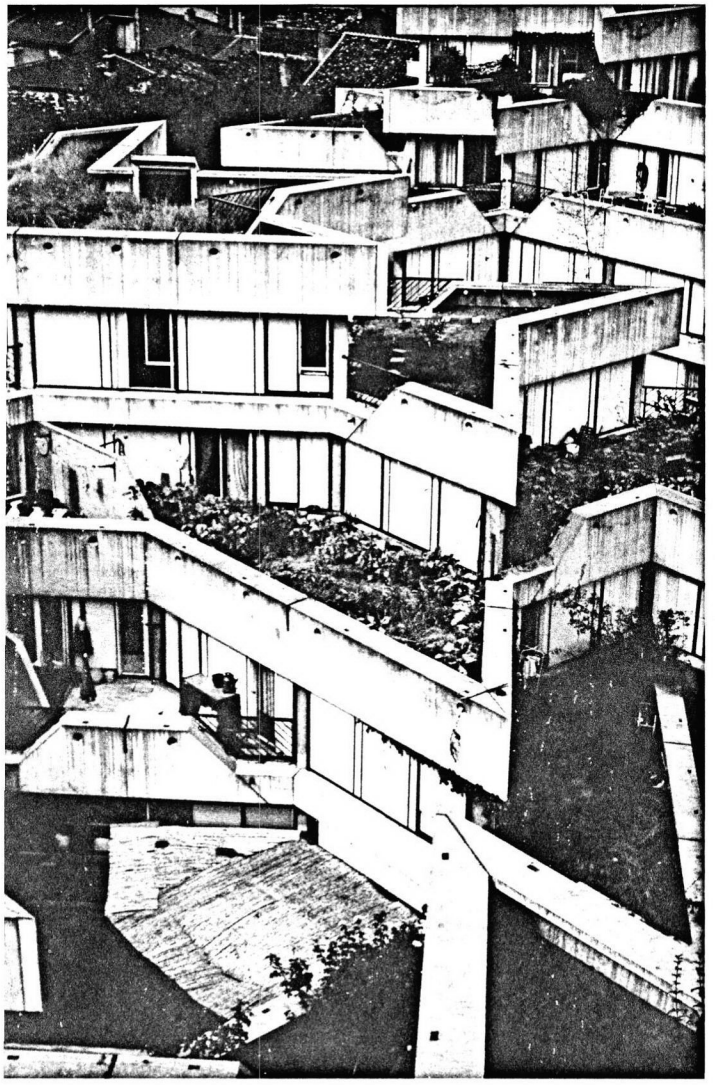
En revanche, cette ouverture du jardinet sur l'extérieur permet aux occupants un certain contrôle de l'espace public contingü. Ainsi, le jour où les employés municipaux plantèrent les arbres sur le trottoir de la rue Saint

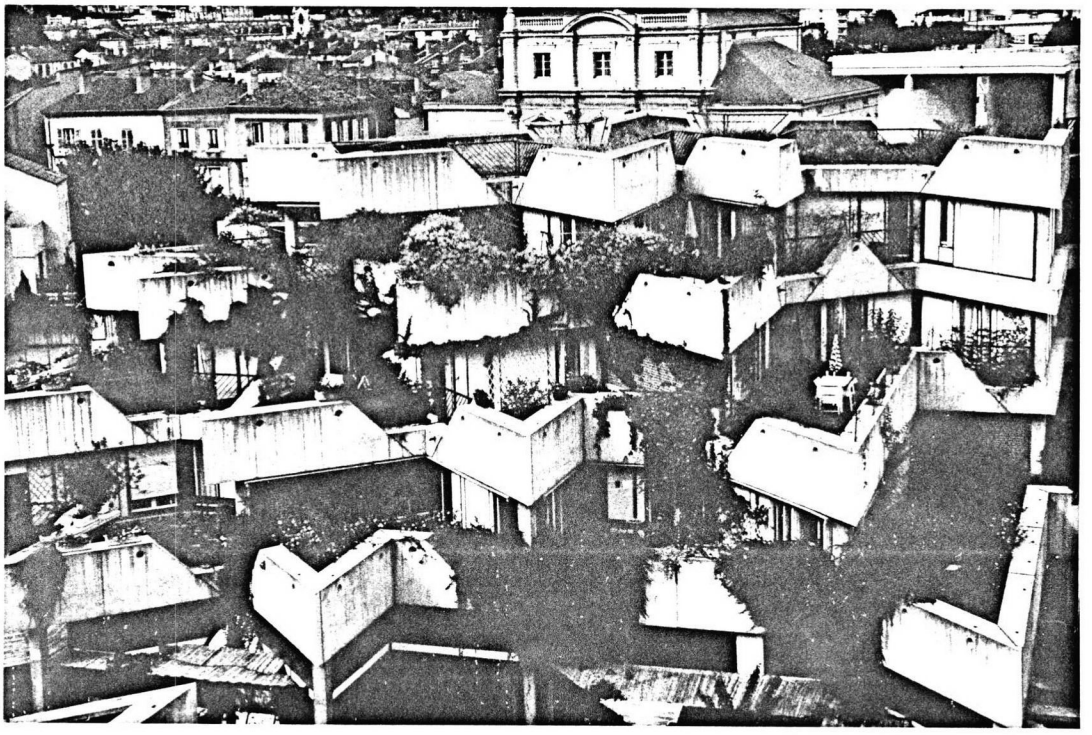
Gérald, des riverains commentaient la qualité des arbrisseaux, suggéraient des dispositions différentes, parlaient des oiseaux qui viendraient sur telle essence. On voit aussi facilement un père ou une mère de famille intervenir dans les jeux des enfants, ou rappeler le respect du bien public : "Hier, j'ai vu les gosses qui arrachaient les arbres (sur la place du Côteau). Je les ai bien engueulés, hein!".

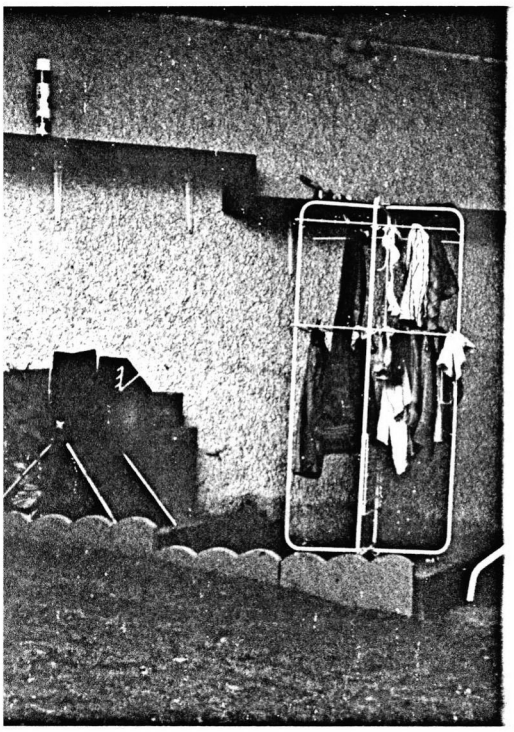
2.3.2. Les terrasses

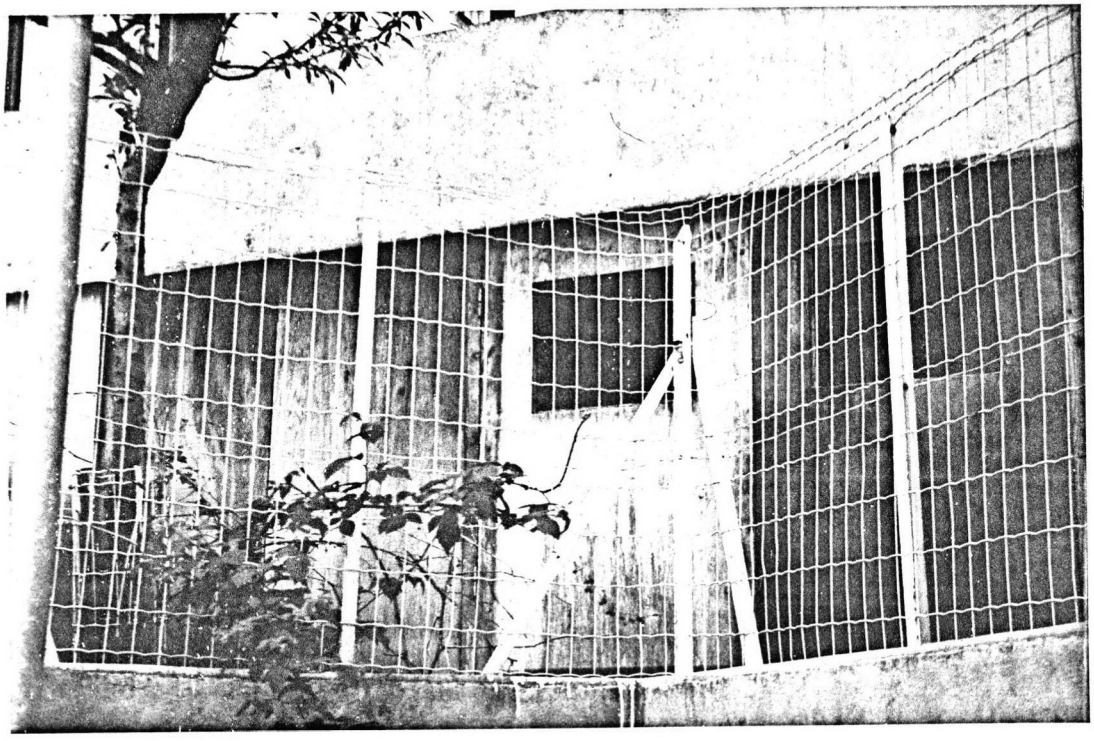
Parmi les deux types de terrasses existant dans l'opération du Vieux-Givors, les terrasses des immeubles ETRA n'ont pas mérité de propos remarquable dans les entretiens que nous avons recueillis. C'est-à-dire que les pratiques qui s'y déroulent participent ou bien de la pratique du balcon urbain (prolongement du séjour et de la cuisine) ou bien de la pratique du jardinet suspendu (gazon, terrasse estivale qui n'engendrent qu'un déplacement de fonction domestique : manducation, repos, loisirs, jeux d'enfants) ou bien de la pratique nouvelle existant dans les terrasses du secteur Renaudie (on se réfèrera donc soit à 2.3.1., soit à ce qui suit).

Les pratiques concernant les terrasses des immeubles Renaudie suscitent de très nombreuses remarques dans les entretiens. Pour rendre compte de ce matériau, nous proposons d'abord une classification typologique qui reprend la grille des jardins ETRA, mais avec des significations différentes, puis nous examinerons les différents traits concernant les modes de sociabilité mis en jeu sur l'espace de ces terrasses. Rappelons que ces dernières se situent en étage, qu'elles se superposent selon un module pyramidal, qu'elles ont des formes assymétriques triangulaires et,enfin,qu'elles sont enrobées de terre.









2.3.21 Typologie des pratiques sur les terrasses.

1. Pratiques résidentielles.

Les pratiques résidentielles sur les terrasses suivent essentiellement les rythmes saisonniers. Autrement dit, elles font de la terrasse l'équivalent d'un balcon durant l'hiver et d'un jardin durant l'été.

En hiver, ce sont surtout les fonctions utilitaires du logement qui s'y déroulent (étendage du linge, aération des tapis et couvertures, bricolage transitoire), mis à part des jeux de grands enfants ou le petit tour fait avec les visiteurs pour donner un aperçu du quartier. Dès le printemps, d'autres fonctions primaires s'y déroulent avec une part plus importante accordée aux fonctions ludiques ou de détente. On peut voir ainsi en juillet-août, des mères de famille, parfois en maillot de plage, donner le bain aux jeunes enfants ou étendre le linge. "On utilise bien les terrasses, dit-on dans une famille rencontrée ; disons qu'on y mange surtout en été. Mais ma fille y est tout le temps". On y prend le soleil, on y lit le journal.

Ainsi, selon les saisons, la terrasse prolonge le logement soit à titre d'espace-tampon, de marge de voisinage, de surface d'amortissement dans le contact avec le quartier et la ville, soit comme une véritable pièce supplémentaire. Mais dans les deux cas, le rêve d'appropriation expansive est latent. On en trouvera de belles expressions dans les extraits d'un entretien collectif avec des locataires du secteur Renaudie : "Oui, on pourrait peut-être même construire sur la terrasse, dit l'un d'eux. - Ah, de toutes façons, il y en a toujours une (terrasse) qui sert moins que l'autre, dit son voisin. - Nous, les enfants vont sur la terrasse côté colline, continue une mère de famille". Le premier reprend, demi-sérieux : "Nous, ça nous arrangerait bien. En tombant quelques cloisons en plus, avec la terrasse, ça nous ferait un bel appartement au carré. Voyez... je couperai depuis cet angle, jusqu'à la fenêtre là-bas. Ca nous ferait un truc impeccable!"

Un co-propriétaire qui jouit d'une terrasse en demi rez-de-chaussée a clôturé un petit espace vide qui s'abritait sous une avancée du gros oeuvre. Il récupère ainsi une sorte d'appentis qui ressortit tout à fait au vocabulaire des jardins de banlieue et qu'on peut voir le long de la "montée du Château".

2. Pratiques ornementales et pratiques potagères. Le jardin "suspendu".
Ces deux genres de jardinage aussi distincts dans l'organisation de l'espace que dans les représentations des habitants des rez-de-chaussée ETRA tendent à se confondre dans le cas des terrasses Renaudie. En effet, ces deux manières de traiter l'espace cultivable deviennent ici des expressions secondaires et permutables, d'un état d'esprit différent et assez nouveau en plein milieu urbain. Qu'on "fasse" des fleurs ou des légumes, il s'agit surtout de retrouvailles avec la "nature", la terre, le végétal dont le caractère symbolique déborde les étroites formes emblématiques qu'autorise chichement l'organisation habituelle du logement urbain de bas et moyen standing.

D'ordinaire, c'est au pot ou à la jardinière qu'est confié l'investissement de cet imaginaire du "vert". Le nouveau, dans les immeubles de Renaudie, c'est que la morphologie et l'implantation des terrasses favorisent des pratiques plus complexes et plus lourdes où l'engagement de l'emploi du temps domestique et du travail corporel peuvent prendre une certaine importance, sans qu'on en vienne toutefois aux exigences du jardin à "bien tenir".

Le prospectus de vente du 11 rue St Gérald soulignait bien ce thème des avantages sans la contrainte. On disait "jardin", mais entre guillemets. "Voyez le séjour, les grandes baies s'ouvrant sur la terrasse, sur votre "jardin". Imaginez la joie de planter, de surveiller votre arbre (...)".

La dimension du possible toujours prépondérante dans la rhétorique publicitaire immobilière est valorisée dans les entretiens recueillis au cours des premières années de fonctionnement du quartier. On joue à planter un peu, on fait des tentatives de cultures diverses. Comme il en est des jardins, la nécessité reste "suspendue". Il s'agit plutôt de prendre part au spectacle collectif et quotidien où les fragments de nature participent à la mise en scène d'un nouveau cadre de vie. On entend en ce sens : "Les enfants sont contents de voir pousser les légumes ; plus on habite en ville, plus on est coupé de tout ce qui est naturel". Ou encore : "Les gens ont tout essayé : des carottes, des tomates, du persil, du thym, des fleurs. Même du maïs!".

Pourtant derrière le thème le plus redondant du plaisir de retrouver la nature à sa porte, deux autres thèmes se cachent à demi. Leur existence permet d'affiner une explication trop simpliste, à savoir que l'architecture des terrasses serait la cause essentielle des caractères nouveaux de la pratique jardinière urbaine. Nous illustrerons ces deux thèmes par les expressions qui en explicitent particulièrement le contenu.

1er thème : recherche du mode d'emploi pour un espace inusité.
On a retrouvé à plusieurs reprises les traces laissées par une émission de télévision de juin 1981 qui, dans le cadre d'une information sur les programmes architecturaux novateurs, donnait la parole à Jean Renaudie. Cette émission diffusée deux fois et répercutée dans les textes municipaux parlant de l'opération , aura laissé des traces importantes dans l'opinion locale. Elle est reçue comme l'énoncé explicite, quoique fragmentaire, d'un mode d'emploi pour occuper ces espaces inusités. C'est la valeur accordée à l'élément végétal comme euphémisme de la brutalité minérale (le béton) qui a été retenue électivement par les habitants. "On a essayé ce que l'architecte voulait, hein... enfin le vert n'a pas encore... enfin ça ne retombe pas encore par dessus les terrasses! Mais c'est agréable de voir la colline en verdure. La nuit, on entend les chouettes et les oiseaux" dit un copropriétaire.

"Le béton, c'est quand même dur, ça choque, remarque une locataire ; mais, c'est ce qu'ils ont dit, ça doit être recouvert de verdure. Alors, voilà, il faut le temps. Après, ça pendra de tous les côtés... enfin, j'espère! Ca sera joli..."

D'autres habitants eurent une attente moins précise, mais le sentiment restait fort, d'une sorte de tâche ludique à mettre en oeuvre. L'un d'eux avoue : "Bon, au début, on ne sait pas trop quoi faire. Et puis, on a acheté des bouquins, on s'y est mis". Son voisin, dans l'entretien collectif, renchérit : "On attendait des consignes au début... On en discutait entre nous. On disait : "alors, c'est toi qui a mis de la salade devant la porte ? Tu crois qu'on peut essayer des tomates, et coetera...". Il faut se remettre à la culture hein!".

Dans ce sens, on retrouve de nombreuses bribes des modes d'emploi de l'espace quotidien diffus dans l'opinion courante et la publicité. Dans un rire léger et comme pour excuser l'apparition d'un imaginaire prosaïque, une ménagère dit "Quand on met le linge sur la terrasse, ça sent le linge blanchi sur pré!".

Précisons enfin que la multiplicité des terrasses dans les moyens et grands logements a favorisé le pluralisme des usages. On peut satisfaire à deux ou trois fonctions en même temps : "On utilise une terrasse, dit un co-propriétaire, l'autre est tout à fait décorative".

2ème thème : limites et risques à cultiver la nature en ville.
Dans les récits souvent amusés relatant les tentatives et expériences diverses pour s'approprier les terrasses, il se glisse aussi l'inquiétude de l'apprenti-sorcier. On a découvert, au fil des essais, combien la culture potagère ou horticole est ingrate, quelle dose de pratique il y faut, combien aussi le végétal peut échapper à la maîtrise du jardinier amateur, en particulier par l'accompagnement animal qui fait inévitablement cortège. Un imaginaire non indemne d'accents catastrophiques s'est donné libre cours, en particulier dans les entretiens réalisés en réunions collectives. En voici quelques expressions.

"Il faut éviter les racines perforantes hein! ah oui! Ou alors, un jour, on va voir les arbres sortir dans une pièce... par le plafond! (rire des autres interviewés). Non mais... déjà les arbres passent par dessus... ça dépasse les terrasses d'en dessus!".

"C'est pas toujours facile! Si on met une chaise, crac! c'est mou ! alors on met des dalles". Un autre interviewé du groupe : "Oh, mais alors c'est pas la peine d'avoir une terrasse si on met des dalles! (...) Avec ça, il y a des gens qui ont de parfaites excuses de ne rien faire sur la terrasse".

"Sur les terrasses, qu'est-ce qu'on a eu comme guêpes cette année!".

"Les rebords de quarante centimètres (des terrasses), ça permet aux chats de faire le tour de l'immeuble. Il y a des regroupements, c'est pénible,

ça sent mauvais. Certains rentrent carrément dans l'appartement. Vous vous rappelez, enchaîne un de ses voisins, sur la terrasse en dessus, il y avait des lapins!"

Mais l'absence de culture comporte aussi des risques. Le simple fait d'avoir une terrasse met son occupant à la merci des imprévus de la nature. Au cours d'un entretien collectif, à une nouvelle locataire qui avoue franchement : "Nous, sur la terrasse, depuis six mois, on n'a rien fait", un voisin de l'immeuble observe mi-sérieux, mi-amusé : "Vous n'avez pas peur d'avoir des sauterelles alors ?". Plusieurs membres du groupe rappellent alors une invasion de sauterelles qui avait décimé les potagers quelques années plus tôt.

On voit à partir de ces dernières notations que, face à la représentation générale qui assigne aux terrasses cultivables une destinée affirmée, à savoir : s'approprier la nature en ville, habiller le béton par le "vert", les pratiques et les représentations particulières sont infiniment plus relatives. Jardin en élévation, la terrasse a un avenir encore incertain ; elle nous paraît fortement connotée par la modalité du possible, elle reste, en un sens figuré cette fois, un jardin "suspendu".

- Terrasses abandonnées.

Comme il ressort en diverses citations (Cf. supra), certaines terrasses ne sont pas cultivées, soit que l'exposition ait paru rendre la culture peu propice - le dallage fruste est alors un aménagement minimum (on voit plusieurs terrasses ainsi traitées dans la partie locative ouest des immeubles Renaudie, terrasses dont la disposition très voisine de la colline interdit ou limite à l'extrême l'ensoleillement) ; soit que les tentatives de culture aient échoué, soit enfin que l'usage exclusif de la terrasse revienne aux enfants, en guise d'aire de jeu. Plusieurs citations vont illustrer cela.

"C'est trop humide, on ne fait plus rien maintenant. Quand on revient de vacances, c'est plein d'herbes. Et puis on se voit vraiment de près avec ce système de terrasses en surplomb".

Une même habitante qui, en début d'entretien parlera de sa crainte de la promiscuité due à la fragile mitoyenneté de sa terrasse avec celle des

voisins, dira plus tard : "On ne cultive rien. Le sol n'est pas assez plat pour qu'on puisse jardiner. Alors, on ne va pas sur la terrasse".

"Les enfants, au début, dit une mère de famille du secteur locatif, ils ont gratté la terre pour faire des choses qu'ils n'avaient jamais faites. Maintenant ils ne s'en occupent plus. Ce qui les intéresse le plus, c'est de regarder dehors et de voir quelque chose en bas, et puis de voir les voisins qui ont des enfants du même âge. Alors, s'ils sont dehors ensemble, c'est déjà plus difficile pour les faire rentrer!".

En fait, toutes les remarques recueillies à propos des terrasses en frîche parlent du rôle que jouent les terrasses dans la sociabilité locale. Le psychosociologue pourrait analyser cette émergence remarquable comme l'indice d'un marquage. L'affairement quasi général des occupants des terrasses sur un mode privilégiant l'aspect matériel et manipulatoire cache sans doute la recherche d'un être social ou inter-individuel encore imprécis en ce nouveau lieu urbain. Mais encore faudrait-il procéder à des techniques d'enquête centrées sur la dimension psychologique projective.

2.3.22 Pour notre part, nous relèverons qu'au travers des pratiques, <u>la terrasse est affectée d'une bi-polarité</u> :

- <u>centripète</u> : elle invite au repli familial, à la culture du bien-être domestique, à la recherche de racines oniriques et imaginaires (fusion de l'homme et de la nature. Une locataire habitant le quartier depuis le début note : "J'ai vu que sur certaines terrasses et le long des escaliers extérieurs, des croisillons avaient été mis pour faire monter la végétation mais aussi sûrement pour mieux protéger la vue".
- <u>centrifuge</u>, elle invite à mettre en jeu une dimension limitrophe particulière qui a fait l'objet d'un parti architectural délibéré (vis-à-vis, proxémie serrée) ; par son existence aux frontières du logement, elle manifeste la nature d'un vocabulaire spatial sans doute capable de particularisme (le dessin des surfaces est très varié) mais non exempt d'abstraction et de répétition (matériau, hauteur des gardes-corps, situation périphérique, préconceptions de l'usage et des modes d'emploi) ; enfin, elle appelle fortement la présence d'un voisinage concret, identifiable et qui signifie la dimension collective. Comme on le lira plus loin, la terrasse

est à la fois le sujet et le support privilégié des contacts avec les autres. Comme il en va pour l'opération d'Ivry-centre, le logment favorise les représentations individuelles et singulières, alors que la terrasse favorise le retour à l'existence collective. L'interaction de ces deux polarités ne va pas sans incertitudes comme en témoinge cette expression d'une employée municipale locataire dans le secteur Renaudie Est (on notera l'incertitude même des appellations : terrasse/jardin) :
"Avec ces terrasses, on est très proches les uns les autres. Il y a pour moi contradiction entre un jardin qui doit être assez personnel et les terrasses qui sont complètement ouvertes, en vis-à-vis. Je vais moins au jardin (sa terrasse) du fait qu'il est complètement ouvert. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas ailleurs des possibilités de socialité... mais peut-être plutôt ailleurs".

2.3.23 La socialité en terrasse

"Est-ce que mes roses ne vous dérangent pas ?". La délicieuse question qu'un habitant posa un jour à son voisin révèle trois valeurs dont est porteuse la terrasse. La première que nous avons développé plus haut (culture jardinière) est en intersection avec la seconde : les rapports de voisinage dont nous allons parler. La troisième donne une clé interprétatoire à laquelle nous faisions allusion naguère : la terrasse, cultivée ou non, est l'objet par lequel peut transiter facilement la communication inter-individuelle qui est peut-être l'enjeu fondamental et délicat dans cet espace si nouveau. La question citée est sans doute vaine et incongrue, si l'on n'y découvre sous les mots d'une part que le jardinage est une voie d'accès aux traits de la reconnaissance que l'habitant de ce secteur recherche (jardiner un peu, c'est avoir compris le code local), et la phrase pourrait se transcrire par : "Avez-vous vu mes roses ?", d'autre part, l'importance centrale de la fonction phatique : parler de terrasse à terrasse est plus important que ce qui est dit.

Comme d'autres types de lieux du quartier, mais de manière certainement plus expressive, les terrasses laissent voir par quelles modalités concrètes les formes de sociabilité se constituent peu à peu. Ces diverses modalités que nous illustrerons par des propos d'habitants se répartissent selon deux types : les modalités directes et les modalités indirectes.

Les modalités indirectes regroupent toutes les pratiques d'appropriation des terrasses décrites auparavant (Cf. 2.3.21). En situation vécue, elles se présentent comme des occasions non finalisées d'avoir des contacts avec ses voisins ou d'autres habitants du nouveau Vieux-Givors. Toutefois, dans les entretiens, ce sont les pratiques de jardinage qui paraissent le plus propice à ce genre de sociabilité indirecte et impromptue :
"Moi, la première fois que je vous ai vu, dit un locataire en s'adressant à un voisin présent au cours d'un entretien collectif, c'est parce que je vous ai arrosé!"

Les premiers occupants du secteur Renaudie racontent volontiers que la mise en oeuvre du jardinage sur les terrasses fut une occasion facile de nouer des contacts avec les voisins : discuter des manières de planter fleurs et légumes, se transmettre des ouvrages ou des recettes de culture jardinière, se prêter des outils, se grouper pour acheter des pousses et des plants : tout cela paraît s'être fait sans difficultés. Notons seulement que ceux qui rapportent ces faits les renvoient déjà à un heureux temps passé. La pratique la plus permanente est sans doute l'organisation de l'arrosage chez les absents et les vacanciers.

Plus subtiles sont les pratiques collectives procédant par imitation. Dans le nouveau Vieux-Givors, la facilité à voir les autres ou à les entendre se substitue au répertoire des devoirs saisonniers qu'on trouvait dans les almanachs ruraux. Une locataire du secteur Renaudie Est note ainsi les enchaînements de pratiques similaires : "Quand quelqu'un commence à tondre, tous les autres suivent!"

Les modalités directes concernent les pratiques et représentations centrées sur la reconnaissance consciente du voisin en son lieu approprié. Les enfants sont sans aucun doute les embrayeurs de sociabilité les plus actifs entre terrasses voisines. Plusieurs citations rapportées auparavant en faisaient état ; en voici d'autres :
"Les gamins se parlent facilement par les terrasses dès qu'ils y vont" dit un adulte. Une fille de dix ans précise : "C'est plutôt les copines qui viennent chez moi que le contraire, parce qu'on peut aller sur la terrasse". La contrepartie d'appropriation est soulignée, à plusieurs reprises, sous

forme de nuisance : "Avec les terrasses, on entend beaucoup plus les enfants. Ca résonne plus que dedans. J'entends aussi ceux qui sortent le transistor en dessous. Avec les chiens et les odeurs de poubelles, c'est le côté gênant".

Nous avons souvent relevé que la terrasse est un lieu de sociabilité valorisé. "Moi, je ne parle que depuis ma terrasse, dit une jeune femme. Par les terrasses, les gens se sentent plus tranquilles pour appeler les voisins d'à-côté". "Les terrasses, remarque un employé, ça fait qu'on connaît souvent les voisins du dessous et du dessus avant de connaître les voisins de palier". Au cours d'un entretien collectif, un technicien municipal commence par dire : "Les voisins de terrasse, c'est peut-être un problème. Nous, on n'en a pas". Suivra une longue discussion entre ces habitants du même immeuble pour repérer "une bonne fois" à quel niveau se trouve exactement untel, ou quelle terrasse est occupée par tel habitant rencontré régulièrement dans l'ascenseur. Les grandes difficultés de repérage sont dues de toute évidence à la nouveauté de la géométrie propre à l'architecture de Jean Renaudie. Devant l'incertitude des mots "à-côté", "en dessus", "en dessous", les habitants présents préfèrent alors se référer aux pratiques et singularités : "c'est vous qui avez des tournesols, là ?" ou "C'est à vous le chat qui fait le tour par les rebords de terrasse ?".

Au-delà de ce stade d'identification de la topologie des occupants de l'immeuble ou de l'ilôt, la régulation des rapports de voisinage est reconnue à travers un véritable travail d'ajustement.
"Moi, j'ai quand même une terrasse exposée, dit une jeune employée.
- Exposée ? demande l'enquêteur. - Oui, exposée à la rue, au regard, je veux dire" précise-t-elle.
"Bon, dit un locataire de la première heure, on ne peut pas rester comme ça à dix mètres les uns des autres sans se parler. Au printemps, on sort du boulot, on s'asseoit sur la terrasse, on sort un bouquin. Un autre (voisin) sort en face, ou à côté ; bon... on cause".

La matière travaillée dans ces relations de voisinage est précisément la tension entre les deux polarités, centripète et centrifuge, du vécu de la terrasse que nous décrivions plus haut (2.3.22). Il s'agit de la difficile coïncidence entre deux modes d'emploi disparates ou

parfois contradictoires, mais auxquels la grande majorité des occupants des terrasses, quel que soit leur statut, essayent de satisfaire : d'une part un mode d'emploi axé sur la cellule-logement avec ses abords et traversé par le rêve pavillonnaire, d'autre part un mode d'emploi concernant l'être collectif, le mode de vie sociale préconçu dans ce nouveau quartier. On lira dans l'expression qui va suivre comment cette thématique des usages de l'espace privatif s'incorpore dans une thématique du voir/être vu dont nous parlions plus haut. "Vous savez, on leur dit à nos voisins de terrasse, hein! on leur dit : "c'est pas parce qu'on mange dehors qu'il faut éviter de venir sur votre terrasse".

A l'horizon de cette sociabilité en travail et grâce à plusieurs espaces au statut particulier, on trouve l'image prégnante de la terrasse collective. Nous avons ainsi souvent entendu des habitants remarquer avec souhait ou regret qu'au sommet des immeubles Renaudie, les terrasses sont utilisables de manière collective. Toutes les opinions et rumeurs s'épanouissent à ce sujet.
"C'était prévu au départ, mais les règlements ne le permettent pas".
Il y aurait eu "trop d'abus", "trop de délinquance". "On devrait réenvisager la question".

De facto, deux espaces seulement étaient investis collectivement durant le temps de nos observations.
La terrasse du 12/14 rue St Gérald (locatif) était utilisée par les familles du sommet de l'immeuble. Cette terrasse a déjà une histoire.
"Au début, dit un jeune couples de locataires, la terrasse était ouverte à tous. On y montait par l'escalier. On y est allés quelquefois. On pensait que les gens s'y rencontreraient, mais ça n'a pas été ça... Non, je m'attendais à autre chose".
"Cette terrasse en haut de l'immeuble, j'y emmène encore quelquefois des gens parce qu'on a une très belle vue, dit une autre locataire de la première vague ; mais la porte d'accès direct est fermée maintenant. Elle doit tout de même être appropriée parce qu'il y a des tricycles et des jouets".
Il s'agit donc plus d'un souvenir d'usage collectif que d'une réalité.
En revanche, la terrasse sommitale du 11 rue St Gérald jouit d'un statut particulier. Jouxtant le jardin du dernier co-propriétaire (le plus haut niveau de cet immeuble est de plein-pied avec le sol de la colline St Gérald)

un petit espace libre ménagé entre gros oeuvre et colline ne pouvait d'évidence avoir l'usage public correspondant à son statut. Par un accord dont on nous a dit qu'il fut sans problème, ce jardin-terrasse peut être utilisé par le co-propriétaire voisin qui, en contre-partie, ouvre certaines fois l'ensemble du terre-plein à l'usage collectif. C'est un lieu favori de réunion des co-propriétaires par la belle saison. "D'abord, dit l'un d'eux, on avait fait un apéro sur le terrain au sommet. On a alors décidé de faire un méchoui en septembre. Il y avait tout le monde. Il n'en manquait pas un seul... ah, si, un... Mais en face (secteur locatif), ils n'ont pas apprécié, ça fumait!... On s'y retrouve une fois ou deux par an".
"Oui, dit une habitante de ce même immeuble, en définitive, c'est devenu à moitié public là-haut. Monsieur S... (le co-propriétaire) a construit un four-barbecue, avec une classe du collège technique ; c'est sur son terrain, mais c'est pour tout le monde".
Il est intéressant de noter que la réalisation de cette appropriation collective a réussi particulièrement dans l'immeuble des co-propriétaires, habitants dont on dit dans le quartier "ce sont probablement des gens qui ont choisi plus que d'autres ce type d'habitat. Ils donnent une apparence de vie comme ils se passent des plantes les uns les autres".
Nous reviendrons plus loin sur les modèles d'hbiter dont on estime que les co-propriétaires sont particulièrement porteurs.
Or, dans les immeubles Renaudie, la terrasse est le lieu remarquable, tant par sa situation - c'est l'enveloppe visible, l'extériorisation du mode d'être dans le logement - que par ses formes nouvelles. Et c'est précisément le lieu d'ostentation où, selon les autres habitants, on peut le mieux saisir la nature du mode d'emploi pour habiter ce nouveau quartier. En même temps, la terrasse est l'espace qui invite à l'expression la plus abondante chez les co-propriétaires, comme d'ailleurs chez les locataires de la première livraison (zone Ouest), dont un certain nombre était au courant des enjeux initiaux du projet.
Or, si l'on considère de manière comparative les différents degrés d'inventivité, et d'innovation dans l'usage spatial et social des terrasses dont témoignent leurs occupants (y compris les terrasses ETRA) ainsi que le degré d'adaptation au code du "nouveau style de vie", une hiérarchie socio-spatiale paraît se dessiner assez clairement, à partir de divers composants tels que :
- les pratiques des terrasses priment celles des jardins,

- les pratiques des terrasses Renaudie priment celles des terrasses ETRA,
- les pratiques des terrasses Renaudie en co-propriété ménagent une plus grande part à la dimension centripète des terrasses (Cf. 2.3.22).

Sans préjuger de l'évolution future, nous pouvons dire que dans l'ordre de l'explicite et sur notre période d'observation, les habitants de quartier qui se sont exprimés ont, dans l'ensemble, le regard tourné vers le haut de la colline. Et c'est principalement sur les terrasses qu'on guette les signes de la bonne manière d'habiter les logements de ce quartier aux formes nouvelles.

2.4 - LIEUX HORS QUARTIER ET NON LIEUX

Au travers des entretiens, nous avons vu des lieux au statut marginal prendre une importance telle et figurer de manière si présente dans l'expression des pratiques sociales du nouveau Vieux-Givors qu'ils nous paraissaient devoir être cités dans cette géographie quotidienne où le vécu fait fi des limites administratives.
Trois types de lieux sont à distinguer en ce sens :
les lieux "vides", les lieux hors les murs et les lieux imaginés.

1. Parmi les lieux publics vides, nous citions la "place vide" ou "place des Jaulins", dont le vide fonctionnel ouvrait le champ à une charge symbolique et imaginaire importante ("c'est toujours le chantier", c'est le terrain vague). De même, l'espace alors inoccupé où la crêche s'installera plus tard, ou les emplacements commerciaux inoccupés sont cités souvent comme "des lieux noirs, sans attirance" alors que l'observation montre combien les enfants ont improvisé de jeux dans ces espaces vacants.

2. Parmi les lieux hors périmètre d'opération qui reviennent souvent dans les propos, il faut citer :
   - la Mairie qui, à en croire plusieurs habitants, déplace le centre de gravité du quartier : "Tous les chemins mènent en fait à la Mairie, pas au centre du quartier" ; "ce quartier n'est pas tout à fait un quartier parce qu'il est très lié à la Mairie".

   - La place du Marché qui, pour les anciens Givordins, reste le signe concret des pratiques de l'ancien quartier où d'ailleurs, nous dit-on à plusieurs reprises : "on parle plus facilement ; on y retrouve des vieux amis, des voisins" ; le marché serait donc un des lieux d'échange important entre le nouveau Vieux-Givors et la ville, sans oublier son rôle de transition symbolique entre l'ancien espace et le nouveau ;

   - le Château qui fait office de point d'appel situant d'une part le paysage spatial du quartier (Cf. les expressions : "monter au château", "montée du Château) et offert, d'autre part, à cette inversion de l'ordre de l'histoire sous-jacente dans les idées directrices de l'opération,

interprétation que la hiérarchie de certaines pratiques socio-spatiales contredit probablement en partie.

- Le quartier des Vernes enfin qui revient si souvent dans les propos des Vieux-Givordins à titre d'élément de comparaison et plus souvent à titre de repoussoir (le nouveau Vieux-Givors doit être l'anti-Vernes). (Le statut de ces deux derniers lieux sera développé lors de nos propositions sur les trois chémas généraux d'appropriétaion du quartier).

- Citons enfin le Rhône et Givors-Canal qui reviennent assez souvent dans la bouche des interviewés de plus de 45 ans, mais sous une forme banalisée que tout habitant du centre-ville pouvait employer.

3. Les lieux imaginés sont présents dans les entretiens :
   - soit sous la forme d'aménagements supputés ou souhaités dans le nouveau quartier ; la place vide fut ainsi le support de nombreuses hypothèses où les interviewés rivalisaient de vraisemblance ; on se demande aussi souvent à quoi pourraient servir les emplacements commerciaux non utilisés, comment sera le théâtre quand il sera fini, comment sera la bibliothèque, événement ou non ?

   - soit sous la forme de lieux créés par des pratiques ludiques, en quoi le présent ne semble guère rivaliser avec le passé : "Ils veulent faire de l'animation. Dans le temps, il y avait de sacrées fêtes! Je ne sais pas si ça reviendra un jour comme ça". "Ca se passait dans un café (...) sur la place". "Il y avait au moins une dizaine de cafés, ici!".

   - soit sous la forme de lieux oniriques dont on projette les virtualités :
   . "Mais à quoi jouent les enfants ? demande une sexagénaire. Pourquoi n'y a-t-il pas de cabanes dans les bois de la colline ? Pourquoi ne voit-on personne jouer dans le ruisseau (rue St Gérald) ? "
   . "Ici, dit un locataire du 12-14 habitant au sommet de l'immeuble, avec les terrasses, surtout en été, ça prend un air de vacances. D'ailleurs vous avez vu l'affiche du festival du Vieux-Givors ? On dirait une ville du midi".

- 3 E P A R T I E (3.0) -

STRUCTURATION DES PRATIQUES D'ESPACE
ET DE L'APPROPRIATION COLLECTIVE
DANS LA RENOVATION DU VIEUX-GIVORS

3.0 - Remarques préliminaires

L'observation des pratiques et usages d'espaces intermédiaires du Vieux-Givors rénové suscite une série de remarques générales que nous proposons pour conclure la description argumentée contenue dans cette seconde partie.

Ces remarques tentent de répondre aux questions qui furent à l'origine de ce travail d'observation du quartier entrepris durant deux ans et demi. Rappelons (cf. 1.3.0) qu'il s'agissait de s'interroger sur :

1 - les effets du parti d'aménagement sur les pratiques et les représentations touchant à l'articulation du quartier avec le reste du centre ville ;

2 - les effets de la mixité des statuts d'occupation sur les modalités des rapports sociaux locaux ;

3 - les effets de l'originalité de la conception (aménagement et architecture) sur la vie collective et sur le profil social du quartier.

La formulation même de ces questions n'est pas sans faire problème. Nous y reviendrons dans la quatrième partie où, débordant le strict cadre de la commande, nous proposons des interprétations sur les rapports entre espace et société mis en jeu par l'"expérience" du Vieux-Givors.

Pour nous en tenir aux questions précédentes, nous devons noter que deux types de réponse sont d'abord possibles lorsqu'on cherche à savoir les effets de la production de l'espace sur les formes sociales :

.../

- soit on relève des tendances globales en coupant arbitrairement dans l'évolution toujours en mouvement (fût-ce de manière imperceptible)des pratiques sociales dans l'espace considéré et en généralisant extrêmement les données d'observation ;

- soit on rend compte lieu par lieu des modalités d'usage et des indices des représentations dont les familiers du lieu sont acteurs.

Le second type de réponse à caractère monographique est celui que nous avons proposé dans cette seconde partie (2.1, 2.2, 2.3, 2.4). Il intéresse particulièrement le lecteur familiarisé avec ce genre de préoccupation ou encore celui qui connaît les lieux. Mais il faut reconnaître que la lecture en est longue et qu'il n'est pas facile de se faire une opinion globale sur les pratiques quotidiennes de l'ensemble du quartier.

En revanche, les réponses tendancielles et très générales laisseront insatisfait quiconque désire dépasser un simple jeu de questions-réponses très formel, et comprendre un tant soit peu comment espaces pratiqués et pratiques sociales évoluent en des cas de figure variables, et dont l'analyse ne peut jamais rendre compte comme le feraient les sciences exactes pour des objets physiques ou statistiques. Nous proposons toutefois quelques conclusions générales de ce type, un éventail de conclusions de divers types favorisant sans doute la richesse d'information et l'ouverture dans l'esprit du lecteur. Ce sera l'objet du paragraphe 3.1

Entre les séquences monographiques et les conclusions lapidaires, nous proposons un troisième type de réponse constitué d'un ensemble d'indications à comprendre comme l'analyse provisoire d'un objet en cours d'évolution rapide ou encore comme des hypothèses conclusives : nouvelles hypothèses étayées sur un premier corpus d'observations. Ces indications saisissent la réalité socio-spatiale du quartier à un niveau intermédiaire : celui des clivages ayant émergé à Givors entre 1979 et 1981 et repérés à partir des grandes articulations qui structurent l'espace habité (haut/bas, intérieur/extérieur, etc...) Ce sera l'objet du paragraphe 3.2.

.../

3.2 - STYLES D'APPROPRIATION ET CLIVAGES MICRO-SOCIAUX

L'analyse, lieu par lieu, de l'espace Vieux-Givordin a permis de préciser un certain nombre de pratiques derrière lesquelles se dessinent des styles d'habiter différents. Ces "manières" et modalités d'utiliser un espace en le marquant individuellement et collectivement existent en nombre limité. Nous nous bornerons ici à préciser par quels styles collectifs d'appropriation l'espace usuel de cette opération se voit peu à peu défini et mis en pratique.

En parlant d'"appropriation", nous entendons un mouvement interactif par lequel,d'une part l'espace considéré est un réservoir d'instruments concrets pour la pratique quotidienne (causalité instrumentale) et par lequel, d'autre part, les individus et aggrégats sociaux définissent en acte les us, coutumes et représentations locaux et, ce faisant, façonnent une structure micro-sociale typique (1).

En ce sens, les enjeux sociaux -changement du mode de vie, insertion dans de nouveaux aggrégats sociaux, redéfinition des rôles sociaux, manière de se situer par rapport aux représentations collectives qui ont cours- s'incarnent inévitablement dans les enjeux spatiaux, l'accentuation pouvant être variable. Il faut bien reconnaître que l'énoncé même d'un refus global par certains habitants pour tout ce qui concerne l'espace collectif et public, avec en contrepartie la valorisation exclusive du logement, reste très signifiant. Aussi présentons-nous une série de clivages exprimés souvent en terme d'espace mais qui révèlent autant d'éléments indicateurs sur l'appropriation collective dans le Vieux-Givors.

3.2.1 - 1er clivage : Haut/Bas

Ce clivage est exprimé en un double sens. Il démarque, en effet, une distribution topographique de l'espace aménagé dont les parties sont perçues d'une certaine manière, cette perception contribuant à préciser le statut micro-social de ceux qui en sont porteurs.

(1) Cf. nos plus amples développements dans "Pas à pas", Paris, Le Seuil, 1979, Chapitre 3.

3.1 - CONCLUSIONS GENERALES

La synthèse des données d'investigation peut se diviser en trois parties répondant aux trois groupes de questions rappelés plus haut.

3.1.1 - Articulation du quartier avec le centre ville

Les intentions et le parti d'aménagement du secteur rénové dont nous rappelions les quinze propositions en première partie (cf.1.1.1) visaient en particulier la continuation et la "requalification" du tissu du centre ville en portant l'effort sur l'habitat, les équipements commerciaux, les équipements culturels.

Or, tant l'unité de la partie rénovée que la continuité avec le reste du tissu font problème dans les propos de l'ensemble des habitants que nous avons interrogés.

Il faut mettre à part la fraction de population informée des intentions initiales et de l'esprit du programme de rénovation. Dans les entretiens, ces représentations interviennent et le mélange du mode optatif avec le mode constatif rend difficile l'appréciation des propos.

1 - Pour le reste des habitants, il n'y a ni perception ni même évocation de l'existence de l'unité d'un véritable quartier. La première raison est sans doute l'effet des retards de la mise en oeuvre du programme (la livraison des différents ilôts s'échelonna sur deux ans), le retard dans la livraison des équipements et le trou de la "place vide" (1) (voir page 37). De ce fait, la partie Est et la partie Ouest du quartier ne sont pas reconnues et pratiquées comme fragments d'un même territoire. Par ailleurs, l'absence initiale d'équipements a favorisé le maintien des habitudes antérieures, d'où l'impression souvent rapportée (et sur un mode de satisfaction) d'avoir "changé de logement". Le sentiment d'appropriation porte donc sur l'immeuble ou l'ensemble d'immeuble.

Mais cette disfonction a un effet positif inattendu sur le second objectif recherché : la continuité avec le centre ville.

(1) Cette place vient d'être destinée à une agence bancaire (1983).

.../

Il faut préciser plusieurs éléments structurels en ce sens.

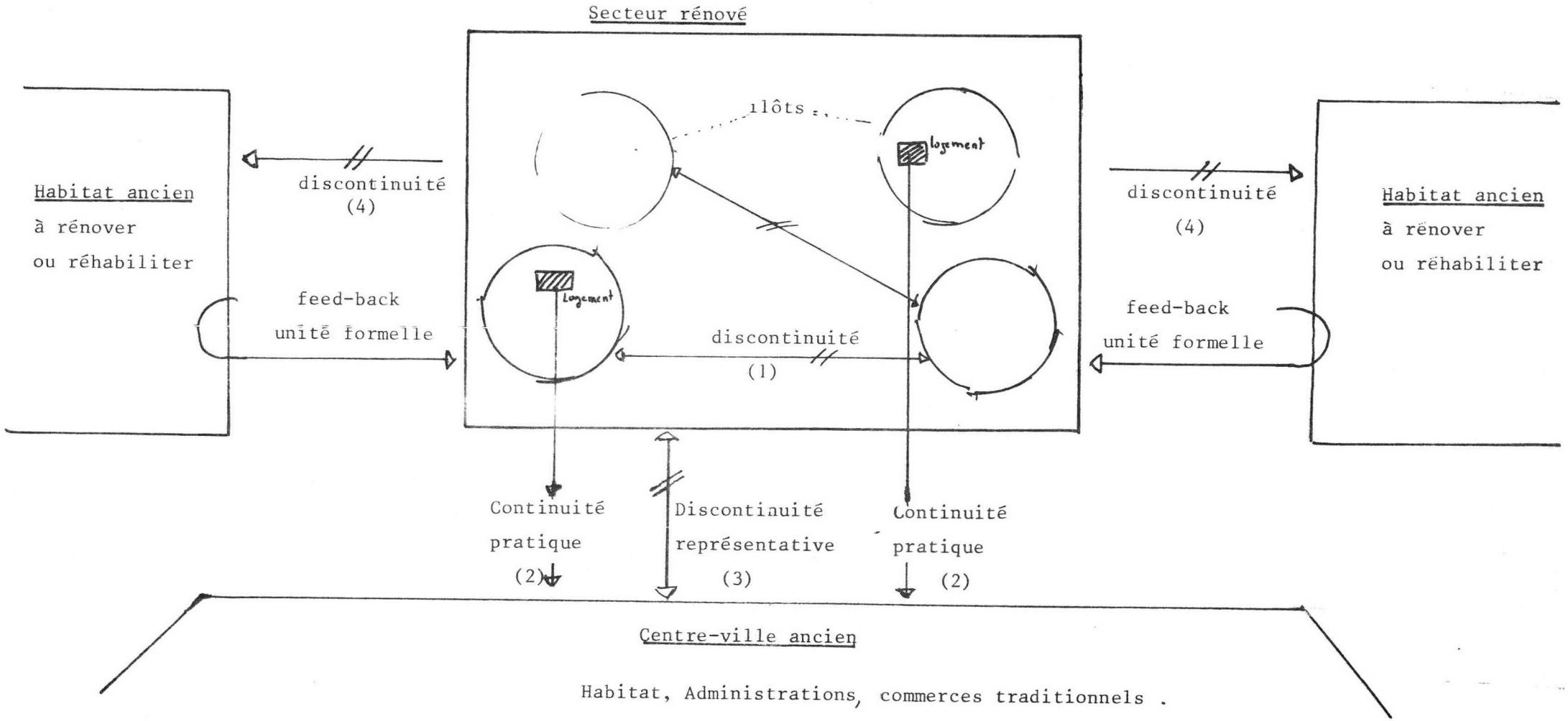
1 - D'ilôt à ilôt, le secteur rénové est vécu dans la discontinuité et les diverses parties sont bien différenciées, voire mises en opposition (cf. plus loin, en 3.2 : les "carrés contre les pointus", "en haut" contre "en bas", etc...)

2 - Il y a pratique de discontinuité entre le nouveau et l'ancien Vieux-Givors, mais ce n'est pas le quartier qui est pris en compte dans cette relation, c'est le logement. On retrouve ici les thèmes de commodité d'un logement moderne au coeur de la ville et celui du non dépaysement quant au contexte urbain. La continuité concerne en ce cas essentiellement (outre les proximités spatiales) les réseaux familiaux et amicaux, les circuits d'amplettes.

3 - Dans les représentations, en revanche, le thème de la discontinuité spatiale entre secteur rénové et secteur ancien apparaît comme l'expression seconde d'une diachronicité heurtée, d'un choc entre vieux et neuf profondément ressenti, qui déborde la thématique spatiale d'aménagement et dont nous reparlerons en troisième partie.

4 - Ce thème de la discontinuité, quand il concerne les zones les plus insalubres et limitrophes (zone Ouest surtout), tend par effet de retour à provoquer dans les représentations collectives une image plus unitaire du secteur rénové. En effet, l'ensemble des habitants de la rénovation reconnaît qu'en regard des tissus latéraux témoignant de l'ancien état, le nouveau Vieux-Givors est salubre, propre, plutôt bien fréquenté, doté de logements qui sont confortables : autant de qualifications unanimes qui contribuent à exprimer, au moins dans la représentation, une unité formelle. On peut grossièrement résumer ce jeu d'unités et de disparités dans un schéma récapitulatif.

.../


Secteur rénové
ilôts
logement
logement
Habitat ancien
à rénover
ou réhabiliter
discontinuité
(4)
feed-back
unité formelle
discontinuité
(1)
discontinuité
(4)
feed-back
unité formelle
Habitat ancien
à rénover
ou réhabiliter
Continuité
pratique
(2)
Discontinuité
représentative
(3)
Continuité
pratique
(2)
Centre-ville ancien
Habitat, Administrations, commerces traditionnels .

3.1.2 - Mixité des statuts d'occupation et rapports sociaux

Le programme de rénovation avait prévu de juxtaposer des logements à statut différent. Précisons que figurent ainsi dans le quartier 231 PLR, 64 HLMO, 47 HLM accession et 31 PSI (devenus accession) avec une procédure APL pour l'accession.

Ces divers statuts se répartissent dans l'espace de manière assez claire, mais dans les entretiens il n'est fait aucun état de la gradation de ces quatre statuts différents, ni des représentations touchant directement à la reconnaissance de ce trait de programmation et à son bien-fondé.

La seule remarque alléguant directement cette disposition et reprise par plusieurs accédants concerne l'A.P.L. : "Sans l'A.P.L. on n'aurait pas pu financièrement ! Ca ne coûte pratiquement pas plus cher qu'une location".

Par une série de remarques indirectes, nous pouvons toutefois relever une reconnaissance certaine que dans le nouveau Vieux-Givors l'appropriation de l'espace est partagée par des occupants socialement distincts. Quelques expressions résument cette perception floue mais largement répandue :
"Vraiment les ouvriers sont revenus au centre ville"
"Je crois qu'on a voulu faire évoluer la situation du ghetto. Il y a des immigrés comme avant. Mais j'ai aussi l'impression qu'il y a un contrôle strict sur le quota d'immigrés."
"Quand Mme Z... a voulu venir, ses amies la traitaient d'utopiste de vouloir venir habiter ici. Une femme seule ne peut pas habiter là. Elle est venue, même si elle devenait capitaliste pour ça !"
"Les gens (de l'extérieur) voient que c'est riche à cause des immeubles de Renaudie. Mais en fait c'est vraiment des revenus bien moyens ici !"
"Il y en a deux ou trois qui ont même quitté l'habitat individuel pour venir ici. Vous comprenez, ici il y a de la vue, et puis on n'est pas isolé."
"On est revenus sur le quartier, et on n'est pas les seuls."

.../

De toute évidence, on peut présumer que la cohabitation de profils sociaux et individuels aussi différents (bien que les CSP supérieures soient très peu représentées)a été favorisée par l'agencement composite des statuts de logement.

Il faudrait aussi revenir sur le détail de certaines pratiques spatiales pour souligner l'intérêt de ce parti de programmation quant à ce qu'on pourrait appeler une "ouverture" sociale. On relira en ce sens ce qui concerne les jardins et les terrasses.

Pourtant un axe différenciateur beaucoup plus sommaire traverse l'ensemble des représentations que les habitants entretiennent au sujet de leur quartier. A maintes reprises et de manière très explicite, le clivage entre co-propriétaires et locataires revient dans les propos des locataires. La possibilité de localiser assez clairement les tranches de l'opération à partir de ce discriminant produit des syncrétismes très répétitifs dont nous donnerons le détail lors de l'étude des clivages (2.52).

En résumé, le détail des quatre variétés de statuts d'habitat se fond dans la distinction tranchée : locatif/accession.

3.1.3 - Originalité de la conception et pratiques de l'espace habité

Dans le Vieux-Givors, l'originalité de la conception induit trois classes de phénomènes :

1 - une mise en cause de pratiques d'habiter usuelles,

2 - des réactions verbales concernant la fonctionnalité et l'esthétique de l'espace produit,

3 - une recherche d'un modèle d'habiter qui serait adéquat.

1. La mise en cause de certaines pratiques d'habiter usuelles a pu être relevée lors de l'étude détaillée des lieux présentée plus haut. On peut rassembler ces observations en distinguant les espaces extérieurs et le logement. Les espaces extérieurs qui induisent un changement

.../

d'habitude sont les placettes dont l'échelle avoisine celle des places de la ville pré-industrielle. Le retour du passé fait ici nouveauté. On avait perdu l'habitude de cette proxémie moyenne et modulable à portée de voix et de regard. Il en va de même pour les circulations piétonnes et le retour d'attitudes collectives anciennes qu'elles provoquent (cf. supra : "Voir-Etre vu" p. 44).
L'espace du logement a posé un certain nombre de "problèmes", comme disent les habitants, et ceci particulièrement dans le secteur Renaudie (dimensions et disposition du mobilier, choix de l'attribution des pièces, vis-à-vis délicats). Mais on en parle sur le mode du passé, ces inconvénients ayant été largement compensés par l'aise à la fois individuelle et sociale d'être dans une nouvelle architecture. Les locataires eux-mêmes se sont faits aux "pointus".

2. Réactions verbales concernant la fonctionnalité et l'esthétique de l'espace produit.

D'abondants propos ont été énoncés sur ce sujet tant par les habitants du quartier que par les autres givordins.

Notons d'abord que l'architecture de Jean Renaudie, soit une part seulement de l'opération, a été investie de l'aspect novateur du quartier. Dans l'opinion locale, régionale et même nationale, nous avons souvent entendu mettre en équivalence les "étoiles" (Renaudie) et l'opération toute entière. L'opinion givordine, en particulier, a été partagée dès le début du chantier. Pour notre part, nous n'avons pas relevé d'opposition massive et systématique. L'appréciation la plus globale peut se décomposer en quatre propositions qui entrent dans les énoncés en proportion variable :

1) "On peut ne pas aimer, mais il fallait bien remplacer par quelque chose !"

2) "Ce n'est pas vilain, on aurait pu avoir bien pire."

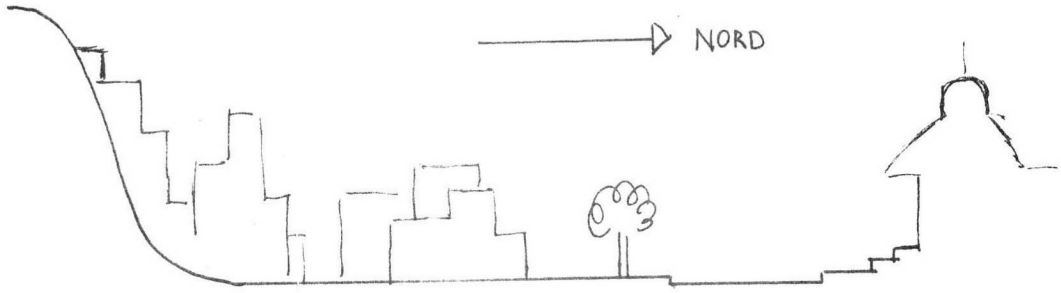
3) "Bien que ce soit moderne, on s'y fait."

4) "C'est beau, vu d'en haut."

Une remarque faite par une habitante du quartier synthétise bien ces quatre éléments de jugement : "Beaucoup peut-être ont été choqués par cette architecture. On entend encore des gens dire sur le marché "Qu'est-ce que c'est pointu ! Qu'est-ce que c'est pointu quand même !" Nous on aime bien. On s'y fait. Ca a de l'allure, même !"

Par ailleurs, nombre d'habitants tendent à valoriser l'architecture de leur propre lieu de résidence. Nous verrons plus loin comment cette disposition d'esprit, bien compréhensible, accentue un clivage ETRA/Renaudie.

Sur l'orientation des logements, on a de nombreuses remarques qui indiquent une difficile négociation entre la lumière et la vue, cette dernière étant souvent citée, en particulier par certaines mères de famille et par les retraités. En effet la "vue" la plus dégagée se situe vers le Nord ; côté Sud, on a l'élévation rapide de la pente du sol et des bâtiments.



Rappelons ensuite les remarques faites à propos des terrasses et qui dénotent une nette perception de la perméabilité exceptionnelle entre l'intérieur et l'extérieur impliquée par l'architecture de Renaudie, mais aussi par la disposition du rez-de-chaussée avec les jardinets des immeubles ETRA.

La dimension et la distribution des pièces du logement semblent faire problème pour plusieurs retraités que nous avons vus. Un enquêteur cite une salle à manger 1930 "complètement éclatée" dans un logement Renaudie. Citons encore comment un logement de même type devient un "bric-à-brac" parce que le couple de retraités a

voulu y mettre "tous ses meubles" et combien la circulation y devient difficile. Mais le même phénomène a été aussi observé, quoique moins aigu, chez plusieurs retraités habitant les immeubles ETRA. La contrainte venant en particulier de la hauteur des plafonds à laquelle armoires anciennes et vaisseliers à chapiteaux ne s'accomodent pas. (A noter que l'attachement à un mobilier, par ailleurs volumineux, nous a paru particulièrement fort chez ces Givordins âgés.) En revanche, les notations positives ne manquent pas, en particulier pour les logements Renaudie ; elles peuvent être résumées dans cette exclamation d'une ménagère : "Ah, j'ai cru que je ne pourrais jamais déménager avec ma salle à manger ! Et bien, en définitive elle ressort mieux ici !"

Il faut rappeler, pour finir, une critique concernant les espaces extérieurs et qui, dans les premières années, est souvent revenue dans les propos des retraités : l'absence de bancs. "On ne sait pas où se rencontrer. On ne peut pas aller toujours au bistrot." Un substitut momentané a été trouvé : les murets qui bordent les jardinets et sur lesquels on vient s'asseoir.

3. Une recherche du modèle d'habiter qui serait adéquat.

Le troisième effet de l'originalité de la conception prend une importance qu'on ne pouvait guère soupçonner au début de l'opération et que les remarques recueillies peu à peu au cours de notre investigation vont mettre en lumière.

Les concepteurs du quartier ont postulé qu'un nouvel espace devait changer quelque chose dans le quotidien des Givordins. (Reconnaissons leur la modestie de n'avoir pas prétendu "changer la vie".) Or le message a sans doute été reçu, mais le contenu en est resté obscur pendant les premières années et pour une part importante de la population du nouveau quartier. Ce point qui nous est paru extrêmement important pour comprendre la structuration des formes de sociabilité locale et que nous développerons en quatrième partie a provoqué trois types de réactions :

- une réaction de dénégation par laquelle on pense que, tout compte fait, c'est un quartier comme un autre, que la vie n'a pas changé et que le seul avantage tient à la qualité des logements ;

- une réaction positive, souvent non exempte d'une part de militantisme et de prosélytisme, réaction portée par une fraction de la population composée d'employés (surtout municipaux) et de cadres moyens informés des intentions du programme ;

- une réaction d'ignorance avouée et mêlée du sentiment confus qu'il doit exister une sorte de mode d'emploi d'habiter adapté à ce nouvel espace, mode d'emploi difficile à saisir mais dont on pense que, par ordre décroissant, sont porteurs les habitants qui travaillent à la mairie, les co-propriétaires et enfin, de manière plus diffuse, ceux qui ont choisi d'habiter les immeubles Renaudie.

3.2 - STYLES D'APPROPRIATION ET CLIVAGES MICRO-SOCIAUX

L'analyse, lieu par lieu, de l'espace Vieux-Givordin a permis de préciser un certain nombre de pratiques derrière lesquelles se dessinent des styles d'habiter différents. Ces "manières" et modalités d'utiliser un espace en le marquant individuellement et collectivement existent en nombre limité. Nous nous bornerons ici à préciser par quels styles collectifs d'appropriation l'espace usuel de cette opération se voit peu à peu défini et mis en pratique.

En parlant d'"appropriation", nous entendons un mouvement interactif par lequel,d'une part l'espace considéré est un réservoir d'instruments concrets pour la pratique quotidienne (causalité instrumentale) et par lequel, d'autre part, les individus et aggrégats sociaux définissent en acte les us, coutumes et représentations locaux et, ce faisant, façonnent une structure micro-sociale typique (1).

En ce sens, les enjeux sociaux -changement du mode de vie, insertion dans de nouveaux aggrégats sociaux, redéfinition des rôles sociaux, manière de se situer par rapport aux représentations collectives qui ont cours- s'incarnent inévitablement dans les enjeux spatiaux, l'accentuation pouvant être variable. Il faut bien reconnaître que l'énoncé même d'un refus global par certains habitants pour tout ce qui concerne l'espace collectif et public, avec en contrepartie la valorisation exclusive du logement, reste très signifiant. Aussi présentons-nous une série de clivages exprimés souvent en terme d'espace mais qui révèlent autant d'éléments indicateurs sur l'appropriation collective dans le Vieux-Givors.

3.2.1 - 1er clivage : Haut/Bas

Ce clivage est exprimé en un double sens. Il démarque, en effet, une distribution topographique de l'espace aménagé dont les parties sont perçues d'une certaine manière, cette perception contribuant à préciser le statut micro-social de ceux qui en sont porteurs.

(1) Cf. nos plus amples développements dans "Pas à pas", Paris, Le Seuil, 1979, Chapitre 3.

Il sert ensuite de support à des assignations sociales répétitives et déjà assez stables (après trois ans d'existence du quartier). En ce sens, la répartition tend à se faire entre "habitants du haut" et "habitants du bas".

Enfin cette distinction entre haut et bas est le support d'une dynamique socio-historique catalysée par des images issues des media et des représentations locales autorisées (gestionnaires et décideurs locaux, leaders culturels ordinaires (1)).

1) Image topologique et paysagère.

Ce clivage, induit par le déterminant physique de la pente naturelle que suit l'architecture, nous a surpris. On voit s'esquisser des différences de représentation qui ont un effet certain sur les conduites quotidiennes.

Les habitants de la partie plane valorisent l'esthétique de l'architecture d'ensemble vue depuis le haut, et donc d'un point de vue autre que celui qu'ils ont le plus couramment. En reconstituant les termes latents, on a le régime de différences suivant :

vue du haut/	vue du bas/
"esthétique"/	fonctionnel/
espace public.	espace privé.

Les habitants de la partie haute (logeant dans les immeubles Renaudie) tendent à présenter une image topologique et esthétique différente. Comparant les deux architectures, ils jugent ainsi :

Vu du haut :

Imm. Renaudie/	Imm. ETRA/
"esthétique"/	faute de goût/
la colline/	la plaine/
espace approprié	espace étranger,
ou à s'approprier.	espace banal et indifférent.

(1) Ces médiateurs non professionnels et spontanés que M. de Certeau appelle des "shifter" in "L'ordinaire de la communication" Paris, Dalloz, 1983.

2) Image socio-spatiale.

La différence haut/bas sert de discriminant facile pour différencier les aggrégats sociaux.

- "Ceux d'en bas" disent :

"Là-haut (sommet de l'opération), c'est des 42, des 78 qui ont acheté. Alors, ils ne vont pas nous parler !"

"Moi je préfère ici avec une vue sur le Vieux-Givors (vu du Sud), plutôt que d'être là-haut dans le béton. On est à la frange entre le traditionnel et le neuf."

"Oh vous savez, pour les retraités, qu'est-ce vous voulez qu'on monte tout le temps ! Avec les jambes, hein ! On arrive déjà à peine à venir au jardin près du commissariat."

- "Ceux d'en haut" disent :

"Faut reconnaître que la vue est belle d'ici ! Peut-être qu'effectivement on est un peu plus favorisé en haut. Mais il n'y a pas que ça qui compte !"

"Moi je crois qu'avec le temps, les contacts avec le bas et surtout les premiers arrivés, ceux des ETRA là-bas (zone Est), ça va se faire. Les associations vont aider..."

3) Image symbolique.

Nous avons déjà cité l'existence d'une image qui a fait son chemin et que bien des habitants ont reprise à leur compte. En voici un énoncé emblématique :

"En haut, ils idéalisent beaucoup. Ils ont une certaine parcelle de pouvoir sur la population, en particulier sur les immigrés. Dans un bulletin municipal, on a lu qu'il y avait toute une symbolique du peuple montant à l'assaut de la montagne, là où résidait l'ancien seigneur. La lutte des classes amenait le peuple sur la colline. Mais ça n'a peut-être pas beaucoup changé en fait ! Le peuple, il

est toujours en bas !"

Ce qui n'était peut-être qu'une boutade de Jean Renaudie, interviewé sur Givors dans une émission de télévision, a servi de révélateur. Le jugement de valeur, à la fois éthique et social, sur la différence entre le haut et le bas garde plus d'importance qu'il n'y paraît dans le Vieux-Givors rénové. Il est vrai que nous touchons à un archétype spatial très profond dont le profil physique du quartier permet l'émergence plus facilement qu'ailleurs. Nous voulons simplement noter qu'il est un des éléments structurant fortement le vécu spatial des Vieux-Givordins.

Il faut rappeler les dénominations toponymiques inexactes citées plus haut, telle "la montée du Château", ainsi que l'importance paradigmatique du trajet correspondant. Sans aucun doute, la conduite psycho-motrice, la symbolique spatiale et les représentations historiques se redoublent-elles et se nourrissent-elles mutuellement de manière significative.

Par ailleurs, cette opposition entre haut et bas se retrouve mêlée aux autres clivages que nous allons décrire ainsi qu'aux différences entre ancien et nouveau, vieux et neuf, dont il est fait souvent état dans les propos des habitants.

3.2.2 - 2e clivage : Les "carrés et les "pointus"

Les expressions très souvent entendues et par lesquelles les habitants du Vieux-Givors distinguent le programme Renaudie (les "pointus") du programme ETRA (les "carrés") révèlent un trait structurant de la perception ordinaire du quartier. Du spatial au social, la dichotomie carré/pointu, provoquée évidemment par la forme inusitée des immeubles Renaudie, investit plusieurs fonctions :

1) Fonction de répérage.

. Distinction entre l'Est et l'Ouest ; on dit alors "du côté des "carrés"", "du côté des "pointus"".

. Distinction entre le bas et le haut au sein du secteur Centre-Ouest. Cette seconde distinction, entendue beaucoup plus rarement, a pour doublets :

Pointus	Carrés
en haut côté Château côté colline	en bas côté Mairie côté clocher

Certaines expressions, enfin, assimilent la désignation formelle aux habitants eux-mêmes, ainsi : "chez les pointus".

2) Fonction de différenciation sociale
liée au type d'architecture habitée.

On rencontre, à ce sujet, 4 types de jugements :

- des habitants ETRA sur leur propre habitat :

"Ici ça me rappelle les villes du midi."

"C'est classique, c'est carré. C'est un peu bas de plafond quand même ! Certains ont dû scier des armoires de famille pour les faire rentrer. Mais on est bien, hein !"

"Certains disent; "on dirait des cages à lapin, on dirait l'Algérie"."

- des habitants ETRA sur les immeubles Renaudie :

"Je me demande comment ils font pour habiter là-bas, c'est vraiment pointu, des angles partout."

"Quel béton vous vous rendez compte ! On ne voit que ça, tout ce béton, c'est trop !"

"Vous pensez qu'ils ont fait ces formes pour gagner de la place ? Pourquoi ils font ces machins pointus ? Peut-être que les jeunes s'adaptent mieux ?"

"Moi, j'aime bien. On s'y est vite fait. Ca marque le quartier, ça fait venir des visiteurs. J'aime mieux ici, mais ça ne me déplait pas."

"Moi j'entends les gens. Les gens qui sont dans les maisons pointues,ils s'y trouvent bien."

- des habitants Renaudie sur leur propre habitat :

"Ah, ça change tout ! On ne vit pas vraiment de la même manière qu'avant. C'est plus en long. Il n'y a pas vraiment d'entrée. C'est le séjour-circulation quoi ! Mais en définitive c'est sympathique."

"Les enfants ont choisi les pièces triangulaires tout de suite, même celle qui a peur alors que sa chambre est la plus loin."

"Ca fait du chemin pour aller engueuler les gosses quand ils font les clowns le soir !"

"(Habitants tournés vers les rochers). On est un peu comme dans un trou. On ne voit rien de ce qui se passe dans la rue. On entend la sirène de la ville. C'est tout !"

- des habitants Renaudie sur les immeubles ETRA :

"Ici on est moins serrés que du côté de la rue du Battoir (ETRA). Dans les carrés, là-bas, ils sont vraiment nez à nez."

"Les ETRA, c'est du surplus ! C'est dommage qu'ils aient mélangé ici (Centre-Ouest). Ca dépare l'architecture d'ensemble."

3) Fonction de support pour les représentations sociales du quartier.

Nous avons relevé de manière significative des syncrétismes simplificateurs, des collages sans aucun doute réducteurs quant à l'organisation matérielle de l'espace aménagé, mais riches d'indications sur quelques représentations collectives latentes.

. Dans les immeubles "carrés", on assimile facilement habitants Renaudie $\simeq$ "les co-propriétaires" ou "ceux de la mairie".

. Chez certains habitants des immeubles "pointus", nous avons relevé, au fil des entretiens, deux associations touchant au souci d'une "bonne" image du quartier.

La présence partielle d'immigrés dans les immeubles ETRA est vécue comme une menace de retrouver le grand ensemble, dit "Les Vernes", où l'on se souvient de l'invasion des immigrés qu'on fait rimer, comme c'est désormais trop classique, avec saleté et insécurité.

D'où l'expression, plusieurs fois entendue, qu'"on est bien ici, mais il ne faudrait pas que ça devienne les Vernes".

Ce procédé de différenciation socio-spatiale fait découvrir un autre rapport sous-jacent, mais probablement important, même si ses qualifications restent troubles, entre la rénovation du Vieux-Givors et les Vernes.

Au clivage apparent : ETRA/Renaudie, répond plus profondément celui-ci : Vieux-Givors/Les Vernes, que nous aborderons plus loin.

Les affirmations les plus générales pourraient se résumer par cette formule souvent entendue : "On ne se sent pas en HLM", HLM étant ici l'équivalent de cité-dortoir.

3.2.3 - 3e clivage : Intérieur/Extérieur

Cette opposition qualitative entre espaces intérieurs et espaces extérieurs qui traverse un grand nombre d'entretiens (où elle apparaît parfois sous la forme d'une distinction soulignée) prend actuellement la forme, peut-être temporaire, d'une contraposition accentuée entre appartement et quartier. L'appartement prend d'autant plus d'importance que, comme signalé plus haut, aucune représentation unitaire du quartier n'existe encore. Il est difficile de savoir actuellement lequel des deux phénomènes est cause de l'autre. Mais on peut tenir pour vraisemblable qu'il s'agit d'une causalité réciproque entre deux éléments présentant un cas de figure caractéristique du façonnage de l'image de cet espace nouveau. Or, il peut être révélateur, au-delà des propos concernant le confort et la satisfaction, de relever les éléments contextuels qui accompagnent cette valorisation de l'appartement.

- 1ère forme de valorisation : "On ne voudrait pas que ce soit comme aux Vernes".

Les habitants qui viennent de cette cité expriment comment l'espace public connoté désagréablement annule les propriétés de l'espace privé. On emploie le terme d'invasion. Exemple : "Les Arabes ont envahi peu à peu les montées. On n'était plus chez soi." Autre exemple moins empreint

de ségrégation raciale : "On aime bien savoir qui on aura en face parce qu'ici on se dit bonjour dans les montées." Il s'agissait alors du souci de retrouver une familiarité protectrice avec l'entourage immédiat. La valorisation du nouvel appartement passe alors par la négation momentanée de l'ensemble de l'espace public qu'on craint d'être porteur de menaces déjà vécues : l'envahissement des étrangers, ou des bandes d'enfants et d'adolescents, ou de groupes sociaux ayant des modes de vie différents ou plus extravertis.

- 2e forme de valorisation de l'intérieur.

Cette seconde forme est plus volontiers développée par les habitants apparentés au second groupe de la typologie générale proposée plus loin (2.52.5), c'est-à-dire les anciens Vieux-Givordins. L'inquiétude provoquée par les nouvelles configurations de l'aménagement avec les formes d'appropriation inusitées que l'on y pressent comme possibles et plus difficiles à contrôler socialement se conjugue avec le retard de la livraison des équipements annoncés et dont les habitants se sont demandé s'ils allaient effectivement être réalisés. "On a gardé les commerces d'avant. Le quartier a quend même l'air d'une pièce rapportée pour l'instant. C'est trop près du centre-ville, ça se fond. Nous on est content pour l'appartement."

En ce sens, il existe pour les habitants une sorte de sentiment confus de contre-appropriation latente, ou de banalisation de l'espace public qui serait un lieu urbain parmi d'autres et non "leur" espace public.

D'où la seconde forme de valorisation du logement comme la seule certitude actuelle quant à l'avenir du quartier.

La figure emblématique de cette attitude serait ce couple de retraités qui passe le plus clair de son temps à observer l'extérieur derrière un rideau à-demi soulevé et avec un air demi-sceptique.

3.2.4 - 4e clivage : Co-propriétaires/Locataires

Ce qui va suivre n'invalide pas les remarques concernant les aspects positifs de la mixité des statuts d'occupation. Nous avons pourtant noté un nombre important de propos témoignant d'un clivage entre co-

propriétaires et locataires, clivage dont nous supposons donc qu'il n'est pas négligeable dans la structuration des représentations collectives du quartier et dont nous avons signalé, lors de l'étude de détail, qu'il connotait plusieurs pratiques spatiales (évitements, contre-appropriation, redondance de pratiques non fonctionnelles, etc...)

Le clivage est particulièrement émergeant dans les propos touchant à la question du voisinage. Comme dans le reste de ce travail, nous citons des expressions qui représentent bien une position collective, ou tout au moins partagée par un groupe d'habitants significatif.

Les co-propriétaires (interview collectif du 11 rue St Gérald) : "Nous on se connaît bien." "C'est la tradition givordine du contact facile." "Mais il faut reconnaître qu'on connaît très peu les autres. - Quels autres ? - Et bien les autres immeubles, ceux en locatif." Un autre co-propriétaire : "Un certain nombre de co-propriétaires ont le même milieu socio-professionnel. Certains se connaissaient déjà avant. Ils ont choisi le même immeuble (...) C'est vrai qu'on s'est rencontrés assez vite. On en est à notre deuxième rassemblement méchoui."

Cette facilité de contact, ces rapports de voisinage reconnus faciles et sans doute facilités encore par le petit nombre de logements au 11 rue St Gérald sont perçus de la sorte par les autres Vieux-Givordins : "Les co-propriétaires, c'est normal, ils ont des intérêts. Et puis dans les immeubles en pointe, il y a tout de suite plus de contact au niveau des terrasses."

Nombre de remarques convergent sur le fait que les locataires se connaissent très peu. "Très peu de gens disent bonjour. Les gens sont froids ; mais les locataires de n'importe quel quartier sont comme ça. Mes enfants sont même découragés de dire bonjour. (Entretien collectif chez des locataires Renaudie.)" Les habitants venus d'autres villes ou de quartiers lointains sont encore moins optimistes. "A Givors, les gens restent vraiment entre eux. On voit ça à la sortie de l'école, les femmes se connaissent depuis toutes petites. Elles se regroupent. C'est même difficile de se dire bonjour ou bonsoir."

Sous le clivage locataires/co-propriétaires, pointent deux types d'oppositions. Une opposition assez classique exprimée par cette idée communément répandue que la propriété signifie une promotion sociale, ce qui dans le cas de Givors correspond à une minorité qui aurait ainsi toutes les raisons d'être fortement caractérisée dans ses opinions et ses pratiques fusionnelles. Une autre opposition se greffe sur la précédente et en précise les contours :
ayant investi en double sens dans le quartier et dans son devenir, le co-propriétaire doit savoir mieux que les autres quelle est la bonne manière d'habiter. On cherche donc des explications à cette identité d'opinion et de pratiques qu'on suppose et dont on cherche les racines dans le groupe social, ou politique, dans le milieu professionnel, dans les affinités locales. Deux citations de locataires illustrent cela :

"Avec les co-propriétaires, on ne se dit même pas "bonjour" ! Pourtant il y a des femmes qui ont mis leurs enfants en même temps que moi à l'école (...) On sent bien les litiges entre les co-propriétaires et les autres pour les voitures, pour les gosses. Eux ils ne font rien à l'amiable."

"C'est vrai que, dans la co-propriété, il y a des cadres administratifs de la mairie, des conseillers municipaux. Je suis assez marquée par la co-propriété parce que je connais des gens, là. Ce sont probablement des gens qui ont choisi plus que les autres ce type d'habitat. Ils donnent une apparence de vie commune, ils se passent des plantes."

Un groupe de locataires se démarque pourtant du fatalisme et de l'individualisme général : "Oh, il y a des choses quand même... Les séances de Tupperware avec des femmes des carrés et des pointus en même temps. (...) Peut-être aussi que les terrasses retiennent les gens chez eux. Depuis les terrasses on se parle, mais on ne se fréquente plus guère dehors." "Il manque d'emplacement pour se lier. C'est pas tellement un problème locataires et les autres je crois. Les jeunes, par exemple, c'est ailleurs. Ils se rencontrent au foot, mais pas ici sur le quartier. Ils se regroupent plutôt vers les trois grandes tours de la rue Thorez. Le dimanche, ils partent à Lyon ou au bal." "Je ne pense pas

de toute façon qu'il y ait beaucoup de rencontre. C'est pourquoi l'association des locataires va chercher à trouver une salle pour organiser des concours de cartes ou de belote (...) On envisage aussi une fête inter-quartier."

3.2.5 - 5e clivage : "Population expérimentale" et "Vieux-Givordins"

Ce clivage que nous présentons sous une forme typologique est, bien sûr, de nature abstraite. Nous n'avons rencontré que rarement des représentants de ces types extrêmes qui permettent toutefois de préciser un axe peut-être d'autant plus important dans la vie sociale du quartier qu'il est profond et inaperçu. On en retrouve l'existence à travers les représentations qui concernent le quartier, et en tout premier lieu dans les intentions qui ont dirigé la conception de l'espace. L'"expérience", le "faire comme à Givors" ont induit la création d'une population expérimentale diffuse mais que d'autres aggrégats sociaux identifient fort bien -ces aggrégats "creusant" l'écart dans la définition de leur propre image sociale. Ce clivage se retrouve sous tous les autres clivages que nous avons cité ; il prédomine, bien évidemment, dans cette quête d'un nouveau mode d'emploi d'habiter si présente dans le nouveau Vieux-Givors.

- Nommons "population expérimentale" un groupe d'habitants identifiables à partir de représentations communes charriées par des expressions semblables et à partir de styles d'appropriation similaires. On en dépeint ici la typologie grossière par accumulation de caractères. Cet habitant-type aurait le profil suivant :

  . Satisfait et montrant son contentement d'être dans ce quartier.

  . Il découvre, comme il le dit lui-même (et dans des formules presque publicitaires) le "coeur de la ville", le charme du marché et des "lieux de contact", l'"animation du centre".

  . Il est plutôt employé ou cadre moyen.

  . Il a résidé dans des "cités-dortoirs".

  . Il donne l'impression de s'approprier le nouveau quartier comme un "lieu d'existence" véritable à Givors, en contraste avec son

précédent état de locataire abstrait et déraciné dans les grands ensembles périphériques.

. Il a compris très vite et à demi-mot le mode d'emploi d'un espace d'aspect nouveau. Tropisme étonnant par sa rapidité : plusieurs habitants ayant ou non entendu l'émission de télévision en juin 1979, où Jean Renaudie exposait sa conception de l'habitat, répètent presque mot pour mot le même message, avant même que la végétation ait pris racine : "Bientôt il y aura du lierre partout, le vert va envahir le béton."

. Il a enfin l'espoir que se constitue une "vie sociale". Certains habitants décrits dans ce type et qui n'avaient pas compris que l'observation portait sur deux années regrettaient d'avoir à rendre leur cahier-journal dès le mois de juin à venir, parce que, disaient-ils, "à ce moment-là on sera sur les terrasses, on se verra". Cette remarque nous paraît significative,

- Le type Vieux-Givordin

Bien différent du premier type, on en trouve un second que nous nommerons "Vieux-Givordin" et qui symboliserait provisoirement la relative unité d'un autre groupe d'habitants.

Cet habitant-type :

. A habité le quartier avant la rénovation, ou en tout cas la zone de Givors-ville.

. Valorisant les formes anciennes environnantes, il est en général satisfait d'habiter un "bel appartement" ou un "appartement propre" "dans un vieux quartier".

. Il est très attentif et, le cas échéant, critique sur l'orientation des immeubles, la disposition des logements, la distribution des pièces.

. Il est soucieux (et anxieux) du maintien d'un paysage symbolique qui permette d'imaginer le passé sous les apparences du présent. Ainsi on se souvient de la "place" de l'ancien logement (et ceux qui habitent à peu près sur "leur place" en tirent grande satisfac-

tion), on aime à retrouver le nom des rues (grande importance d'habiter la même rue qu'avant), on voudrait retrouver les anciens usages même s'il y a conflit sur ce point (certains regrettent les jeux de boules et d'autres vous jurent qu'il n'y en a jamais eu sur "la place du kiosque", mais par contre qu'il y avait "la vogue"). Souvenir de rats, animaux presque domestiques avant la rénovation, et dont on se demande où ils sont allés et s'ils vont revenir. Grande attention, enfin à quelques signes, ou même signaux en l'occurrence, de l'ancien paysage ; témoin cette retraitée disant qu'il y avait "la Madone et le sapin", qu'elle a pleuré le jour où le sapin a été arraché et qu'elle attend qu'on remette des sapins comme elle l'a entendu dire.

. Dans ce groupe, un nombre conséquent d'habitants sont retraités ou ouvriers. On pourrait aussi globalement y assimiler l'opinion commune des Givordins habitant les parages de l'opération ou y travaillant, en particulier pour les dernières remarques.

- Positions moyennes

Les deux types précédents mettent une forte accentuation sur l'enjeu spatial, même si cette apparence dissimule un enjeu social implicite. Il existe d'autres groupes d'habitants qui ne se situent que partiellement dans le clivage précédent pour la raison qu'ils parlent moins de l'espace et mettent en avant un enjeu social plus délocalisé.

On a ainsi des groupes ethniques satisfaits de s'être retrouvés dans le nouveau quartier. Ces habitants n'insistent pas sur le changement d'aménagement et d'architecture. Le plus important paraît être ce voisinage et cette communication facile avec les compatriotes, ainsi que, pour les anciens résidents du quartier, le fait d'être restés là. Les familles algériennes réagissent en ce sens.

A noter aussi des groupes de voisinage déjà constitués du fait que, soit plusieurs ménages se sont retrouvés ici comme auparavant, soit qu'anciennes connaissances, ils avaient obtenu un logement dans la rénovation. Pour ces groupes, l'enjeu social rivalise d'importance avec l'enjeu spatial.

Rappelons enfin que, dans une appellation reproduite volontiers par les classes d'âge mûres et âgées, le terme "nouveau Givordin" désigne les immigrés algériens. La connotation nous paraît insister sur le peu d'enracinement et receler une acrimonie quant à leur présence expansive sur les lieux publics : "Vous dites "les nouveaux Givordins". Qui est-ce exactement ? -(Silence amusé...)- Eh bien, c'est les Algériens. On les voit tout le temps sur les places. Le dimanche, il n'y a qu'eux !"

3.2.6 - Les trois composantes de l'appropriation de l'espace du Vieux-Givors

La série de clivages qui nous paraissent caractériser l'état en 1982 des formes d'appropriation du Vieux-Givors rénové apporte une réponse ouverte aux questions qui nous furent posées au début de ce travail. Elle n'est pas un schéma explicatif sur l'usage de l'espace Vieux-Givordin. Elle propose plutôt des éléments de compréhension que nous espérons utiles pour suivre l'évolution de ce nouveau quartier.

S'il fallait résumer encore plus, nous dirions que la structuration de la socialité reste encore imprécise et floue. Le décalage qu'on aura noté entre des représentations stéréotypes véhiculés par les habitants et les pratiques d'espace qui ne se différencient plus exclusivement selon les repérages classiques (classes et groupes sociaux, classes d'âge, groupes ethniques) vient sans doute en partie d'une opération de rénovation au profil bien particulier et qui bouscule un certain nombre d'habitudes touchant à la perception du paysage urbain, à l'organisation de l'espace, aux éléments de programmation intervenant directement sur le mode de vie. La quatrième partie tentera de situer cela dans un cadre plus réflexif et une problématique plus générale.

Ainsi, les typologies des conduites collectives ne "répondent" pas terme à terme aux propositions spatiales matérialisées dans l'opération du Vieux-Givors, mais en même temps les formes de sociabilité sont encore tâtonnantes et on ne saurait guère parler de véritables groupes ou même aggrégats sociaux. A demi défaits et ébranlés dans leur identité par l'événement-rénovation, ils se constituent différemment, par intersection et interférences inscrites dans les pratiques spatiales quotidiennes. Ainsi, la perméabilité des espaces intermédiaires peut être

représentée positivement par un groupe social, mais pratiquée effectivement par un autre groupe ou par des classes d'âge jeune.

Rappelons encore que la terrasse de type "dépotoir" est le fait de divers groupes sociaux. Le jardinet de type pavillonnaire comme la terrasse-potager sont produits aussi bien par des ouvriers retraités que par des cadres moyens de 30-40 ans. Il faudrait donc interroger plus longuement la modalité même de ces productions ou reproductions. Or, ces modalités ne se saisissent encore bien actuellement qu'à l'échelle quasi-individuelle: famille, voisinage immédiat, réseau de connaissances proches.

En définitive, l'appropriation des lieux intermédiaires est un espace de projection de l'histoire résidentielle et territoriale de chaque habitant ainsi que des représentations qui le caractérisent socialement (avant emménagement), beaucoup plus que des pratiques et usages assignables à un tel groupe social. D'où la schématisation provisoire à laquelle il faut se limiter et que nous proposons à travers trois modalités générales qui sont les trois composantes intervenant dans l'ensemble des processus d'appropriation du nouveau Vieux-Givors :

1. Un schéma d'appropriation lié à l'histoire individuelle du ménage et dont on voit qu'il peut mobiliser l'ensemble de l'espace givordin : telle partie du quartier se caractérisant comme le semblable ou l'opposé d'un autre quartier de Givors.

2. Un schéma d'appropriation qui se caractérise selon que les habitants sont des "Vieux-Givordins" revenus sur les lieux, natifs ou traditionnels, ou selon qu'ils viennent d'ailleurs : ville ou quartier différent (mais un itinéraire culturel très différent peut aussi constituer un "ailleurs"). La distinction que nous faisions au début de l'étude, entre une population "expérimentale" et une population vieux-givordine n'a pas été infirmée par la suite des observations.

3. Un schéma d'appropriation qui est commandé par le savoir ou le non-savoir "comment habiter ce nouveau quartier". Sur cette troisième partition, malgré la grande prudence qui a guidé notre analyse, nous avons dû reconnaître que, pour une bonne part, le secteur de co-propriété et les premiers locataires des immeubles Renaudie sont reconnus par l'ensemble de la population comme étant détenteurs du mode d'emploi adapté à cet habitat, en ce qu'il a de nouveau.

- 4 E PARTIE -

INTERPRETATION DYNAMIQUE SUR LES PRATIQUES ET LES REPRESENTATIONS SOCIALES OBSERVEES DURANT LES TROIS PREMIERES ANNEES DU NOUVEAU VIEUX-GIVORS

4.0 - INTRODUCTION

Cette quatrième partie prend volontairement l'allure d'une postface. Elle procède, en effet, par écart et par ouverture en regard de ce qui précède.

L'écart concerne d'abord un déplacement de la problématique initiale qui dirigeait nos observations. Par l'effet non calculé du "processus d'interprétation corrigée" (cf. 1.4.3 p. 20) auquel nous nous sommes tenus, la formulation spatiale des "problèmes" du Vieux-Givors a cédé le pas à une formulation temporelle qui est essentiellement le fait des habitants. Or cette dérive de nos présupposés d'observation n'est pas un simple artefact. Il est probable qu'à tout le moins, elle mime de manière beaucoup plus schématique l'évolution des représentations quotidiennes qui habitent les occupants nouveaux d'un espace neuf aux formes peu usitées. Signe de notre rapport actuel avec l'environnement urbain et marque de notre planification : le spatial est donné en premier, pour l'observateur comme pour l'habitant.

Nous ferons ici l'économie d'un débat théorique qui traverse largement la réflexion contemporaine sur l'urbain et dans lequel nous avons pris position ailleurs. Cette postface veut livrer de manière ouverte quelques interprétations susceptibles d'enrichir le dossier toujours en question de l'intervention programmée sur l'espace urbain. Et livrer quelques notes illustrées dans l'espoir qu'elles aideront à comprendre les lendemains du Vieux-Givors.

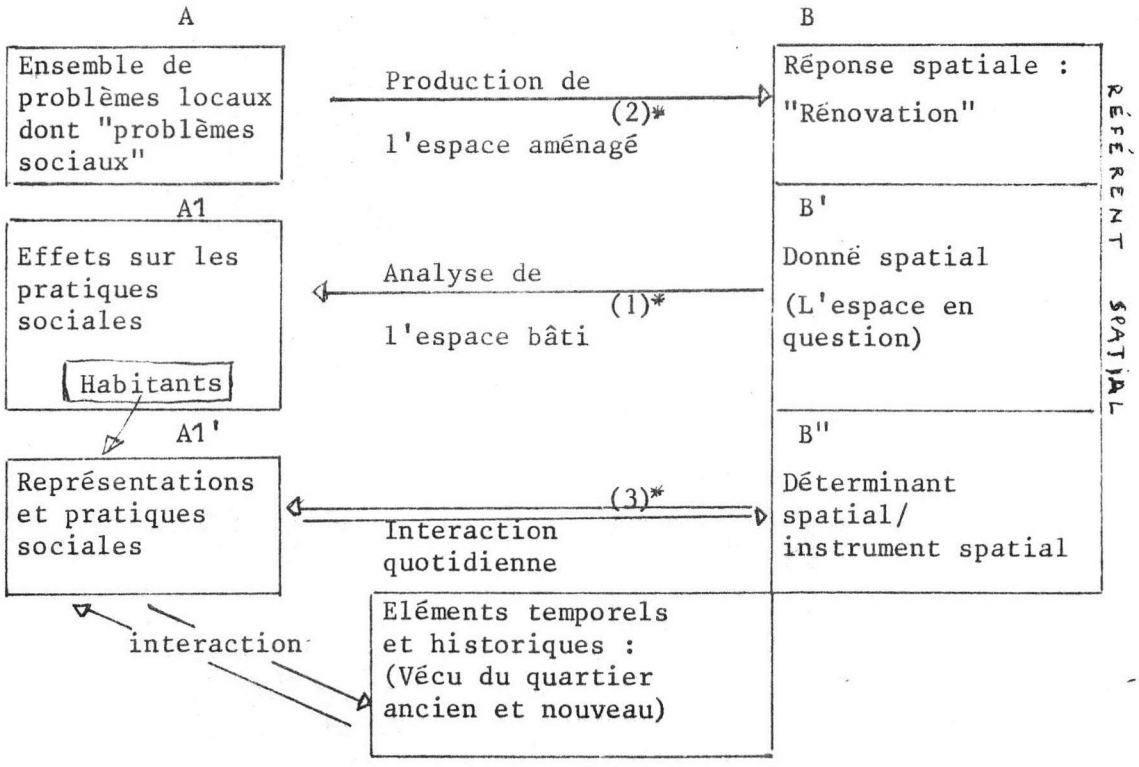
4.1 - D'AUTRES REPONSES AUX MEMES QUESTIONS - DEUX RHETORIQUES -

En début de 3e partie, nous avons tenté de ramasser en quelques phrases des réponses aux questions développées en introduction et qui concernent l'articulation entre formes d'espace et formes de sociabilité. Il apparaissait alors qu'aucune réponse simple ni exhaustive ne pouvait être fournie dans le cas du Vieux-Givors du fait de l'aspect inchoatif de l'espace observé ("naissance d'un quartier" disions-nous au début),

qui n'a encore présenté aucune métastabilité évidente (fin d'observation en octobre 1981). Mais il faut probablement incriminer aussi la formulation même des questions, sans doute tout à fait coutumière, mais qui n'est pas indemne d'un blocage épistémologique.

Le paradoxe peut se résumer ainsi : la mise en question d'objets urbains formulée en termes d'espace peut-elle être suivie de réponses ou de développement formulés en terme de société ? N'y a-t-il pas saut qualitatif, transposition indue ?

Ces questions ne sont pas neuves. Il se trouve que l'histoire de l'opération du Vieux-Givors, depuis sa programmation jusqu'aux trois premières années d'usage présente un cas de figure particulièrement illustratif à cause du soin extrême porté à la conception, à la programmation et aux finalités de l'opération. Pour éclaircir le chassé-croisé des porte à faux, un schéma simpliste peut être de quelque utilité.



Plusieurs jeux de questions/réponses ou d'incorporation (spatialisation ou pratique) des problèmes est donc à prendre en compte.

Répondant à des urgences que nous rappelons en première partie, les aménageurs proposent un nouvel espace aux Vieux-Givordins. Or, on pourrait résumer la position de l'habitant-type en disant qu'il n'est ni pour, ni contre. Les nouveaux lieux intermédiaires (mais aussi les lieux traditionnels, comme certains commerces) sont l'objet de tentatives entrecoupées de réserves avec des moments de désaffection. Mais encore, sait-on bien qu'une vie sociale met plus de deux ans pour naître dans un nouveau quartier.

Quoi qu'il en soit, et pour l'instant, les enjeux des habitants ne recoupent pas vraiment ceux des aménageurs. Ceux-ci ont perçu un certain nombre de "problèmes" spatiaux et sociaux qu'ils ont traduits en un jeu de questions et réponses utilisant le vocabulaire et la syntaxe de l'aménagement urbain, et, dans le cas de Givors, on peut dire que cette rhétorique d'aménagement préparée de longue date a été poussée à un grand degré de finesse. Pourtant, et les responsables en sont les premiers étonnés, les réactions perceptibles des usagers ne concernent que les "petites "dysfonctions techniques. Mais plus encore, dans la structuration du vécu spatial quotidien, des lieux irrelatifs, des lieux imaginaires ou disparus, ou sans rapport de quelconque contiguïté prennent une place centrale.

Une série d'effets est donc venue diffracter des éclairages que nous imaginions au départ assez contrastés quant à l'usage des nouveaux espaces d'habitat. L'observation prolongée nous a permis de modifier notre propre jeu de questions/réponses (1)* qui, au départ, ne réussissait pas à se départir clairement de la problématique de conception. D'une première manière (2e et 3e partie), l'analyse rend compte de la configuration actuelle des rapports sociaux locaux et répond en ce sens à l'étude ethnographique demandée. Mais un certain nombre de phénomènes incitent à déplacer la problématique initiale.

Les habitants du nouveau "Vieux-Givors" ne font pas qu'occuper plus ou moins bien une organisation spatiale très préconçue. Par leurs conduites et leurs représentations, ils "posent" les problèmes d'espace et de société locaux autrement que les aménageurs ne le font. Les enjeux se déplacent. Les hiatus entre l'usage prévu et l'usage effectif portent beaucoup moins sur la dimension fonctionnelle de l'opération urbanistique que sur la dimension du symbolique et de l'imaginaire. Ainsi, lorsque l'aménageur tente d'estomper le heurt entre l'ancien et le nouveau en convoquant un passé collectif très convenu et en "paysageant" des symboles très généraux (le kiosque à musique, la ruelle), l'habitant constitue son espace quotidien à partir d'une symbolique événementielle et anecdotique (tel souvenir de fête de quartier disparue, tel signe spatial du paysage). En ce sens, la disparité entre un code symbolique présupposant l'habitant-type et la constellation de micro-systèmes symboliques dont les contradictions et les intersections indiquent la nature des formes de socialité en train de se constituer dans ce quartier apporte de nouvelles illustrations sur la coexistence antagonique des deux rhétoriques en jeu dans l'espace urbain : celle de l'aménagement et celle de la pratique quotidienne.

Nous appelons ici rhétorique l'ensemble des représentations, expressions et façons concrètes d'utiliser l'espace et le temps qui donnent une certaine tournure à nos manières d'être et de faire (1).

Dans le cas du Vieux-Givors, la rhétorique des aménageurs produit deux objets importants :

. un objet réel : l'opération elle-même avec ses particularités et son "langage" spatial ;

. un objet virtuel : enveloppe du premier objet, manière de le présenter et de le situer géographiquement et historiquement, préconceptions de l'usage et des pratiques sociales.

(1) (Cf. notre "Pas à pas" Paris, Le Seuil, 1979).

La rhétorique des habitants du Vieux-Givors présente deux traits remarquables :

. une série de pratiques et de représentations qui sont des réponses plus ou moins adaptatives et plus ou moins inventives à la proposition spatiale concrète ; la pratique quotidienne, usage-usure, instaure ainsi une variation quant à l'image initiale du quartier façonnée par les producteurs ;

. une série de représentations entraînant quelques pratiques et concernant l'image du quartier et de sa population par rapport à la ville toute entière.

Or, si les pratiques d'espace les plus fonctionnelles sont distribuées de manière globale et, dans leur ensemble, ne sont repérables sociologiquement qu'à petite échelle (voisinage, réseau familial élargi), pour les images et représentations de la seconde série, il faut distinguer entre les habitants éclairés (population expérimentale) et les Vieux-Givordins, dans l'acception précisée plus haut (p. 91).

La population éclairée reproduit volontiers les préconceptions sur la manière d'habiter qu'elle amplifie et réalise bien au-delà des images schématiques dont on trouve trace dans le programme. Par ailleurs, elle adhère facilement à la symbolique spatiale inscrite dans certains détails de l'aménagement et dans la gestion du patrimoine culturel local. Nous avons noté durant ces trois années qu'un passé collectif givordin très métaphorisé était convoqué et cité en diverses façons dans l'espace de la rénovation ou bien en d'autres espaces givordins au même moment : exposition sur la vie quotidienne ouvrière du XIXe aux Vernes, maintenance et valorisation du kiosque à musique, restauration des promenades du Château St Gérald, reprise des anciens noms de rue ou encore de certains signes spatiaux de l'ancien Givors : ruelles-escaliers, "traboules"...). Ces reprises, ces citations réinsérées dans un vocabulaire général de l'aménagement de l'espace et du temps correspondent pour la population expérimentale à un "bien-vivre" dans la ville.

Les autres habitants y sont assez indifférents. Les signes spatiaux qu'ils valorisent ne sont pas les mêmes, la toponymie ancienne et reprise ne les trompe pas. Pour eux, et c'est un autre aspect du quotidien orienté sur une longue temporalité, la structuration de la vie sociale locale se constitue à partir d'une symbolique événementielle qui ponctue les continuités et les ruptures. Les "histoires" individuelles ou micro-collectives côtoient les micro-événéments du présent en mobilisant essentiellement les rapports de voisinage et de proximité ; ainsi la mémoire singulière ou micro-collective d'habitants qui lisent sous le nouvel espace l'existence de l'ancien à partir de reconstitutions perspectives utilisant des éléments permanents du paysage : un bouquet de sapins, une statue, la place d'une bouche d'égout à partir de quoi une retraitée reconstitue la rue ancienne et l'ensemble de l'ilôt en disant : "J'habite à la même place. " (Les services techniques nous ont assuré que le réseau avait été changé).

C'est peut-être à propos de ces représentations que la différence la plus profonde s'instaure entre les deux grands types d'habitants que nous avons distingués. Pour les uns, une imagerie vient assurer la liaison entre le passé et les nouvelles pratiques d'être en ville. Pour les autres, le passé recomposé ne peut rivaliser avec le passé simple chargé d'un vécu. Au nom de l'espace disparu, on en vient paradoxalement à hésiter et à se contredire sur des objets aussi évidents (et qui devraient être évoqués avec cohérence) que le kiosque, la pratique des jeux de boules, le nombre de cafés autrefois. C'est donc à ce niveau de la rhétorique des habitants qu'il faut probablement comprendre comment la question du mode d'emploi d'habiter, liée à la proposition spatiale "Rénovation", rencontre inévitablement la question du double hiatus : d'une part entre forme spatiale et forme temporelle, d'autre part entre le vieux et le neuf.

4.2 - DEUX MODALITES REMARQUABLES DE LA STRUCTURATION DU MODE DE VIE DANS LE NOUVEAU VIEUX-GIVORS

Pour illustrer cette interprétation qui tente de montrer le nouveau mode de vie Vieux-Givordin en train de se faire nous proposons de développer deux modalités, deux "manières" tout à fait remarquables dans les représentations et les pratiques sociales que nous avons observées. Evoquées à plusieurs reprises au cours des comptes-rendus et analyses précédents en raison de leur évidente récurrence, elles finissent par constituer deux thèmes centraux : le thème du mode d'emploi d'habiter et celui de la distorsion entre deux temporalités.

4.2.1 - Le mode d'emploi d'habiter

L'idée d'un mode d'emploi d'habiter n'est jamais exprimée en ces termes. C'est un thème qui traverse pourtant toute la trame des représentations collectives du Vieux-Givors et qui s'exprime de quatre manières. La plupart des expressions de nature interrogative, chargée d'hésitations, de soupçon, d'attente, dessinent en creux une sorte de code virtuel qu'on suppose exister, qu'on est soucieux d'identifier et auquel nombre d'habitants souhaiteraient se conformer. Comment habiter dans cet espace nouveau ?

- Le bon choix :

Aller aux manifestations culturelles pour voir le kiosque, éprouver la réalité de l'animation, la commodité des commerces, profiter du charme de la ville "à l'ancienne" sans sacrifier au confort du "moderne", être surpris par la relative facilité des contacts, même "superficiels", de terrasse à terrasse : autant de traits qui recouvrent l'idée qu'"on a bien fait de venir ici". "Le choix est bon, pourquoi aller ailleurs !" On relira, en ce sens, les extraits cités dans l'étude des terrasses (chapitre 2). Les co-propriétaires sont évidemment les plus explicites sur cette satisfaction, mais nombre de locataires des immeubles Renaudie réagissent comme s'ils avaient effectivement investi dans le quartier.

- Le volontarisme social :

Une grande partie des habitants perçoit selon un degré de clarté tout à fait variable les intentions directrices de la conception du quartier. Les plus informés citent des thèmes d'aménagement (parfois inexacts) en soulignant la volonté des concepteurs et décideurs que le projet soit réussi fonctionnellement et socialement. Les moins informés ont perçu par ouï-dire, mais sentent aussi, de par la nouveauté des formes, que quelque chose est à changer dans les habitudes, ce sentiment confus pouvant s'exprimer parfois par de la mauvaise humeur ou même une position de refus. Plusieurs expressions peuvent illustrer brièvement ces divers aspects.

"Je croyais que les gens en venant ici, en quittant les Vernes avaient fait un choix ; qu'ils auraient des comportements nouveaux, en rapport avec la nouveauté de l'architecture. Mais les gens ont gardé la même mentalité. Pourtant ils étaient avertis, informés. Le maire avait expliqué que ça devait être vert. Un architecte avait essayé de rendre la vie plus agréable que dans une Z.U.P. en essayant de faire redécouvrir la nature. Il y en a qui font grimper des plantes (...) D'autres n'ont rien compris ; ils habitent là parce que c'est la proximité du centre-ville, des commissions."

"Certains jouent le jeu de la promotion sociale. Ils venaient des Vernes, mais ils repartiront ailleurs... se faire construire. C'est un phénomène de société. Mais on a un certain espoir de changer sur place les rapports."

"Ma déception d'habiter ici est relative à ce que je pensais. Je pensais : mes voisins seront plus agréables. On attendait des choses."

"On a fait du mélange... tout hein ! Mais à Givors, les gens ne se fricotent pas beaucoup. On est ici, mais on garde les habitudes."

"On est allés quelquefois sur la terrasse de l'immeuble. On pensait que les gens s'y rencontreraient. Non, je m'attendais à autre chose", dit un habitant du secteur locatif Renaudie.

- Le savoir habiter :

Quel est le contenu de ce savoir-habiter apparaissant si souvent sous les formes du regret, de l'échec latent, de l'utopie ? L'enjeu est le plus fort dans les lieux intermédiaires. Le savoir utiliser les terrasses

montrait bien en quoi un groupe d'habitants oeuvre quotidiennement à préciser pratiquement le contenu du mode de vie domestique et semi-public en ce nouveau quartier. La question : "Est-ce que mes roses ne vous dérangent pas ?" ramassait excellemment l'attitude de ces habitants qui commencent à savoir habiter. En ce sens, les barbecues de la co-propriété du 11 rue St Gérald prennent fonction de symbole autant dans les propos des co-propriétaires que dans ceux des autres habitants qui en ont vu la fumée de loin.

"On en est à notre deuxième rassemblement méchoui.
- C'est ouvert au quartier ?
- Ah... Pourquoi pas ? Mais c'est vrai que la vie collective a été plus rapide ici. Pour l'instant, ça commence ici."

"Oui, les co-propriétaires sont entre eux, là-haut hein !" dit une locataire du secteur ETRA. "C'est normal, ils sont un peu tous du même milieu. Ils font des fêtes. Nous, on envisage, avec l'association des locataires, une fête inter-quartier."

- Le regard :

Le mode d'emploi d'habiter s'incarne beaucoup dans un regard sur soi-même et les autres, dont nous avons développé un aspect lors de l'observation des cheminements piétons (cf. Voir/Etre vu, p. 44). Or, aucune équivalence des espaces ne vient équilibrer la double quête du voir comment habiter et d'y bien figurer. La pratique sociale du moment est toujours mise en cause par la possibilité de l'être-vu ; par ailleurs (et ce trait différencie le nouveau Vieux-Givors des lieux urbains où le vis-à-vis était la tradition), le voir avec l'être vu en train de regarder interrogent la connaissance ou l'ignorance de chacun quant au savoir habiter.

Cette circulation, sans réciprocité, du regard, favorisée par l'aménagement du Vieux-Givors, peut s'exprimer d'une autre manière. C'est le thème de l'opération-spectacle qui traverse un certain nombre de nos entretiens. Le Vieux-Givors est un espace à voir et à faire voir. Les visiteurs ne manquent pas, étrangers ou Givordins, et on accompagne volontiers les amis venus voir le nouveau quartier par un beau dimanche.

En tant qu'événement, le spectacle du Vieux-Givors est perçu comme produit par une volonté extérieure. D'où le sentiment partagé de ne pas s'y sentir acteur. "C'est une opération de prestige. Regardez la Place Henri Barbusse ; c'est au détriment de la pratique. On veut retrouver un aspect ancien dans le décor. Mais les vieux ne s'y retrouvent pas. La municipalité attache trop d'importance à deux-trois choses comme ça : le marché du dimanche matin, le festival du Vieux-Givors, le kiosque restauré."

La valorisation de quelques signes spatiaux donnés à voir dans le nouveau décor, à titre de témoin du patrimoine local, marque une forme de temporalité que nombre d'habitants jugent insignifiante ou factice. Ainsi le réemploi de la toponymie ancienne provoque des réactions contradictoires. Les noms de rues rappellent favorablement le passé, mais plus par le son que par un rapport avec ce qu'ils désignent. Réduites à la stricte similitude d'appellation, "la Montée du Cras" ou "la rue Puits-Ollier" se prononcent avec un peu d'hésitation dans le récit. "On a plaisir qu'on ait remis les noms , dit un retraité. Mais, rue Puits-Ollier, on arrive pas bien à y retourner quand même ! " Entre les aménageurs et les habitants, ce passé ne remonte pas au présent de la même manière.

4.2.2 - Deux temporalités - La symbolique événementielle

C'est sur l'aspect spectaculaire du mode d'emploi d'habiter que le hiatus est le plus apparent. Le second thème important que nous voulions illustrer un peu s'articule avec le précédent. On aura compris, en définitive, que le hiatus entre la rhétorique d'un usage prévu (conception) et celle d'un usage vécu n'est pas extrême quant aux pratiques d'espace. Les habitants cherchent sans doute à s'adapter au nouvel espace, c'est le sens de ce souci de trouver un nouveau mode de vie. En revanche, la divergence devient beaucoup plus importante sur les représentations du temps lié à l'espace du quartier. Le hiatus s'exprime d'abord par les signes spatiaux qui évoquent la temporalité. La temporalité des aménageurs et gestionnaires de l'espace rénové apparaît comme un panorama de souvenirs réorganisés et enchâssés dans le nouveau vocabulaire spatial. C'est donc une symbolique de figures ou d'em-

blèmes qui est censée assurer la continuité et amortir la rupture, évidente au regard, entre vieux et neuf. Mais c'est bien d'un passé recomposé, ou d'un passé renversé, qu'il s'agit. L'archaïque, l'ancien est défini par le rapport sémantique entretenu avec le nouveau, non par sa propre essence. Signe accidentel de ce passé renversé qui a peu de conséquence, l'écriteau "Place du Côteau" est resté quelque temps la tête en bas sans que personne n'y touche.

Les habitants ne répondent guère à la série d'emblèmes culturels patrimoniaux réinjectés dans l'espace et le calendrier du nouveau Vieux-Givors, mise à part la population expérimentale qui intègre ces signes dans le mode d'emploi d'habiter. Les autres produisent une autre série symbolique qui, face à l'incertitude du futur -"Que va devenir ce quartier ?"- renoue le passé événement par événement. Il s'agit d'une symbolique événementielle qui met en scène soit dans l'imaginaire de l'habitant, soit dans l'imaginaire collectif, des fragments de vécu attachés comme des bribes d'un passé réel, à tel nom de rue, à tel indice de l'espace ou du paysage. Ces symboles où le visible est indissolublement lié au vécu ont toujours un profil singulier, anecdotique et anhistorique en ce sens. Nous allons donner quelques expériences de cette symbolique événementielle.

. Un signe spatial givordin bien connu est lié à un trait de tradition orale :

"Oui, de ma fenêtre, je vois la Madone, comme autrefois.
- Quelle Madone ?
- Voyez, sur la colline. D'ailleurs il y en avait une autre. Tiens, on ne la voit plus ! (Se tournant vers son mari) Tu l'as vue toi, l'autre Vierge ? Où elle est passée ? Il y a une histoire. La première se croise les bras ; elle dit : "Grands Dieux que les Givordins sont bêtes !" L'autre répondait, celle qui lève les bras : "Que voulez-vous que j'y fasse."

. Sous le nouveau décor, l'ancien paysage subsiste, imaginaire, mais très présent dans le vécu de cette retraitée qui nous dit :

"Ah, le sapin que j'avais là (elle montre par la fenêtre) ils me l'ont arraché. Il était juste au-dessus du quartier. Et rappelez-vous que j'y vais souvent faire un tour. Il y avait une tortue aussi. Elle était morte. De sa carcasse, je voulais faire un machin avec de la lumière dedans. Et puis je dis à mon mari : "Il y a rien à faire ! Faut que j'y aille." Il me dit : "Faut pas que tu y ailles !" Et voyez j'ai pas honte de le dire, j'ai profité que mon mari n'y était pas. Je me suis fait arrêter au chantier. Ils n'ont pas voulu que je continue. Ils avaient commencé à démolir près de la tour. J'ai été malheureuse, j'ai même un chien qui a été enterré là-haut, au pied du sapin. Et bien voyez, j'ai repris une nouvelle tortue dans le jardin."

. Issu d'un imaginaire plus collectif, nous citons ce long extrait d'une Givordine de 45 ans qui a bien connu l'ancien quartier :

"Ils veulent faire de l'animation". "Dans le temps il y avait de sacrées fêtes. Je ne sais pas si ça reviendra un jour comme ça. Mais on s'est amusés hein !... Les fêtes se faisaient place du Suel et place du Marché... D'abord il y avait une Municipalité du Vieux-Givors.. Une fois le mariage fait on retournait à la Commune libre du Vieux-Givors, ça se passait dans un café, le Maire et ses adjoints étaient là, et on refaisait la cérémonie. C'était sympa, c'était rigolo, hein !... Le Vieux Givors ça comprenait tout ce qui a été reconstruit.

Il y avait les enterrements de la vogue. Il y avait le corbillard, un mort allongé, puis on suivait derrière. On chantait : "Enterrons la vogue", on pleurait, enfin, on faisait semblant de pleurer. Un faisait le curé, il portait un seau, avec du vin dedans, et avec un gros pinceau de badigeon, il bénissait les gens autour.

Il y avait des défilés, la reine du Vieux-Givors.

Il y a une chanson du Vieux-Givors."

Par delà les accents passéistes et nonobstant l'intérêt historique de tels récits, il paraît important de comprendre comment, face à l'événement-rénovation, en définitive moins accepté qu'il n'y paraît de

prime abord, l'habitant givordin cherche à évoquer la force d'événements passés. L'investissement singulier et affectif dans l'évocation de tels souvenirs est une réponse détournée aux citations convenues, aménagées comme des reliques dans le nouveau Vieux-Givors.

4.3 - CONCLUSION - L'ESPACE EN QUESTION

Le nouveau Vieux-Givors est ainsi vécu comme un "espace en question". L'expression est à entendre en double sens.

1. Espace de formes et d'organisation nouvelles, il est un point d'interrogation pour la pratique habitante. Aménageurs et concepteurs ont "fait comme à Givors" dans leur réalisation. Les usagers essayent de "faire comme à Givors" à leur façon, certains reconnaissant y réussir assez bien.

2. Mais les mots eux-mêmes : "le nouveau Vieux-Givors" énoncent un paradoxe réel dont les résonnances subsistent au fond des représentations de très nombreux habitants, et en particulier de ceux qui n'ont pas saisi les intentions directrices de la rénovation. Au nom du temps et de la mémoire singuliers, l'espace du nouveau quartier est mis en question, et ceci peut-être moins par refus de la nouveauté (encore que le contraste entre l'ancien et le nouveau reste actuellement choquent, au dire des vieux "Vieux-Givordins") que par un étonnement discret mais rémanent quant à cet ensemble d'images et symboles qui enveloppe l'opération urbanistique et que les habitants éclairés reproduisent. Pour les autres habitants, le temps a changé en même temps que l'espace, et si rupture il doit y avoir, on reste sceptique ou parfois ironique devant certains efforts des responsables ou groupes d'opinion locaux pour renouer avec un passé recomposé.

   Un nouveau mode de vie/la continuité historique : le double message passe mal pour toute une part de la population du nouveau quartier. La distribution des trois dimensions du temps se fait inégalement. Pour les rénovateurs et les habitants informés du sens de la rénovation, le présent est tendu vers un avenir qui est d'autant plus positif que l'espace passé était invivable, cette positivité, cette sensibilité au changement faisant relire dans la tradition les aspects

de même nature (faire comme à Givors). Pour les autres habitants, le présent rénové qui a bouleversé un passé dense, sans doute lourd d'inconvénients, mais chargé de mémoire, manque de corps et de certitude. L'événement rénovation n'est pas encore digéré. Non seulement la scène du futur se substitue brusquement à celle du passé, mais de surcroît, le changement de décor ne se déroule pas comme prévu (retards, chantier prolongé). On reste en attente jusque dans le détail, en accentuant les aspects inachevés de l'opération. Demain est incertain ; le passé continue à gérer présent et futur. Face au souffle rénovateur, on attend, on patiente, ou on fait à "sa tête", et dans ce sens encore, on fait "comme à Givors".

TABLE DES MATIERES

PREFACE : "FAIRE COMME A GIVORS..." ..... p. 1

SOMMAIRE ..... p. 2

1ère PARTIE : 1.0 - L'ESPACE AMENAGE ET SON HISTOIRE
QUESTIONS ET METHODES ..... p. 3

1.1 - Données du terrain ..... p. 4

1.1.0 - Caractères généraux de l'opération de rénovation du Vieux-Givors ..... p. 4

1.1.1 - Etat de l'opération du Vieux-Givors fin 1982 ..... p. 4

1.1.1.1 - Iconographie
1.1.1.2 - Données globales ..... p. 5
1.1.1.3 - Description d'ensemble ..... p. 6
1.1.1.4 - Particulatités architecturales

1.2 - Canevas événementiel ..... p. 9

1.2.1 - Chronologie sommaire

1.2.2 - Effets remarquables des délais de livraison ..... p. 11

1.2.3 - Documents ..... p. 12

1.3 - Les questions posées ..... p. 13

1.4 - Les méthodes retenues ..... p. 14

1.4.0 - Orientations théoriques ..... p. 14

1.4.1 - Méthodes d'observation ..... p. 15

1.4.2 - Population enquêtée ..... p. 15

1.4.3 - Méthode d'analyse ..... p. 20

2e PARTIE : LIEUX ET PRATIQUES ..... p. 23

2.0 - Introduction ..... p. 24

2.1 - Places, placettes et commerces ..... p. 25

2.1.1 - Place de l'Egalité, Place du Carême, Entrant ..... p. 27

2.1.2 - Place du Côteau ..... p. 30

2.1.3 - Place Henri Barbusse et Kiosque ..... p. 34

2.1.4 - La place vide ..... p. 37

2.1.5 - Les commerces ..... p. 37

2.2 - Chemins et trajets piétonniers ..... p. 39

2.2.1 - Circulations piétonnières extérieures ..... p. 39

Voir-être vu ..... p. 44

2.2.2 - Circulations piétonnières intérieures ..... p. 45

2.3 - Espaces privatifs extérieurs ..... p. 48

2.3.1 - Les jardinets (ETRA) ..... p. 50

2.3.1.1 - Typologie ..... p. 50

2.3.1.2 - Enjeux sociaux ..... p. 51

2.3.2 - Les terrasses ..... p. 54

2.3.2.1 - Typologie ..... p. 56

2.3.2.2 - Bi-polarité des terrasses ..... p. 61

2.3.2.3 - La socialité en terrasse ..... p. 62

2.4 - Lieux hors quartier et non lieux ..... p. 68

3e PARTIE : STRUCTURATIONS DES PRATIQUES D'ESPACE ET DE L'APPROPRIATION COLLECTIVE DANS LA RENOVATION DU VIEUX-GIVORS ..... p. 70

3.0 - Remarques préliminaires ..... p. 70

3.1 - Conclusions générales ..... p. 72

3.1.1 - Articulation quartier/centre ville ..... p. 72

3.1.2 - Mixité des statuts d'occupation ..... p. 75

3.1.3 - Originalité de la conception ..... p. 76

3.2 - Styles d'appropriation et clivages micro-sociaux ..... p. 81

3.2.1 - Haut/Bas ..... p. 81

3.2.2 - Les "carrés" et les "pointus" ..... p. 84

3.2.3 - Intérieur/Extérieur ..... p. 87

3.2.4 - Co-propriétaires/locataires ..... p. 88

3.2.5 - Population expérimentale et Vieux-Givors ..... p. 91

3.2.6 - Les trois composantes de l'appropriation de l'espace du Vieux-Givors ..... p. 94

4e PARTIE : INTERPRETATION DYNAMIQUE SUR LES PRATIQUES ET LES REPRESENTATIONS SOCIALES OBSERVEES DURANT LES TROIS PREMIERES ANNEES DU VIEUX-GIVORS ..... p. 97

4.0 - Introduction ..... p. 98

4.1 - D'autres réponses aux mêmes questions - Deux rhétoriques ..... p. 98

4.2 - Deux modalités remarquables de la structuration du mode de vie dans le nouveau Vieux-Givors ..... p. 106

4.2.1 - Le mode d'emploi d'habiter ..... p. 106

4.2.2 - Deux temporalités - La symbolique événementielle ..... p. 109

4.3 - Conclusion - L'espace en question ..... p. 112